
в.и
св.и

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lelivredesdemois00savi

[illegible]

Note 3 pages are [illegible]

[illegible]

LE LIVRE
DES
DEMOISELLES.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

LE LIVRE
DES
DEMOISELLES,
MORCEAUX CHOISIS
DE LITTÉRATURE, D'HISTOIRE
ET DE VOYAGES,

RECUEILLIS

PAR MADAME ALIDA DE SAVIGNAC.



PARIS.
LOUIS JANET, LIBRAIRE,
RUE SAINT-JACQUES, N° 59.
ET RUE SAINT HONORÉ, N° 202.

TABLE DES AUTEURS,

ET

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

ANONYME.

JULES LEFEVRE.

FIN.

LE LIVRE

DES

DEMOISELLES.

La jeune Mère.

.... Tandis que l'hôtesse parlait encore, une jeune femme, portant un enfant sur le bras, passa près de nous. Qu'elle est belle ! s'écria lady Mathilde. En effet, c'était la figure et les formes de Psyché sous la livrée de la misère : « Pauvre délaissée ! ange « déchu ! disait la bonne femme ; voilà où « conduit la désobéissance, et un mariage « fait contre la volonté des parens ; oui, ma-

« dame, son père en est mort de cha-
« grin, le digne homme. Aujourd'hui, elle
« paie douloureusement sa faute: celui qu'elle
« a préféré à sa famille n'a pas craint d'aban-
« donner sa femme et son enfant, pour se li-
« vrer de nouveau à sa vie vagabonde, et la
« pauvre Molly, vous la voyez ! L'an passé,
« elle était encore la joie du village et l'or-
« gueil de sa mère : celui qui la rencontrait
« sur son chemin la saluait comme un présage
« de bonheur ; les vieillards souriaient à son
« aspect et disaient en la suivant du regard :
« Dieu bénisse ton joli visage ! Les garçons
« la nommaient la fleur de la vallée, et les
« filles la prenaient pour modèle ; car elle
« était la plus aimable, la plus modeste et
« la plus belle. Ah ! qu'il fut coupable, mi-
« lady, l'indigne Roger, qui détruisit la
« paix d'une aussi angélique créature ! Aussi
« n'y a-t-il aucun garçon dans la paroisse
« qui n'ait déploré le malheur de celle dont
« ils enviaient la possession ; et, bien qu'elle
« soit brisée, flétrie, quiconque prononce-

« rait contre elle le moindre mot de repro-
« che, serait puni sur-le-champ. Quant à
« Roger, si jamais il reparaissait ici!....
« que Dieu l'en préserve, milady; il serait
« perdu! »

En ce moment, un cri perçant retentit dans tous les cœurs et y jeta l'effroi. Un profond silence le suivit; puis on entendit un murmure sourd et sinistre, puis des gémissemens, des sanglots : « Molly! Molly!
« Molly! s'écrièrent bientôt des voix in-
« nombrables, l'aigle emporte l'enfant de
« Molly! » Comme tous les habitans du village, nous avions couru vers la base du rocher, et de là, mais d'une effroyable distance, on apercevait l'aigle tenant dans ses serres son innocente proie. En cet instant, les villageois entourèrent le pied de la montagne de Glen-Archy, et tous les regards se fixaient sur le pic élevé où se reposaient l'aigle et sa femelle dans une orgueilleuse immobilité.

Mais bientôt tous les yeux se dirigent

vers un autre objet fait pour émouvoir les cœurs les plus insensibles.... c'est Molly assise sur un fragment de rocher, et pâle comme une statue de marbre. Tout son sang paraît glacé ; ses yeux, arrêtés sur le pic de la montagne, ne versent point de larmes... mais quelle agonie à la fois sublime et terrible s'y révèle! « O mon doux enfant! » murmure sa voix sourde et convulsive, « seule joie de mon cœur, m'es-tu ravi pour jamais! » Puis, elle s'élance comme un trait, animée d'une force subite qui ne ressemble à aucune autre, et qui ne peut venir que du cœur d'une mère! On dirait qu'elle vole comme une ombre, en franchissant la roideur escarpée de la montagne, et en quelques minutes elle est parvenue à une hauteur déjà considérable. A l'aspect de Molly suspendue au-dessus de l'abîme, les cris de la foule assemblée retentissent de nouveau : « Elle va périr! elle va périr »! et les femmes en pleurs se cachent le visage contre terre pour ne pas voir son horrible

chute. « Personne n'osera-t-il voler à son « secours ! » s'écrie lady Mathilde en se tordant les mains ; « Sera-t-elle donc aban- « donnée et de Dieu et des hommes ? n'est-il « aucun, parmi vous, assez hardi, assez « courageux pour suivre l'infortunée ? »

« Mark Stewart ! s'écrient mille voix ; il « n'y a que Mark Stewart qui puisse la « sauver ! il n'y a que celui qui ne tremble « ni à la bouche du canon, ni à la voix « terrible des tempêtes, qui puisse sauver « Molly. — Mark Stewart, » répète alors un vieux montagnard à cheveux blancs ; — « Me voici, mon père ; je suis prêt à vous « obéir », dit en se présentant un homme aux formes d'Hercule et au teint bruni par l'Océan.— « Sauvez-la ! sauvez-la ! » et tous les bras lui montrent Molly suspendue au rocher de Glen-Archy. « Tenez ! tenez ! » dit lady Mathilde précipitamment en rassemblant tout ce que ses mains tremblantes peuvent réunir d'argent et d'objets de prix : « Tenez ! » ajoute-t-elle en arrachant de son

cou un brillant collier, « devant le ciel je vous « promets tout ce que vous me demanderez, « si vous parvenez à la sauver ! — Gardez « votre or, milady ; les fils de mon père ne « se font pas payer pour sauver la vie de « leurs semblables ; mais priez Dieu qu'il « me protége, et vous, mon père, bénis- « sez-moi ! » Et il s'agenouille devant le vieillard à cheveux blancs, qui, posant ses mains sur la chevelure noire de son petit-fils, le bénit à haute voix. Mark se lève et marche vers la montagne.

Pendant ce temps, Molly a poursuivi son ascension périlleuse, ne calculant pas si ses forces peuvent ou non la conduire au sommet du rocher, ne voyant ni précipices, ni torrens, s'accrochant aux ronces, aux épines, à tout ce qu'elle peut saisir.... Ah! quelle puissance que la puissance d'un amour de mère! Le ciel sans doute retenait la pierre fixe sous ses pieds chancelans, et empêchait la fragile bruyère de se rompre lorsque sa main tremblante la saisissait....

mais tous les regards suivent maintenant Mark Stewart. Le brave marin s'est élancé avec ardeur sur les traces de Molly ; il franchit des torrens, des ravins ; déjà il a surmonté un grand nombre d'obstacles, mais de plus terribles lui restent à vaincre. Il faut escalader le rocher à pic, qui, de l'endroit où il se trouve alors, s'élève comme une pyramide gigantesque. Sa présence d'esprit et sa confiance ne l'ont point abandonné, tant qu'il n'a pas tourné la tête. Mais il regarde ! et à peine a-t-il aperçu son immense élévation et les précipices qui l'environnent, qu'un horrible vertige s'empare de lui et anéantit tout ce qu'il possède de force et de courage. L'intrépide Mark, qui brave les foudres de la guerre et les fureurs de l'Océan, frémit de terreur, et il couvre son visage de ses mains, n'osant plus regarder l'abîme ouvert sous ses pas, ni mesurer de l'œil le sommet menaçant que, dans son effroi, il croit voir s'ébranler sur sa tête....

Lorsqu'on vit cet homme si audacieux succomber ainsi, la douleur générale éclata de nouveau, et la perte de Molly parut inévitable. Pour elle, parvenue par le seul effort de son amour au sommet du rocher, elle tombe à l'aire des aigles!.... Un moment, un bruit étrange vient frapper son oreille, et un nuage de sinistre augure environne sa tête. C'est l'ombre des oiseaux farouches ; ils se lèvent à son aspect, comme étonnés de l'apparition d'un mortel dans un lieu où nul d'entre eux n'a jamais pénétré, et déployant leurs vastes ailes, l'air en est agité comme par l'effet d'un vent impétueux. Le courroux étincelle dans leur regard, et le couple s'apprête à fondre sur cette proie nouvelle... Mais non, ils reculent épouvantés, à leur tour, de l'intrépidité de la jeune mère et de l'éloquence de son regard ; puis, poussant des cris perçans, ils s'élèvent et fuient vers le côté opposé de la montagne. Là, le torrent se précipite avec fracas

dans le gouffre, dont le fond disparaît sous d'épaisses vapeurs.

Tremblante et le cœur agonisant, la pauvre mère, en les voyant fuir, s'était élancée vers l'aire abandonnée .. Elle y porte en frémissant un rapide regard, un regard qui contient toute sa vie, toute son âme! et le premier, l'unique objet qui frappe sa vue, est son enfant couché sur des ossemens ensanglantés de bestiaux dévorés par les aigles!!! « O dieu d'amour! ô mon enfant!» s'écrie-t-elle; et le saisissant, elle l'emporte avec violence, et fuit de ce lieu d'épouvante. Ce mouvement impétueux et passionné a réveillé l'enfant endormi; il pousse un faible cri!... Non, jamais la mélodie des anges, et l'harmonie de tous les cieux, ne causeront autant de ravissement aux âmes bienheureuses, à leur entrée dans le séjour des joies éternelles, que la voix plaintive de l'enfant causa de tressaillemens de bonheur au cœur de sa mère! « Il vit! il vit! » s'écria-t-elle comme en délire; et découvrant son sein, elle l'ap-

proche des lèvres de l'enfant, qu'avec un délire qu'aucun langage humain ne saurait dire, elle sent y puiser la vie!

Des craintes aussi terribles que celles qu'elle venait de supporter avaient pu donner à une faible femme des forces capables d'exécuter ce qui jusque-là avait paru impossible même à l'homme; mais lorsque ces craintes eurent cessé, la nature, comme épuisée du grand effort qu'elle venait de faire, retomba sur elle-même; la réflexion revint à Molly, et avec elle le sentiment des dangers qui l'environnaient. Alors seulement elle voit toute l'horreur de sa situation, et tout son sang reflue vers son cœur, et pour la première fois elle sent son âme effrayée à l'idée que toute espérance de secours humain lui est ravie. Au premier coup d'œil, elle recule glacée d'épouvante : le rocher dans cet endroit s'élève comme une tour; partout des abîmes sans fin, des ravins, des torrens!..... Puis, à une distance incalculable, quelque chose de semblable à

une fourmillière qui se remue, qui s'agite... Ce sont des mortels !... des mortels qui ne peuvent rien pour elle, et dont jamais la faiblesse et l'impuissance ne lui parurent aussi frappantes. Plus loin encore, elle distingue un point vert, et son cœur, plutôt que ses yeux, l'a reconnu : c'est sa vallée chérie ! et les grands ormes qui ombragent la chaumière de sa mère, et dans cette chaumière est le berceau de son enfant !...

Elle pleurait !... et elle pleurait sans espérance ! lorsqu'un léger bruit se fit entendre au-dessous d'elle : une seconde fois elle ose regarder le pic redoutable placé sous ses pieds ; mais elle n'aperçoit rien. Seulement une lourde branche vient de se détacher d'un buisson mort, et, se dégageant d'entre les pierres, elle roule jusqu'à une certaine distance. Molly a suivi des yeux la chute de cette branche : elle l'a vue se glisser lentement sur la pente du rocher, puis s'arrêter à un endroit qui forme une petite saillie... Comme inspirée, elle se lève, arrache le

fichu qui couvre ses épaules, l'attache autour de son enfant, qu'elle suspend à son cou ; puis elle s'assied sur le bord du rocher, ferme les yeux, et se laisse glisser comme la branche. Après quelques secondes de sensations impossibles à décrire, elle sent son pied heurter contre un terrain qui résiste et l'arrête. Là, elle reprend haleine, et de nouveau elle s'abandonne, glissant, s'accrochant dans sa rapide descente aux ronces, aux chardons, aux bruyères, aux pierres tranchantes. Ses doigts délicats ont acquis la force des serres de l'aigle, et, comme un prodige, elle a retrouvé toute son énergie.

Parvenue ainsi à une nouvelle saillie, elle s'arrête une seconde fois et se repose. Mais là le rocher perpendiculaire présente une nature graniteuse ; il est nu, aride, aucune végétation ne s'y montre, et les inégalités du terrain, à peine sensibles, ne peuvent servir de point d'appui à ses pieds tremblans. Que fera-t-elle?... On voit seulement sur ce pic effrayant des rameaux de lierre qui, dé-

pouillés de verdure et de vie depuis des siècles, forment un nombre infini de ramifications, pétrifiées en quelque sorte, et entrelacées de manière à former des échelons. L'infortunée, elle frissonne, mais elle n'hésite pas, et dénouant le fichu qui tient l'enfant suspendu sur son sein, elle le rattache de manière à placer l'enfant sur ses épaules, et, chargée de son précieux fardeau, elle s'apprête à descendre sur cette épouvantable échelle, d'où elle tombera dans le gouffre si un seul rameau vient à se rompre sous ses pieds. Mais... elle tressaille... elle écoute... des sons solennels sont parvenus à son oreille! C'est le chant d'un psaume; elle l'a reconnu!... Sans doute c'est pour elle qu'on prie! c'est pour elle que ces voix réunies en chœur élèvent au ciel cette harmonie sacrée! Ah! quelle émotion bienfaisante elle éprouve! c'est comme une voix d'ange qui vient ranimer son cœur, qu'elle sentait mourir. « Ah! dit-elle en regardant la voûte azurée, n'est-ce pas Dieu qui m'ordonne

d'espérer ? » Puis, avec intrépidité, elle pose le pied sur les échelons de lierre !

Alors il n'y eut aucun de nous dont les cheveux ne se dressassent sur la tête en la voyant suspendue à cette échelle, que la moindre pesanteur pouvait rompre ; mais on eût dit que sa forme légère n'avait que le poids d'une ombre. Le pasteur de Glen-Archy, agenouillé au pied de la montagne, élevait au ciel ses mains suppliantes, et des larmes de ferveur coulaient sur ses joues vénérables ; un silence profond, terrible comme celui qui précède les éclats du désespoir, avait succédé parmi nous aux chants religieux, et il n'était interrompu de temps à autre que par les sanglots des femmes. « Dieu la protége ! Dieu la protége ! » prononçaient rapidement quelques voix, avec un accent mêlé de terreur et d'espoir, et tous les regards étaient fixes, tous les visages pâles d'émotion !..

« Elle est sauvée ! elle est sauvée ! » s'écrie la voix mâle et sonore de Mark Stewart,

qui s'est élancé de nouveau au secours de Molly, parvenue alors à la partie de la montagne, sinon sans dangers, du moins accessible, et les éclats de la joie répondent de toutes parts à ce cri. Molly, arrêtée en ce moment et perdue dans l'agonie de ses pensées, contemplait avec saisissement cette hauteur immense, ce rocher vierge, que le pied d'un mortel n'a jamais foulé jusque-là, et dont elle est redescendue comme par un pouvoir incompréhensible. Ah! comme il est plein d'un sublime amour le long et pieux regard qu'elle dirige vers le ciel! Mais tout à coup elle entend les cris de joie de la foule éperdue, et en même temps elle aperçoit Mark, Mark, honteux d'avoir montré moins d'énergie qu'une faible femme! Il accourt à elle à bras ouverts; les garçons du village se pressent sur ses pas, impatiens de la voir et jaloux de lui servir d'appui; mais, à son aspect, ils s'arrêtent comme saisis de respect, et c'est avec un mélange d'attendrissement et d'admiration qu'ils contemplent

cette jeune héroïne, arrivant à eux pâle, mourante, épuisée de courage et de dévouement. Elle n'avait plus ni voix ni respiration lorsque Mark Stewart la reçut dans ses bras, où elle tomba sans mouvement.

Maintenant cette pauvre délaissée, cet objet de pitié et de réprobation, elle est devenue tout à coup un objet d'enthousiasme : c'est à qui lui prodiguera des soins, l'appellera des noms les plus tendres. Son enfant passe dans tous les bras ; il est accablé de caresses, de sourires ; les jeunes filles couvrent de baisers ses petites mains, son frais visage ; ce n'est plus le fruit d'une coupable désobéissance, c'est l'enfant de Dieu !

Mais une sourde rumeur se fait entendre : on distingue des murmures, des menaces, et tous les regards sont dirigés vers la montagne. Un jeune chasseur, à la taille robuste et élancée, en descend à pas précipités ; sa pâleur excessive, ses cheveux en désordre, ses yeux hagards, tout annonce le bouleversement de son âme. Il s'avance fièrement,

et se faisant jour à travers la foule qui veut le repousser, il vole vers Molly, étendue sans vie dans les bras de lady Mathilde. A cette vue il tressaille, il chancelle, un gémissement douloureux s'échappe de sa poitrine; il porte avec un mouvement de rage ses deux mains aux boucles noires qui ombragent son front pâle : c'était Roger!... Il venait d'apprendre l'action sublime de la jeune mère. « Ah! que ne suis-je englouti dans l'abîme où tu as failli périr! » prononce-t-il en regardant la mourante Molly. Au son de cette voix, elle ouvre les yeux, et le premier objet qu'elle aperçoit, c'est son coupable époux. Cette vue ranime les battemens de son cœur, et un pâle sourire se dessine sur ses lèvres décolorées... Ce sourire, c'est celui de l'amour conjugal qui pardonne... Roger le comprit, et sa raison en parut comme égarée.

Le pasteur de Glen-Archy s'avance alors vers lui : sa figure vénérable, ses paroles de paix, calment le fougueux jeune homme; il

pleure, il s'incline, et pour la première fois son âme écoute avidement ces paroles du ciel, qui promettent le pardon et ordonnent l'espérance. Roger, repentant et soumis, tombe aux pieds de Molly, et l'heureuse femme, se jetant à son cou, confond les larmes du bonheur avec celles du repentir.

Pendant ce temps on prépare à la hâte un brancard couvert de mousse et de feuilles, on y place Molly, et tous les garçons du village se disputent l'honneur de le porter. Les femmes, les filles, les enfans suivent en foule et dans le tumulte de la joie.

C'est ainsi que Molly, épuisée de glorieuses fatigues, accablée sous le poids d'une félicité inespérée, fut reconduite en triomphe dans la demeure où elle avait versé tant de larmes; c'est ainsi qu'elle ramena aux pieds de sa vieille mère l'amant, l'époux de son cœur, le père de son enfant.

Mad. Alex. Aragon.

MONARCHIE FRANÇAISE.

(561.)

La monarchie des Francs, partagée pendant quarante-huit ans entre les enfans de Clovis, avait été de nouveau réunie pendant deux ans sous un seul chef. Clothaire Ier, le plus jeune des fils de Clovis, ayant survécu à tous ses frères et à tous ses neveux, s'était trouvé à la tête de l'un des états les plus puissans qu'ait vus l'univers. La Gaule romaine tout entière, à la réserve de la Septimanie, obéissait à son sceptre, et, sous le nom de Gaule, se trouvaient comprises la Savoie, la Suisse, les provinces Rhénanes et la Belgique, qui n'entrent point dans la France actuelle. Cette Gaule n'était point telle que les Romains l'avaient laissée à son

père : une population bien plus nombreuse avait recommencé à en cultiver les campagnes, et des milliers de soldats étaient prêts à prendre les armes au premier appel. L'empire des Francs au-delà du Rhin n'était guère moins étendu que celui qu'ils possédaient dans les Gaules. Toute l'ancienne France entre le Rhin et le Wéser, les duchés d'Allemagne, de Thuringe, de Bavière, le pays des Frisons, celui des Saxons eux-mêmes, étaient considérés comme appartenant à la nation des Francs. Il est vrai que ces vastes contrées étaient bien moins riches et bien moins peuplées que la Gaule ; leurs habitans idolâtres, et absolument barbares, n'avaient point de villes, et reconnaissaient à peine un gouvernement régulier ; mais au premier appel ils fournissaient des essaims nombreux de guerriers, et Clothaire disposait d'armées bien plus formidables que l'empire Romain n'aurait pu en mettre en mouvement pendant les trois derniers siècles de son existence.

Cependant Clothaire ne fit aucun usage de cette force colossale ; il ne reste qu'un seul souvenir des deux années pendant lesquelles il gouverna seul la monarchie : c'est le meurtre atroce de son fils [1]. La sécheresse et la barbarie des historiens de cette époque ne sont point la seule cause de cette absence de faits : quand une nation n'a point de gouvernement, elle ne peut pas avoir d'histoire ; et à cette époque les Francs avaient bien un roi dont Grégoire de Tours pouvait raconter les passions et les crimes, mais ils n'avaient point de forme d'administration civile, point d'unité, point d'action commune, et il était presque impossible de saisir leurs rapports comme peuple, ou entre eux ou avec les autres.

L'action du gouvernement est devenue pour nous plus susceptible d'analyse par sa division en ministères ; en appliquant cette même division au gouvernement des fils de

[1] Chramne, brûlé dans une chaumière où il s'était réfugié avec sa femme et ses filles.

Clovis, nous sentirons mieux combien le lien social des anciens Francs était relâché. Il n'y avait proprement dans les finances, la justice, l'intérieur, la guerre, les relations extérieures, aucune prérogative constitutionnelle qui appartînt aux rois Mérovingiens.

Les finances de la monarchie étaient nulles en quelque sorte : les Francs n'avaient voulu se soumettre ni à la capitation que les Romains avaient payée, ni même à l'impôt territorial, et il est probable que leur résistance avait causé l'abolition des mêmes impositions pour les Gaulois. Quelques uns de ceux-ci, appelés dans les conseils des princes, essayèrent plus d'une fois de rétablir l'ancien système des impositions romaines; mais ils furent toujours victimes du mécontentement populaire. Les ducs, les comtes ou les grafions percevaient cependant dans les provinces certaines redevances, dont nous connaissons mal la nature ou la quotité; mais il semble que les produits leur

en étaient abandonnés presque en entier; le trésor du roi n'y participait que pour peu de chose. Ce trésor était un coffre fort matériel, dont le roi lui-même avait la clef. Jamais il n'en sortait aucun argent destiné aux dépenses du gouvernement; car celui-ci, qui ne payait ni ses troupes, ni ses armes, ni ses munitions, ni ses fonctionnaires, n'avait aucun besoin. L'Église seule y puisait quelquefois pour des fondations de couvens et de temples. Des péages étaient perçus aux portes des villes; mais ils appartenaient à chaque curie, et ils étaient destinés à pourvoir aux dépenses municipales. Quant aux rois eux-mêmes et à leur cour, ils vivaient des fonds de terre appartenant à la couronne, et ces fonds étaient en grand nombre, leurs revenus considérables, et ils étaient disséminés dans toutes les parties du royaume. Les rois voyageaient avec leur cour d'un palais à l'autre pour consommer successivement les provisions qui y étaient accumulées. L'administration de tant de

biens fonds pouvait être compliquée; cependant elle n'exigeait ni écriture, ni correspondance; les biens de la terre étaient perçus et employés en nature, et quand les greniers étaient vides les comptes étaient soldés.

Un ministre de la justice n'aurait eu, sous les Mérovingiens, presque aucune fonction à remplir. On aurait pu dire à cette époque de la monarchie que toute justice émanait, non du roi, mais du peuple. C'était le peuple qui avait donné les lois, c'était le peuple qui les modifiait; c'était le peuple qui fournissait les juges; le roi nommait, il est vrai, les ducs, les comtes ou grafions, qui, dans chaque cité, présidaient aux plaids ou au *mallum;* mais cette assemblée, où la justice était rendue, se composait de tous les citoyens. Celui qui avait méprisé le *mallum* ou négligé d'y venir, était exposé à une punition par la loi salique. Chaque citoyen était, comme juge, menacé de l'amende s'il ne punissait pas selon la loi. Ceux qu'on

voit citer dans les jugemens sous le nom de *rachimburgs*, étaient de simples citoyens auxquels l'obligation d'assister aux plaids était spécialement imposée ; enfin les douze pairs ou voisins qui, en jurant avec l'accusé, fournissaient la preuve, étaient de simples citoyens. Les rois ne furent proprement jamais les juges des Francs ; ce n'est pas que la servilité de leurs courtisans, ou les richesses dont ils pouvaient récompenser des actions basses ou perfides, ne leur donnassent souvent moyen de faire verser le sang de leurs ennemis ; mais quand ils faisaient tuer un Franc, c'était de leur part un assassinat, non une condamnation juridique.

Aucune subordination n'existait entre les tribunaux divers : aucun appel n'était admis de l'un à l'autre ; ils ne correspondaient point entre eux, et aucun ministère ne s'occupait de maintenir dans toute la monarchie une législation uniforme ; bien au contraire, chaque citoyen conservait le droit d'être jugé selon les lois de ses aïeux, et une constitu-

tion de Clotaire en confirma le privilége aux Romains. Quant aux lois des peuples barbares, elles étaient en quelque sorte indépendantes et des rois et du peuple; seulement la nation avait donné à ses anciennes coutumes une sanction plus précise, lorsqu'elle avait député quelques juges pour les mettre par écrit.................................

Dans le département que nous nommons aujourd'hui l'intérieur, toutes les administrations municipales étaient nommées par d'autres que le monarque; elles étaient de plus sans communication avec lui. Le pouvoir ecclésiastique, qui faisait de rapides progrès, était plus indépendant encore de la couronne : les élections des évêques appartenaient au peuple et au clergé de chaque diocèse; toutes les autres appartenaient aux évêques, et le gouvernement n'exerçait d'influence sur aucune. Les Mérovingiens ne songeaient pas même que ce pût être leur affaire d'exciter le commerce, les manufactures, l'agriculture, d'inspecter les hôpitaux et les pri-

sons, excepté parmi ces dernières celles où ils enfermaient leurs propres ennemis, de creuser des canaux, ou d'ouvrir des chemins. C'était l'affaire des villes de maintenir comme elles pouvaient ceux qui existaient déjà. La correspondance du gouvernement avec les provinces était presque nulle; et dans une société tombée en dissolution, on ne voyait nulle part que des pouvoirs locaux.

La monarchie française n'avait point de mârine; ce département n'existait même pas pour elle. Celui des affaires étrangères ne pouvait donner au gouvernement que de très rares et courtes occupations : les rois n'avaient point les uns chez les autres de ministre à résidence; ils recevaient et envoyaient quelquefois des ambassadeurs, même à de grandes distances, pour solliciter un mariage ou conclure une alliance; mais ils s'informaient fort peu de ce qui se passait en pays étranger, et songeaient moins encore à diriger au loin les événemens par leur politique.

Tout le pouvoir royal se trouvait compris en quelque sorte dans le département de la guerre ; encore, dans celui-ci, il n'y avait ni troupes de ligne, ni garnisons, ni arsenaux, ni places fortes, ni enrôlemens forcés, ni états-majors à la nomination du monarque. Les divers ducs étaient autant de candidats pour un commandement militaire, entre lesquels, à chaque expédition nouvelle, les Francs choisissaient librement un chef. Ils venaient se ranger sous ses étendards avec leurs chevaux et leurs armes ; leurs vivres étaient fournis par les pays qu'ils traversaient, et le pillage leur tenait lieu de solde. Ils s'attachaient ou volontairement ou en vertu de quelque contrat réciproque aux différens capitaines qni commandaient leurs bataillons. Après le combat et le pillage, ils étaient toujours empressés de retourner chez eux, et l'on n'avait d'autres moyens de les fixer dans un pays nouvellement conquis, que celui de leur distribuer des terres qu'ils jugeassent supérieures à cel-

les qu'ils laissaient dans leur pays natal. Quant aux murailles des villes, si les bourgeois, qui étaient encore tous Romains, ne les défendaient pas pour se mettre à l'abri du pillage, personne ne se mettait en peine de les garder.

Sismondi (*Histoire des Français*).

L'ARTISTE,

L'OUVRIÈRE ET LA FEMME DU MONDE.

Le temps de l'ouverture du salon de peinture approchait, et je ne sais pourquoi j'avais attaché la destinée de mon talent à cette exposition ; aussi je me tourmentais jour et nuit pour trouver un sujet de composition digne de cette solennité ; et, comme il arrive souvent aux femmes, je m'agitais au point de paralyser le peu de génie que la nature m'a donné.

Mécontente de toutes mes esquisses, le sang brûlé par une nuit d'insomnie, je sors un matin, marchant sans but déterminé, en gémissant du sort qui m'avait enfermée dans

cette triste carrière de pierres que l'on nomme une ville, tandis qu'il me semblait que la vue d'un beau site pouvait seule ranimer mes facultés énervées. Tout à coup je vois, dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, entrer chez une mercière la plus angélique des créatures. Dix-sept ans au plus ; des yeux ! un teint ! une taille ! de beaux cheveux bruns sortant en grosses boucles négligées de dessous une cornette de perkale ; une robe noire, d'étoffe commune, mais assez bien taillée pour me faire présumer que cette divinité était couturière. J'avais vu toutes ces choses avec une rapidité surprenante. Dès cet instant mon tableau pour le salon fut arrêté dans ma tête ; il m'eût été impossible d'en faire un autre.

J'entrai chez la mercière, demandant à rassortir un ruban, afin de rester plus long-temps, et je pus me convaincre que mon premier coup d'œil ne m'avait pas trompée. Lorsque la jeune fille fut sortie, j'interrogeai la mercière, saisissant le prétexte de

la robe noire dont la coupe m'avait plu : j'acquis la certitude qu'elle était couturière, et de plus on me donna son nom et son adresse : Mademoiselle Thérèse Mallet, Petite rue Verte, n° 27.

Une demi-heure après j'étais dans une mansarde que Thérèse habitait avec ses parens, et le lendemain elle posait dans mon atelier. Pendant cette première séance nous causâmes peu ; Thérèse était intimidée, et moi égoïste : j'oubliais tout pour ne songer qu'à mon tableau ; que m'importait l'ennui ou la fatigue de mon modèle si l'harmonie de ses traits n'en était pas altérée ? En vérité Thérèse était si belle, j'avais tant de peine à saisir la perfection de ses contours, que je me surprenais disant à part moi : « Non, cette divine créature n'est pas sortie du moule commun qui nous sert à toutes ; elle est l'œuvre de Raphaël ou du Corrège ! » Ce qui était une grosse bêtise, comme l'enthousiasme en fait dire et penser quelquefois.

Le lendemain je sentis le besoin d'un peu de distraction ; car après avoir vu, par la pensée, Thérèse vivante sur la toile, j'allais retomber dans mes terreurs, désespérer de jamais réussir, exiger l'impossible de mon faible talent, et en définitive ne rien faire qui vaille : je pris donc le parti de causer avec mon modèle. Cette jeune fille était aussi candide d'esprit que de figure. Après avoir répondu à mes questions sur ses parens, son état, elle m'interrogea à son tour, en me demandant tout d'abord combien me rapportait un tableau. — C'est selon, lui dis-je ; mais tenez, ce portrait que vous voyez là sur le chevalet me sera payé cinq cents francs, lorsqu'il sera terminé.

— Cinq cents francs ! Ah ! que vous êtes heureuse de gagner tant d'argent à la fois !

— Mais savez-vous, Thérèse, qu'il est des couturières bien plus riches que des artistes.

— Oui, quand elles peuvent s'établir. Ce

n'est pas que peut-être ce bonheur va m'arriver.

— Comment cela ?

— Oh ! c'est un rêve ; mais on peut rêver sans faire mal à personne. Voici le fait : un notaire a écrit à mon père qu'il ait à passer chez lui la semaine prochaine pour une affaire importante ; s'il s'agissait d'un testament !

— Votre père a-t-il quelque parent riche ?

— Il ne croit pas ; mais il ne nous faut pas une grande fortune : un millier de francs , ce serait assez pour commencer.

— Sans doute ; et comme vous devez m'ouvrir le chemin de la gloire par ce portrait , à mon tour je vous ouvrirai celui de la fortune , en vous donnant des pratiques.

— Ah ! madame , Dieu vous entende ! Je voudrais bien être de quelques jours plus vieille. Vous avez vu papa et maman ; ils sont âgés , et depuis dix-sept ans ils se sont imposé tant de privations pour m'élever ! Ils travaillent encore avec tant de courage

pour me préserver de la misère où peuvent nous mettre une maladie, le manque d'ouvrage, des crédits mal placés, que je ne désire rien tant au monde que de leur être utile à mon tour... Mais non, je n'ai pas de bonheur : ce notaire se sera trompé, ce n'est rien que cette affaire; et sans argent, point de moyens de s'établir : le pauvre a tant de mauvaises chances!

La figure de Thérèse s'attristait trop; pour la distraire je lui dis : — Courage, mon enfant; tenez, pour première pratique je vous destine la dame dont le portrait a amené cette conversation, et dans dix ans vous aurez une maison de campagne et une calèche à un cheval.

— Je serais heureuse à moins. En vérité, madame, il ne me manque pour l'être que de ne plus voir mon père s'inquiéter d'où viendra l'argent qui doit remplacer celui que l'on dépense. On vient chez vous, madame; je vais m'en aller, n'est-ce pas?

— Attendez un instant. C'est sans doute

l'élégante qui doit vous mettre à la mode. Il faut que vous fassiez connaissance.

En effet, madame de M. venait me donner séance pour son portrait, ou plutôt passer chez moi une heure dont elle ne savait que faire. Sa présentation faite à madame de M., qui lui promit sa protection, ma jolie couturière sortit, en me disant tout bas : « Priez Dieu pour moi! »

En disposant mon nouveau modèle, je m'aperçus, à l'altération de ses traits, qu'il y avait sous jeu une émotion autre que les accès d'humeur ou d'ennui que madame de M. baptisait ordinairement du nom générique de migraine. Comme cette dame est du nombre de ces femmes que l'on intéresse toujours en les faisant parler d'elles, je l'interrogeai sans façons sur la cause de sa tristesse.

— Vous me voyez, dit-elle, dans une inquiétude et une mélancolie extrême : vous savez que j'ai perdu mon grand-oncle maternel?

— Ah! oui vraiment, je me le rappelle; mais il me semble que je vous ai vue depuis ce malheur...

—Assez résignée, n'est-ce pas? Je ne m'en cache point. J'ai l'antipathie des larmes hypocrites, et je n'en ai point versé à la mort d'un vieillard dont j'avais une peur horrible; car il se plaignait de moi sans cesse à mon mari, et m'attirait les scènes les plus désagréables. On admirait sa belle vieillesse, parce qu'il correspondait avec toutes les mauvaises langues de Paris, ce qui le mettait à même de recueillir les plus sottes histoires, qu'il me jetait ensuite au visage. Mais enfin je prenais patience, me croyant son héritière. Point du tout : ne voilà-t-il pas, ma chère madame S., que M. Duval, son notaire, écrit ce matin à mon mari pour l'inviter à venir lundi dans son étude prendre connaissance d'un testament de mon oncle. Un testament! ce mot nous a jeté l'effroi dans l'âme. M. de M., qui met toujours les choses au pis, a prétendu que j'avais mécon-

tenté mon oncle, que j'étais déshéritée! Enfin il m'a tourmentée comme si je n'avais pas assez de mes propres inquiétudes. Cinquante mille livres de rente, c'est si beau! J'aurais voulu faire participer tous mes amis à ma fortune. Je projetais une orangerie et une serre chaude à Beauséjour, afin d'avoir des plantes rares aussi belles que celles de la comtesse H.; je faisais remeubler mon appartement : le bois d'acajou n'est plus de mise; il devait être relégué chez M. de M. et aux chambres des enfans. Mais ce n'était pas tout... Je puis bien vous confier mes chimères, à vous, qui êtes une véritable amie : je rêvais! et je rêve encore, un attelage de quatre chevaux gris, des chevaux qui ont une généalogie! Si vous voulez, après la séance, nous irons les voir chez Crémieux.

La pensée de son équipage, l'incertitude où elle était de le posséder, le fantôme de ce testament qui pouvait la priver du plaisir d'aller au bois à quatre chevaux, agitèrent

tellement madame de M., qu'il était impossible de saisir aucun des traits de sa mobile physionomie. Le chagrin détendait ses muscles, que de brusques retours vers l'espérance faisaient aussitôt remonter; elle rebâtissait des châteaux en Espagne, elle rêvait de nouveau fêtes, édifices, ameublement, chevaux de prix; et, tout à sa joie, elle réunissait ses mains délicates, comme si elle eût pensé à coucher ses chers cinquante mille livres de rente dans un petit berceau, pour les baiser, les mignonner à l'aise.

Dans moins de cinq quarts d'heure, elle pleura, rit, s'emporta; et plus je la regardais, plus je trouvais mon art impuissant; car les traits qu'il pouvait rendre, la physionomie agaçante, mélancolique, ou hautaine qui, choisie, adoptée une fois, l'était pour toujours, n'exprimait qu'un fragment de cette femme qui, ce jour-là, posait en entier devant moi. Cette séance m'expliqua comment il se fait que quelque soin que l'on mette à un portrait, il se trouve

toujours des gens qui disent à l'original : « Ce n'est pas vous. »

En se levant pour me quitter, madame de M. me dit : « Faites des vœux pour moi. Oh ! si je pouvais deviner ce qu'il y a sur ce testament ! Vous ne savez pas expliquer les rêves, je suis sûre ?

— Oh ! mon Dieu, non.

— Je me suis vue cette nuit sur un nuage, poursuivant une étoile qui m'échappait sans cesse. Qu'est-ce que cela signifie ? Si j'allais consulter mademoiselle Le Normand ?

— Si vous attendiez trois jours ?

— Attendre ! attendre ! Je vous quitte ; votre sang-froid me fait mourir.

Madame de M. partie, je me plaçai de nouveau devant ma chère Thérèse Mallet. Mon tableau était vraiment très bien ébauché ; il me vint en le considérant de bonnes inspirations, comme de placer la figure de Thérèse sur un fond de paysage, le ciel nuageux, formant contraste avec cette forme délicate et suave, en même temps qu'il

l'harmoniserait on ne peut mieux avec l'expression touchante de son regard et de son sourire, traduisant en quelque sorte sur la toile tout ce que la vie d'une pauvre jeune fille a de dramatique.

Contente de mon idée, je voyageai à mon tour au pays des chimères : je portai mon tableau au jury ; je traçai à son aspect, sur chaque figure d'examinateur, de l'admiration, du consentement, de la surprise, selon leurs caractères et leurs dispositions à mon égard. Ensuite j'accompagnai mon œuvre au Louvre ; je la plaçai dans le grand salon, ni trop haut ni trop bas. Je vis le public se grouper devant ; la beauté de Thérèse attirait les jeunes gens, le mérite de l'exécution retenait les artistes ; les femmes applaudissaient avec transport ! Mon cœur battait vite en créant ces séduisantes illusions, et je me disais aussi : « Oh ! que ne suis-je plus vieille de trois mois ! »

Lorsque je revis Thérèse ses yeux brillaient de joie : M. Mallet avait pris des in-

formations ; il s'agissait en effet d'un testament ; le défunt était son propre frère, parti de son village il y avait plus cinquante ans, et dont personne de la famille n'avait depuis lors entendu parler, à l'exception d'une de ses sœurs qui, il y avait bien long-temps, bien long-temps, avait été le rejoindre à Brest, d'où elle l'avait suivi aux Indes orientales.

— Un frère, et un frère si riche! disait Thérèse, ne peut faire moins pour son héritier direct que de lui laisser un legs de cinq cents louis.

Elle était rayonnante en me donnant ces détails : déjà elle se voyait maîtresse couturière ; elle rangeait vingt demoiselles autour d'une grande table ; elle avait la vogue ; la fortune arrivait ; elle était heureuse! et moi, je l'avoue à ma honte, j'en demande pardon à Dieu, qui veut que nous vivions de la vie de nos frères, mais ce grand contentement me contrariait, il dérangeait les lignes du visage de Thérèse ; la poésie de mon tableau,

m'échappant en présence de la réalité, voltigeait dans ma pensée comme une vapeur légère.

Quant à madame de M., je ne la vis pas; son impatience était de plus en plus vive : elle avait appris que son grand-oncle, Antoine Mallet de Turgy, avait un frère, et que cet héritier direct excluait les neveux. Mais alors pourquoi ce testament s'il n'avait pas été fait pour la rétablir dans ce qu'elle appelait ses droits? Et elle se demandait encore si elle aurait ou si elle n'aurait pas cinquante mille livres de rente de plus. Enfin la foudre éclata : Antoine Mallet de Turgy nommait Pierre Mallet, son frère, son unique héritier, ordonnant qu'à son défaut sa fortune fût également partagée entre autant de neveux et de nièces qu'il s'en trouverait.

Ainsi, madame de M. n'avait rien à espérer; il lui fallait renoncer au bel attelage de chevaux gris pommelés; et Thérèse allait connaître le bonheur d'avoir de la fortune.

Cet événement m'enlevait mon modèle ; mais, me roidissant contre le sort, j'achevai le portrait de souvenir d'une manière dont je fus vraiment contente. Plusieurs artistes le virent, et me félicitèrent sur mes bonnes inspirations ; et je m'apprêtais à faire porter mon tableau au Louvre, lorsque mademoiselle Mallet, dont je n'avais pas entendu parler depuis bien des semaines, m'écrivit un petit billet sur papier satiné, parfumé, et cacheté du plus beau cachet en cire noire T. M., surmonté d'une couronne à fleurons. Cette missive m'annonçait la visite de Thérèse et de ses parens dans la matinée.

Un mois de fortune avait singulièrement changé l'aspect de cette famille : M. Mallet pouvait passer pour un magistrat, tant il avait d'aplomb sous son vêtement complet de drap noir, aussi brillant que de la soie ; sa femme, que j'avais vue si chétive, soignant son pot-au-feu, portait sans fatigue des châles de cachemire, des fourrures et des bi-

joux ; quant à Thérèse, c'était bien la plus délicieuse élégante qu'il se puisse voir ; mais je lui préférais cent fois ma touchante couturière.

Je montrai mon tableau, qui excita l'admiration. Ce furent de grands hélas sur la ressemblance et la beauté du travail. M. Mallet m'en offrit mille écus, *sur le bout du banc* : c'était son expression lorsqu'il s'agissait d'un marché. Un secret pressentiment me fit résister d'abord. Quelque chose me disait que mon œuvre chérie n'était payée si cher que pour être cachée, la vanité des parvenus s'accommodant mal de la robe de laine grossière et du petit bonnet de perkale. En effet, on en vint à m'offrir les mille écus en me laissant le tableau, à la seule condition de ne pas l'exposer.

Vendre à vil prix ma réputation, l'avenir de mon talent, les larmes m'en vinrent aux yeux. Je refusai d'un ton qui ne permettait pas de réplique, en disant : « Que mademoiselle Mallet avait consenti, de l'aveu de

ses parens, à poser pour une étude qui devait être ma propriété; que la regardant comme telle, je refusais de la vendre. » Cependant je changeai de sentiment dans la journée, en apprenant que madame de M., furieuse de la perte de ses cinquante mille livres de rente, faisait répandre le bruit que la jeune Thérèse exerçait, avant sa fortune, l'odieux métier de modèle, et qu'elle l'avait vue posant dans mon atelier. Cette calomnie décida le sacrifice : j'envoyai mon tableau à Thérèse; et, sans m'expliquer sur la cause qui me déterminait à cette démarche, je lui écrivis que je savais sacrifier mes espérances de gloire à la crainte de l'affliger; mais que ce serait blesser ma délicatesse que de m'offrir de l'argent en retour.

Thérèse accourut aussitôt chez moi, accompagnée de sa mère et d'un jeune agent de change qui la recherchait en mariage. Nouscon vînmes tout de suite que je ferais un nouveau portrait de mademoiselle Mallet, vêtue d'un robe de mousseline de l'Inde

et couverte, comme dit une vieille ballade, de toute l'*orfévrerie du trousseau de la reine.*

Ce fut bien le plus mauvais tableau que j'aie fait de ma vie. Jamais je ne pardonnerai à l'argent d'être venu me gâter ce type angélique de la fille pauvre ! Ce portrait fini, je perdis Thérèse de vue. Elle était devenue madame de V., et son mari, agent de change, l'avait lancée dans tout le tourbillon du grand monde.

Trois ans après cette aventure, je me rencontrai en omnibus avec madame de M. ; car l'héritière frustrée d'Antoine Mallet n'avait plus d'autre équipage depuis que son mari avait perdu ses places.

— Vous allez, me dit-elle, à la vente du mobilier de cette pauvre petite Thérèse V. ?

— Hélas ! oui.

— Vous savez qu'elle est morte de chagrin ? La conduite de son mari a été affreuse. Ce sont des détails à faire dresser les cheveux ; mais ce qui lui a porté le dernier coup, c'est d'avoir perdu dans la même se-

maine son père, sa mère et son enfant.

— Pauvre jeune femme! elle croyait si fermement que la fortune devait la rendre heureuse!

— Oh! de ce côté elle n'avait pas à se plaindre : ses meubles, sa toilette, ses équipages, tout était admirable.

Et madame de M. soupira profondément.

J'allai à cette vente pour racheter la première étude que j'avais faite d'après Thérèse. Mon bien aimé tableau avait été descendu du grenier, où il gisait, sans avoir même obtenu les honneurs du cadre. Cependant n'ayant pu dissimuler mon désir d'acheter cette peinture, des brocanteurs se firent un malin plaisir de me faire payer fort cher mon admiration pour mon propre talent. En revoyant cet objet de mes plus beaux rêves, je ne pus m'empêcher de bâtir de nouveaux châteaux en Espagne. Hélas! ils s'écroulèrent aussi. En vain montrai-je *ma Thérèse*, dans l'espoir de la vendre; elle ne trouva qu'un seul acquéreur : ce fut un

marchand d'*images*, qui m'en fit faire une lithographie, qu'il a intitulée la *Candeur*, pour l'intelligence des amateurs qui se forment des galeries sur les quais.

Ce conte est à l'usage de celles qui se repaissent de chimères.

Madame Alida de Savignac.

Cascade de Terni.

. . . .

Les jardins de Mécénas, à Tivoli, sont suspendus sur des cascades qui se lancent en fureur, et servent aujourd'hui à des travaux d'ouvriers. A la maison d'Est, on voit encore des eaux recueillies dans des fontaines de mauvais goût. Les jardins, à Rome comme à Florence, sont gothiques; le plus beau pays du monde ne connaît pas les jardins. Au milieu de tant de cascades et de ruisseaux, on comprend le culte pour les naïades et pour les nymphes; le même culte est inspiré par la cascade de Terni.

Située sur la route de Pérouse, nous en parlerons ici, parce qu'elle est la seule qui puisse surpasser celle de Tivoli. Terni, dans des montagnes, est la patrie de Tacite; la

cascade est à trois ou quatre milles de distance. Pour y arriver, on traverse des champs couverts d'oliviers et arrosés par mille ruisseaux, dont la richesse des eaux hâte le cours ; puis on franchit une montée dégarnie, au pied de laquelle on rencontre un misérable village, occupant la seule partie aride de ce pays fortuné ; sur la hauteur se trouvent les solitudes et les bois, d'où la cascade se précipite. Le fleuve roule rapidement, semblant chercher sa chute ; le bruit des eaux est le seul qu'on entende. Ces bois gardent quelque chose de primitif : ils semblent ces contrées humides où les rayons du soleil et la main des hommes n'ont pas pénétré. Bien que la cascade ait été arrangée par les Romains, elle paraît l'œuvre de la nature. Quelque chose de triste et de sauvage se respire sur ces bords, et ajoute à l'effet inexprimable de la chute du fleuve. L'eau perdant au milieu de sa chute sa qualité d'eau, arrive en bas en nuage et parmi des nuages. L'effet immense, la blancheur, l'élégance

de ces eaux ne se peut décrire : cette masse énorme et légère qui tombe à la fois avec tant de grâce, de mollesse et de fracas ; cette vapeur transparente qui s'agite, se répand, se perd dans la campagne ou remonte à sa source, l'innocence de ce spectacle ; ces beautés solitaires, que l'homme va chercher à l'écart, reportent l'esprit vers des mystères que les grandes scènes de la nature rappellent.

En visitant la cascade de différens endroits, on marche parmi les bois et les ondes, à travers des sentiers étroits et suspendus ; les eaux tombent des rochers, se rejoignent ou se perdent sous la terre, remplissent ces vallées dont le terrain glisse sous les pas ; partout leur perpétuel mouvement, leur perpétuel murmure. Quelque chose de frais, de doux, de pur, se respire dans l'air.

La cascade, après sa chute, se divise en plusieurs ruisseaux, qui coulent légers et brillans de blancheur sur une terre blonde. On prend à Terni une nouvelle idée de la

puissance et du charme des eaux. Si l'on revient la nuit en cet endroit, le ciel chargé d'étoiles et le silence rendent plus sensible le murmure des ondes et le caractère particulier de Terni.

Madame Hortense Allart.

LE PRINTEMPS.

Viens, charmante saison, jeunesse de l'année,
Viens animer encor le luth des troubadours;
Des fleurs que tu fais naître accours environnée;
Elles seront le prix de nos chansons d'amours.

Voici venir le jour où la reine des anges,
Seule, au pied de la croix répandit tant de pleurs;
Qu'elle entende aujourd'hui l'hymne de nos louanges
Redire aux saints autels ses sublimes douleurs.

Cité de mes aïeux, Toulouse tant chérie,
Sois à jamais l'orgueil, l'amour de tes enfans;
Qu'ils trouvent dans les murs de leur belle patrie
Le sujet et le prix de leurs nobles accens.

Trouvères, caressez la flatteuse espérance
De laisser après vous un renom immortel;
Le mien s'éteindra vite, et le nom de Clémence
Ne sera point connu du jeune ménestrel.

La rose du matin le soir jonche la terre;
Avec indifférence on la voit se flétrir;
Et le vent de la nuit de son aile légère
Disperse dans les airs son dernier souvenir.

Mad. Amable Tastu,

(*Imitation des stances de Clémence Isaure.*)

LES HÉROÏNES.

Laure et Zoé étaient cousines, et toutes deux bien jolies : l'une blonde et l'autre brune. Laure devait avoir quinze ans aux vacances prochaines, et déjà au mardi-gras elle prétendait les tenir; quant à Zoé, elle portait, en frémissant d'impatience, son treizième printemps.

Un dimanche, au lieu de dessiner, de faire de la musique, Laure et Zoé s'occupaient d'apprêts de toilettes destinées à les faire briller, le soir même, dans un bal que donnait madame la comtesse de Blémont, mère de Laure.

Un bal est ordinairement une chose importante à cet âge! mais nos deux petites filles affectaient le plus grand mépris pour



ces plaisirs frivoles, bons tout au plus, disaient-elles, pour des femmes; car les deux cousines étaient des philosophes, des héroïnes; elles en avaient du moins la prétention.

Tant que l'institutrice fut présente, on travailla avec assez de résignation; mais mademoiselle Menars ayant été appelée hors du cabinet d'étude, Zoé jeta la première les gazes et les rubans en s'écriant: « Quel « ennui! Qui donc nous délivrera des bals « et de leurs préparatifs! »

Laure. Que veux-tu, ma pauvre Zoé; on dit que c'est là notre destinée, que notre sexe est fait pour plaire : plaisons donc, sans nous plaindre des peines qu'il faut prendre pour y parvenir.

Zoé. Que les hommes sont heureux! quelle différence de leur éducation à la nôtre! les sciences, les arts, les exercices du corps; ils ont tout ce qui peut donner de l'esprit et du courage. Oh! que ne suis-je un garçon!

Laure. Pour être niais et timide comme Adolphe. Le bon M. Jourdain disait aussi : « Que ne suis-je gentilhomme!.... » les bourgeois de nos jours ont fait mieux : au lieu de soupirer, ils se sont faits nobles.

Zoé. Oh! oui, mon oncle disait cela hier.

Laure (*d'un ton piqué*). Je ne l'ai pas entendu.

Zoé. Par exemple! tu étais à côté de lui.

Laure. Enfin, n'importe. Je disais que les femmes devraient agir comme les bourgeois; et au lieu de s'écrier « Oh! si j'étais homme! » le devenir; et par leur intrépidité.....

Ici, un léger bruit, qui se fit entendre dans la salle de billard, interrompit Laure; mais tout étant rentré dans le silence, elle reprit en repoussant la collerette de blonde qu'elle avait achevé de froncer :

A tout prendre, je ne voudrais pas changer de sexe, ni cesser d'être moi, pour avoir de gros pieds et deux mains gauches

comme mon frère... Mon Dieu! qu'est-ce qui remue donc là-dedans? vois, Zoé.

Le jour commençait à tomber; Zoé préféra sonner à entrer dans la salle de billard, qui ne devait pas encore être éclairée. Un domestique se présente. Y a-t-il quelqu'un au billard? dit Zoé. Le domestique ouvre la porte, regarde, hésite un moment, puis répond avec l'assurance d'un valet qui ment : « Personne, mademoiselle. »

Zoé. Mais par deux fois on a remué; cherchez bien, Michel! Si par hasard c'était un chat!

Michel. Oh non! mademoiselle.

Laure. Cherchez toujours, Michel; c'est peut-être une souris.

Michel. Soyez sans inquiétude, mademoiselle; j'en ai pris toute une nichée ce matin; elles étaient plus de douze.

Laure. Bien sûr, il vous en est échappé quelques unes; allez chercher Lutin pour l'enfermer ici.

Zoé. Non, non; quand nous n'y serons

plus, et vous aurez soin de bien fermer les portes sur ce vilain chat.

Michel. Soyez tranquilles, mesdemoiselles (*Michel sort en riant*).

— Mais, dit Zoé en reprenant la conversation interrompue, les hommes ont pour eux la puissance.

Laure. C'est justement là où gît l'injustice ; mais elle ne doit pas durer. Hier, étant entrée dans le cabinet de mon oncle, pendant son absence, j'ai trouvé sur son bureau une brochure intitulée *de l'Affranchissement de la femme*, et j'y ai lu que cette moitié du genre humain marcherait bientôt l'égale de ses oppresseurs !

Zoé (*sautant sur sa chaise*). Oh ! quel bonheur ! Quand je ne serai plus opprimée, je n'étudierai plus le piano, je renverrai mon maître de danse ; je monterai à cheval, je ferai des armes ; enfin, je serai militaire. L'autre jour, j'ai essayé un schakos de lancier ; ah ! Laure, si tu savais comme cela me va bien !

Laure. Moi, je préfère la diplomatie.

Zoé (*riant*). Ah! ah! quelle idée!

Laure. Qu'a-t-elle donc de si plaisant?

Zoé. C'est, ma chère, que tu serais bien l'ambassadeur le plus ridicule avec ta petite mine, tes cheveux blonds! d'ailleurs, il te faudrait attendre jusqu'à *vitam eternam*, car tous les diplomates sont vieux et pédans.

Laure. Pas aussi infailliblement que les soldats ignorans et grossiers.

Zoé. Vous m'insultez, mademoiselle.

Laure. Si vous n'étiez pas une enfant, je vous en rendrais raison. Vous savez que je tire au pistolet; vous m'avez vu abattre une poupée d'un premier coup.

Zoé. Moi, je mets fort bien dans le blanc, et je ne vous crains pas.

Laure (*se levant*). Si vous l'exigez, mademoiselle, je suis à vos ordres.

Zoé (*se levant aussi*). Vos armes, mademoiselle!

Laure. Vous êtes l'offensée, ce choix vous appartient, mademoiselle.

Zoé. Au pistolet donc.

Laure. Votre heure ?

Zoé. Le point du jour.

Laure. Le lieu !

Zoé. Le jardin, derrière l'orangerie.

Et nos deux amazones faisaient chacune un pas pour se séparer, aussi gravement pour le moins que Rodrigue et le comte de Gormas, lorsqu'une femme de chambre vint les avertir que le coiffeur les attendait.

— De la discrétion, ou tout est perdu, dit Laure en serrant la main de sa cousine.

— Sois tranquille, répondit Zoé ; je suis trop contente de faire mes preuves, avant qu'Adolphe n'ait seulement osé regarder une arme !

Quand Laure et Zoé furent sorties, la porte de la salle de billard s'ouvrit doucement ; la tête d'Adolphe parut dans l'entre-bâillement, et au-dessus, celle du général d'Orvillier, frère de la comtesse de Blémont.

Adolphe. Elles n'y sont plus, mon oncle ; elles sont allées, en attendant l'heure

du combat, élever l'édifice de leur frisure naturelle, à grand renfort de papillotes.

Le Général. Plaisant duel! où ces petites filles prennent-elles toutes ces idées? Adolphe, nous devrions nous proposer pour leur servir de témoins.

Adolphe. Non pas, mon oncle; vous avez entendu de quel ton elles ont parlé de moi! Eh bien, pour me venger, je leur livre bataille ce soir, dans ce salon, et je vous convie, ainsi que ma mère, à venir relever les vaincus.

Le Général. Tope là, j'accepte.

Au moment où Laure quittait sa chambre pour passer au salon, on lui remit un billet de la part de *la marquise de Saint-Regnier*. Ce message surprit la jeune fille, elle ne connaissait la marquise que de nom : seulement elle savait qu'elle avait la réputation de s'occuper de politique plus que de sa parure, faisant passer les intérêts des nations avant ceux de son ménage. Laure, sa lettre à la main, se perdit quelque temps en con-

jectures ; enfin, la curiosité l'emportant sur le devoir, elle rompit le cachet sans attendre d'en avoir reçu la permission, et lut ce qui suit :

« Madame de Saint-Regnier, voulant « mettre à l'épreuve le cœur intrépide et « l'esprit supérieur de mademoiselle Laure « de Blémont, la prie de lui accorder un « moment d'entretien, ce soir, à dix heu- « res, dans son cabinet d'étude : courage « et discrétion. »

Oh ! combien Laure, se croyant appelée à de hautes destinées, se sut de gré, après avoir fini sa lecture, d'avoir secoué les timides préjugés d'une bonne éducation. Courage et discrétion ! que ces mots lui donnent d'impatience de connaître l'important secret que l'on veut confier à sa foi !

Aussitôt que dix heures sonnent, Laure, qui a refusé de danser, sort du bal pour courir au cabinet d'étude ; à peine y est-elle, que des pas se font entendre.... C'est

madame de Saint-Regnier, Laure n'en peut douter, n'a-t-elle pas vu sur la figure de cette dame une impatience que dissimulait mal toute sa réserve diplomatique. Pour le coup, c'est bien elle; on ouvre la porte du cabinet.... mais, au lieu de la grande dame, c'est Zoé qui se présente et reste stupéfaite d'avoir été devancée par sa cousine.

La petite fille avait aussi un rendez-vous en ce lieu, un rendez-vous donné par un général polonais, et il ne s'agissait de rien moins pour elle que de s'immortaliser par un grand acte d'héroïsme. Les deux cousines se trouvant ainsi face à face, éprouvèrent un violent dépit. Comment obtenir le champ libre? retenues par le même motif, elles étaient aussi tenaces l'une que l'autre. Enfin, Laure au désespoir, craignant d'être accusée d'indiscrétion par madame de Saint-Regnier, ne trouva pas de meilleur expédient que de rappeler à Zoé leur querelle, et de lui reprocher aigrement le

lâche oubli de sa colère qui la portait à rechercher son ennemi.

Zoé. Sans doute, il est assez étrange de passer la soirée ensemble, lorsque l'on doit, au point du jour, se couper la gorge....

Laure (*riant*). A coups de pistolet!

Zoé. Et qu'importe, mademoiselle? doit-on épiloguer le style d'un soldat ignorant et grossier! ce qu'il y a de certain, c'est que ce cabinet est autant à moi qu'à vous, et que j'y reste : ainsi, vous pouvez retourner au salon.

Laure. Je préfère la solitude; allez vous-même au bal.

Zoé. Vous n'êtes pas en disposition de danser, auriez-vous peur?

Laure. Peur! c'est un mot qui se paie...

En cet instant, une souris passa devant notre héroïne, qui effrayée pousse un grand cri et saute sur une chaise; le chat suivait de près son ennemi naturel; preste, Zoé, pour fuir *Lutineau*, grimpe sur le piano. La souris, qui semble guidée par une main

invisible, poursuit Laure de chaise en chaise, et la force à se réfugier sur l'instrument, auprès de sa cousine; tandis que Lutineau, le museau sur ses pattes, guette sa proie, qu'il semble dévorer de ses yeux étincelans.

Zoé. Mon Dieu! le vilain chat; c'est moi qu'il regarde ainsi, il va me sauter aux jambes! Laure, ma bonne Laure, défends-moi; empêche-le de venir?

Laure (*tremblante*). Tu n'y penses pas, ma chère; l'empêcher de prendre cette horrible souris! Courage, ma petite Zoé; ferme les yeux, ne bouge pas de peur de la lui faire manquer. Haïe! haïe! au secours!

La souris était sur le piano, où Lutineau s'était élancé après elle; du même bond, et comme poussée par une commotion électrique, Laure se trouva juchée sur le dernier échelon de l'escalier de la bibliothèque, et Zoé tapie sur la corniche du même meuble! Laure, dans sa frayeur extrême, s'était saisie, en courant, d'un cordon de

sonnette, qu'elle avait arraché. A ce bruit, les portes s'ouvrent; madame de Blémont, le général, Adolphe et son précepteur se précipitent en criant : « Qu'y a-t-il? »

Laure (*honteuse*). Une souris.

Adolphe. Et une souris empaillée que je dirigeais avec un fil métallique du haut de la porte entr'ouverte.

Madame de Blémont (*riant*). Certes, madame de Saint-Regnier doit être contente de l'épreuve.

Laure. Oh! maman, vous vous moquez de moi!

Le Général. Un peu; mais il nous manque une autre héroïne!

Zoé (*du haut de la bibliothèque*). Je suis là, mon oncle.

Le Général. Oh! parfait, parfait!

Adolphe. Si les plafonds ne l'avaient pas arrêtée, elle montait jusqu'aux toits, tant elle est brave!

Madame de Blémont. Au moins a-t-elle fait preuve d'agilité, et mon petit Lutineau

n'est point un chat empaillé. Allons, Adolphe, aidez donc à votre cousine à descendre.

Le Général. Tout cela est fort bien, ma sœur; mais vous ne devez pas oublier que vous avez promis à vos convives le spectacle d'un champ clos. Ainsi, trèves de réflexions sur le plus ou moins de courage; ce n'est qu'après la victoire que nous distribuerons les palmes.

Laure. Grâce, grâce, mon oncle!

Le Général. Point du tout. Adolphe, as-tu là ce qu'il faut?

Adolphe. Oui, mon oncle.

Et Adolphe entre dans le cabinet un énorme nécessaire d'armes tout ouvert. A la vue de cet arsenal, les deux jeunes filles ne purent retenir une exclamation à laquelle le général répondit par un « Qu'est-ce à dire?... »

Zoé. Mais, mon oncle, au lieu de nous exciter, vous devriez arranger l'affaire.

Laure. Sans doute, car nous nous battons pour une vétille ; d'ailleurs, je suis trop émue.

Le Général. Ah ! c'est vrai, la souris !

Zoé. Le duel est un préjugé atroce.

Adolphe. Surtout aux yeux des braves qui se sauvent devant un chat.

Madame de Blémont. Puisque votre humeur belliqueuse est calmée, nous allons rentrer dans le salon et rire de votre aventure.

Laure et Zoé. Oh non ! grâce !

Le Général. Mieux vaut le champ clos, n'est-ce pas ? les juges du camp auront soin cependant d'en écarter les souris et les chats.

Laure. Épargnez-nous, mon oncle ; nous convenons que nous avons été complétement extravagantes ; mais ne parlez à personne de ceci, et désormais....

Le Général (*l'interrompant*). Et désor-

mais vous vous contenterez d'être femmes, jeunes et jolies!

Laure et Zoé. Oui, mon oncle.

Madame de Blémont. Permettez-moi, mon frère, de changer les termes de la capitulation. J'exige, moi, la promesse d'être femmes à l'avenir, mais femmes dignes de vieillir et de n'être point jolies. Je veux qu'on apprenne à être aimables, sans minauderies de petites-maîtresses, ni fanfaronades d'amazones. Je veux qu'on me fasse ici un bon serment de se défaire et de ces peurs d'enfant, et de ces prétentions à la bravoure masculine, qui ne peuvent rendre les jeunes personnes qu'ennuyeuses et ridicules.

Laure et Zoé. Nous le jurons.

Madame de Blémont. Et vous, messieurs, promettez-vous le silence?

Le Général. Certainement; de plus, je scelle le traité par une contredanse.

En parlant ainsi, M. d'Orvillier offrit sa

main à Laure ; Adolphe prit le bras de Zoé, et les deux héroïnes rentrèrent dans la salle du bal, un peu confuses, mais très contentes d'en avoir été quittes pour la peur.

Les îles Maldives.

L'ARCHIPEL des Maldives est composé de quatorze récifs de corail ou attoles ; ils sont tous de forme circulaire, laissant entre eux des passages plus ou moins larges, plus ou moins dangereux, dans lesquels la sonde ne peut trouver fond. Chaque attole est séparément formé par une masse énorme de coraux, s'élevant du fond de la mer jusqu'à sa surface ; qu'elles soient le produit du travail d'une multitude d'insectes encore inaperçus, ou d'une végétation marine, l'étonnement de l'observateur n'en est pas moins grand, en voyant ces murailles tantôt en lignes droites, tantôt courbes, s'élever sans appui d'une profondeur immense, et former enfin des îles, malgré les efforts redou-

blés d'un Océan battu souvent par des ouragans terribles. Quelle suite de temps n'a-t-il pas fallu pour qu'un semblable ouvrage ait été achevé avec d'aussi faibles moyens, pour que le corail arrivé à la surface de la mer, et privé de vie par le contact de l'air, tombant successivement en poussière, ait composé le sol des îles qui lui doivent leur formation ! Quelle suite étonnante de circonstances a conduit sur cette terre nouvelle, née, pour ainsi dire, au milieu des mers, les fruits du cocotier arrachés aux côtes lointaines par les vents et les courans ! L'arbre a pris racine dans le sable pour lequel sa nature semble l'avoir destiné ; le terrain, enrichi de ses débris, protégé par son ombre, s'est couvert de plantes, dont sans doute les semences ont été aussi apportées par les eaux.

Telle fut, suivant toute apparence, la première formation des Maldives ; elles sont toutes à fleur d'eau. Dans l'intérieur du bassin formé par le cordon de corail, et

qui, dans quelques attoles, peut avoir jusqu'à huit lieues de diamètre, sont de petites îles basses et couvertes, ainsi que la ceinture d'une multitude de cocotiers. On ignore à quelle époque les Maldives furent peuplées ; mais on sait que, depuis des temps bien reculés, elles font le commerce avec la côte de Malabar éloignée de cent lieues. Les premiers Européens que les naufrages jetèrent sur cet archipel, y trouvèrent le mahométisme établi, des habitans actifs, industrieux, adonnés à la navigation sur une multitude de bateaux qui parcouraient les îles et allaient même à la côte de l'Inde, d'où ils revenaient avec la mousson favorable ; ils y avaient porté du poisson sec, des cordages faits avec l'écorce du cocotier, et de l'huile tirée de son fruit. Le cauris, petit coquillage adopté dans l'Inde comme monnaie inférieure, se trouve en abondance sur les récifs des attoles, et forme une branche lucrative d'exploitation.

Cet archipel tire son nom de Malé, prin-

cipale île du Gange. Les insulaires, qui paraissent une race indienne mêlée d'Arabes, sont bien faits et ont le teint olivâtre, avec le corps velu et la barbe épaisse; on y voit des femmes aussi blanches qu'en Europe. Les Maldiviens ont une langue particulière; leur religion est le mahométisme, mais mitigé d'anciennes croyances empreintes de paganisme. Ainsi, pour calmer le dieu des vents, ils lancent sur les flots des barques pleines d'ambre et de bois odorans, auxquels ils ont mis le feu; et ces autels, ballotés par la vague, vont promener au loin leurs nuages aromatiques. Les plus savans, parmi les Maldiviens, parlent l'arabe et expliquent le Koran. Pyrard dit que les attoles obéissaient à un roi arabe; John de Barros les fait aujourd'hui dépendre d'un prince hindou, mais il ajoute que tous les autres dignitaires sont Arabes. Les prêtres sont tout-puissans dans le pays, et de grands pouvoirs s'affectent à un poste de général en chef ou *pandiar*. Il n'y a

pas de villes proprement dites aux Maldives : ce sont des groupes de maisons jetées au milieu de forêts de cocotiers. Ces maisons sont presque toutes en bois ; le palais du roi et quelques habitations de riches marchands ont seuls des façades en pierres. Le commerce de ces îles consiste en poisson salé , dont il s'exporte de grandes quantités pour toute la côte de l'Inde ; on y pêche le corail , l'ambre et les cauris ; on y fabrique des étoffes de soie et de coton , vêtemens habituels des insulaires. Parmi les végétaux , il faut distinguer le candu , arbre dont le bois est léger comme le liége. Les rats et les fourmis exercent sur tout ce territoire d'épouvantables ravages ; les bœufs y sont rares , mais les poules fourmillent.

Dumont d'Urville.

(Voyage autour du monde.)

LA NUIT DE NOEL.

MOEURS DE L'ANCIENNE FRANCE.

C'est à la nuit tombante que commencent les réjouissances et bonnes coutumes de la fête de Noël. Dès que la dernière lueur du jour s'est fondue dans l'ombre, tous les habitans du pays ont grand soin d'éteindre leurs foyers ; puis ils vont en foule allumer des brandons à la lampe qui brûle en l'honneur de la Sainte-Vierge, dans l'église prochaine ; et lorsque ces brandons sont bénis par le clergé, en présence des juges et des seigneurs, ils les promènent par les champs : c'est ce qu'on appelle la fête *des flambards*. Ces flambards portent le seul feu qui vive et qui brûle dans toute la banlieue : c'est le

feu béni et régénéré, qui jètera de jeunes étincelles sur l'âtre ranimé. Par lui, la demeure des hommes sera de nouveau réchauffée pendant les veillées d'hiver, et la flamme y rentrera partout sanctifiée, comme pour communiquer une sorte d'élément purificateur à toutes les actions qu'elle éclaire. A sa lueur mystérieuse, les amours seront plus chastes et plus fidèles, les prières plus ferventes, l'hospitalité plus cordiale, tous les sentimens plus expressifs et plus sincères.

Cependant le père de famille, accompagné de ses fils et de ses serviteurs, vont ensemble à l'endroit du logis où l'année précédente, à la même époque, ils avaient mis en réserve les restes de la bûche de Noël. Ils rapportent solennellement ces tisons qui, dans leur temps, avaient jeté de si belles flammes à l'encontre des faces réjouies des convives. L'aïeul les pose dans ce foyer qu'ils ont connu, et tout le monde se met à genoux en récitant le *Pater*. Deux forts valets de ferme apportent lentement

la bûche nouvelle, qui prend date comme une dynastie. On dit la bûche première, la bûche seconde, la vingtième, la trentième, ce qui signifie que le père de famille a déjà présidé une fois, deux fois, vingt ou trente fois pareille solennité. La bûche nouvelle est toujours la plus grosse que le bûcheron puisse trouver dans la forêt ; c'est la plus forte partie du tronc de l'arbre, ou le plus souvent c'est la masse de ces énormes racines, qu'on appelle en France la souche ou la coque de Noël. A l'instant où l'on y met le feu, les petits enfans vont prier dans un coin de l'appartement, afin, leur dit-on, que la souche leur fasse des présens ; et tandis qu'ils prient, on met à chaque bout de la souche, objet de tant d'empressement, des paquets d'épices, des dragées et des fruits confits.

Les jeunes garçons se livrent sur l'esplanade et dans les cours à mille passe-temps agréables : les uns se déguisent et se métamorphosent, pour rappeler que Jésus-Christ

a changé de substance; les uns parcourent les avenues, montés sur des chariots, avec les musiciens du seigneur; les autres courent avec des bannières, sur lesquelles on a représenté des langues, et leurs compagnons les poursuivent, armés d'instrumens, en criant : *Fausses langues, nous faucherons, parce qu'elles ne valent rien.* La plupart se divertissent au jeu des folles entreprises : les uns feignent de prendre la lune avec les dents; les autres de rompre une anguille avec les genoux; les uns d'étouper les quatre vents; les autres de faire taire les femmes qui *coulent la buïe* (lessive).

Mais tous les jeux cessent à minuit, alors que les cloches tintent dans le silence des airs obscurcis. Ce ne sont pas les pesantes sonneries et les pompeux carillons qui évertuent les marguillers au sacre d'un roi, ou même à l'entrée d'un évêque; c'est un son argentin qui remet en souvenance le bruit du clairon des troupeaux revenant à la bergerie : et cet airain pastoral qui proclame

l'avènement du Dieu des pauvres, dont le berceau est une crèche et le palais une étable, a je ne sais quoi d'attendrissant et d'aimable.

De tous côtés s'en viennent à l'église de longues files de paroissiens, portant des brandons goudronnés, des torches de poix ardentes, qui répandent de larges clartés sur les campagnes, et font scintiller le givre suspendu aux buissons des clôtures.

J'assistai, avec Balliol et sa suite, à la messe de minuit. Le prêtre, avant de chanter la Préface, prit une assiette sur laquelle était une fiole de vin et un morceau de pain, la présenta au seigneur, qui but, mangea, et remit l'assiette au prêtre, lequel la rapporta sur l'autel, puis continua le sacrifice.

Le moment où l'on chante l'Évangile est, suivant une croyance universelle, le maître-moment du miracle : c'est alors, dit-on, que les morts rouvrent la paupière, que les fontaines bouillonnent, que les animaux parlent et que les démons sont forcés

de mettre à l'étalage les trésors qu'ils ont enfouis; à la vérité ils les déguisent sous des formes viles : ils les changent en feuilles, en cailloux, en charbon; mais celui qui peut jeter sur ces matières un objet consacré, ou quelques gouttes d'eau bénite, les rend à leur premier état, et peut se les approprier.

Après la messe, tous les assistans entonnent des noëls, et ne cessent, en revenant au logis, de faire entendre ces champêtres cantiques, ces églogues du christianisme, qui semblent, à leurs refrains naïfs, raviver l'étoile des mages et transmettre aux villages de toute la France les divines joies de Bethléem.

Lorsque nous rentrâmes au château de Balliol, la grande salle était bien et duement chauffée : la souche de Noël était tout en feu, et répandait une chaleur immense. La table était dressée et couverte des chairs brûlantes du porc et du sanglier. Outre les lumières accoutumées, deux grands cierges

dominaient l'ordonnance du couvert ; de pareils cierges brûlaient sur le buffet qui, en en face de la table, faisaient luire le luxe héréditaire de la vaisselle de famille. Là, étaient les coupes, les aiguières, les vases d'or et d'argent qui avaient servi à la noce des aïeux, aux baptêmes des nouveau-nés, et à toutes les grandes époques des fastes domestiques. Ce repas fut à la fois joyeux et solennel. Ces sortes de repas, qu'on appelle *réveillon* ou *récinon*, ont lieu dans toutes les classes, même les plus pauvres ; car celles-ci reçoivent alors de leurs patrons et seigneurs, ou des congrégations et communautés religieuses de quoi défrayer le banquet des nocturnes prières. C'est à ce banquet cordial que se font les réconciliations entre les parens et les voisins divisés. Quelques-uns des convives, attirés par le charme de ces réunions antiques et patriarchales, s'y rendent souvent de fort loin, malgré la rigueur de la saison.

MARCHANGY. (*Tristan le Voyageur.*)

TEVETAT,

FABLE BOUDDHISTE.

Le père de Sommona-Codom possédait des trésors dont les propriétés étaient magiques : les génies de la ville qu'il habitait couvraient sa table de mets exquis, en récompense des aumônes qu'il avait faites aux talapoins (religieux). Tevetat s'était fait lui-même talapoin. Sommona, son frère, qui prêchait, convertissait les âmes en foule. Tevetat, animé par l'orgueil et l'envie, suscita contre lui de cruelles persécutions, et le saint ne voulait y voir que le châtiment mérité d'une faute commise dans le cours d'une première existence : il avait alors, en effet, jeté une pierre contre un talapoin ;

une succession de cinq cents existences devait être employée à expier cette faute. Sommona parcourait alors la cinq centième. Quelquefois il parlait à ses savans disciples de sa lutte constante avec le jaloux Tevetat : quelques transformations qu'ils eussent subies tous deux sous la forme d'oiseaux, de cerfs, de chasseurs de cycognes, Sommona l'avait emporté par sa patience. A la fin Tevetat fut presque englouti dans la terre ; il fut percé de longs axes que le feu avait rougis : il implora le pardon de Sommona-Codom, et il reçut alors de lui la promesse d'être dieu un jour.

De l'Asie, par M. V. de C.

Mon Père.

Et pas un souvenir de lui qui me console !
Je me souviens pourtant de plus loin que cinq ans,
Et pour plus d'un objet ridicule ou frivole,
J'ai mille souvenirs présens ;
Je me rappelle bien mon jouet éphémère ,
Le berceau de ma sœur, les meubles de satin,
Et le grand rideau jaune, et le lit de ma mère
Où je montais chaque matin.

Je me rappelle bien qu'après notre prière,
Ma mère me disait : « Vas embrasser ton père ; »
Que j'y courais, tout faible encore ;
Qu'alors il me pressait vingt fois sur sa proitrine,
Puis m'ouvrait en riant de ma joie enfantine,
Un livre qui me semblait d'or.

Je me rappelle aussi sa voix grave et sonore,
Mais son front, mais ses yeux, mais ses traits que
    j'implore;
        Mais lui !... lui mon rêve éternel :
Rien.... toujours rien ! le ciel m'a ravi son image.
Ah ! n'était-ce donc pas aussi mon héritage
        Que le souvenir paternel!

M. Ernest Legouvé.



LE VAL.

DANS la vallée de Montmorency sont les ruines d'une ancienne abbaye ; les bois touffus qui l'environnent ont un aspect agreste très rare dans les paysages des environs de Paris, et qu'augmente encore le complet abandon dans lequel cette superbe propriété est laissée en ce moment. A cause même de cet abandon, le Val était le but des promenades de deux nouveaux mariés, qui passaient l'été dans les environs. Nous les nommerons Charles et Mélanie ; cela évitera les répétions des *ils* et des *elles*.

Il y avait donc trois mois que les deux époux parcouraient les sentiers les plus solitaires du parc, lorsque Mélanie, cherchant un endroit commode pour établir son tabou-

ret de sangle et dessiner un point de vue, se trouve face à face avec une vieille femme qui, assise sur une roche mousseuse, filait sa quenouille en gardant deux vaches. Mélanie ne put retenir un cri de joie en apercevant enfin des êtres vivans, et Charles, comprenant que sa femme était bien aise de rompre le tête à tête, entreprit de faire jaser la paysanne.

— « Y a-t-il long-temps que vous habitez ce pays, la bonne?

— Depuis que je suis au monde, monsieur, c'est à dire depuis soixante-douze ans, à Noël.

— Ainsi vous savez quels ont été les propriétaires de cette terre, et d'où vient qu'elle est ainsi délaissée et en friche?

— Ah! j'ai vu ici bien de gens différens, de robe s'entend, car ils avaient tous la même erreur : ils se croyaient à l'abri des périls, tandis que la ruine était à leur porte. Les premiers qui j'ai vus, c'étaient des moines : ils étaient propriétaires de cette

maison depuis des siècles. Mon père tenait une de leurs fermes, et le dernier abbé, celui de notre temps, lui disait chaque fois qu'il le rencontrait : « J'espère que ni vous ni aucun tenancier de l'abbaye ni laisserez entamer ses priviléges. » Et lui, monsieur l'abbé, pour conserver ou aggrandir ces priviléges, il n'y avait peines ni soins qu'il ne prît ; il était toujours en noise avec le parlement de Paris, l'abbé de Saint-Denis, monseigneur de Bourbon, et que sais-je ? tous ses voisins grands et petits. Enfin, dans l'été de 1789, il gagna son dernier procès, et se promenant là-bas sous ces grands maronniers, avec le seigneur de Saint-Gratien, il lui disait comme cela : « Maintenant, je suis tranquille, je ne crains plus rien pour les priviléges de cette maison. » Et moi je l'entendis, étant avec Colas, le vieux jardinier, derrière la charmille, à ramer des pois, et je me mis à rire, car M. l'abbé était vraiment comique avec ses priviléges ; mais Colas hocha la tête, et me dit ces paroles, que

je n'ai jamais oubliées : « Celui qui croit n'avoir rien à craindre n'en a pas pour un an. » Et il dit vrai : un an après, jour pour jour, l'Assemblée brûla tous les priviléges ; puis on mit les moines dehors, et vous savez toute la débâcle.

« Après avoir été plusieurs années propriété nationale à vendre, l'abbaye fut achetée par un grand seigneur de ce temps-là.

« Les anciens disaient encore dans le pays que les moines étaient riches, aimant le luxe et les plaisirs ; mais baste, nous en vîmes *bien* d'autres avec M. le comte : auprès de lui les bons pères étaient des anachorètes. La maison, depuis la cave jusqu'au grenier, c'était comme un palais de fée ! les jardins, on n'a jamais rien vu de plus beau ! et des chevaux ! et des valets ! et des musiques ! et des danses ! Société pour monsieur, société pour madame ! fêtes par-ci, fêtes par-là ! L'argent roulait ! ah ! dame, il faisait bon d'avoir des mains au bout de ses bras ; on trouvait à quoi les employer, Pour ma part,

moi, qui étais couturière, rien qu'à habiller les femmes de chambre, je gagnais gros; car ces demoiselles disaient aussi : «Ne nous gênons pas, l'Empereur fera payer tout cela aux Prussiens.» Mais il arriva qu'un hiver il fit froid; il gela en Russie, comme vous savez, et la maison fut bien triste jusqu'au milieu de l'été suivant, que l'Empereur remporta deux victoires. Alors les fêtes recommencèrent. On dressa un théâtre là, sur cette pelouse que vous voyez en face de vous; les acteurs, avant d'entrer en scène, se tenaient sous les maronniers, juste à la place où s'était promené le ci-devant abbé. Je m'étais glissée dans un massif de lilas, car il n'y avait plus de charmilles, pour voir la comtesse. Tout le monde disait que c'était la plus belle femme de la cour de Bonaparte; de vrai, elle ètait superbe, surtout ce jour-là, qu'elle devait jouer dans une pièce à la turque, où elle chantait et dansait pour gagner un mouchoir, pas plus. »

Charles et Mélanie sourirent en pensant

que la bonne femme parlait de la vieille comédie des *Trois Sultanes*, si à la mode sous l'empire. La paysanne parlait toujours.

« La comtesse était joyeuse à faire plaisir; elle aurait voulu que tout le monde fût content. Ce fut ce qu'elle dit à l'une de ses sœurs, qui avait l'air de ne rire que par complaisance.—Que veux-tu, reprit celle-ci, j'ai sur la poitrine un poids qui ne se soulèvera qu'à la paix. — Oh ! ce poids, il m'a écrasée pendant six mois ; mais à présent je ne crains plus rien, la victoire est revenue à l'Empereur.

« En entendant la comtesse parler avec cette confiance, je ne pus m'empêcher de penser au bout de l'an du père Colas. Eh, mon Dieu ! la bataille qu'on fêtait est la dernière que nous avons gagnée, et l'année d'ensuite les cosaques faisaient paître leurs chevaux sur la pelouse où l'on avait joué la comédie ; et de ce jour la pauvre comtesse ne songea plus à s'amuser, mais bien à montrer du courage. Son mari fut proscrit, et mou-

rut bien misérablement. Il n'avait rien mis de côté : l'empereur était pour eux la poule aux œufs d'or ; quand elle ne pondit plus, bonsoir.

« Cette maison fut vendue juste au temps où tout le monde voulait être fabricant : un homme l'acheta. Ah ! ce n'était pas un mirliflore celui-là. Il me prit pour sa gouvernante, et pas d'autre que moi. Point de luxe, point de fête : dans les beaux appartemens, des ouvriers et des machines pour faire la besogne ; au premier étage, des magasins, puis encore des inventions pour éclairer et chauffer tout cela économiquement ; les jardins abandonnés à la grâce de Dieu, en attendant que monsieur fît bâtir partout des ateliers ; car il ne rêvait que production, c'était son mot. Un soir que nous nous promenions dans le parc, il me faisait raconter les magnificences des moines et du comte.

—« Ces gens-là ont dû être balayés comme la poussière, dit-il ; leur existence reposait

sur des priviléges ou sur des guerres qui froissaient les peuples; tandis, dame Leclerc (c'est mon nom , monsieur) , que l'industrie est la mère nourricière des nations , et avec la production et l'économie , je ne crains rien.

— « Oh! monsieur, ne dites pas cela; vous êtes justement à la place de la planche de pois que ramait le vieux Colas. Mon maître se mit à rire. Il voulut m'apprendre comment Voltaire avait détruit toutes les superstitions en soixante-douze volumes, qu'il me fit voir sur les rayons de sa bibliothèque. Tout de même cela n'empêcha pas que ses machines produisirent tant , qu'il ne se trouva plus d'acheteurs pour ses marchandises , et ses moyens économiques lui coutèrent si peu cher , qu'au bout de l'année il fit ce qu'on appelle une banqueroute.

« Aujourd'hui les créanciers plaident à qui aura cette terre : voilà pourquoi vous la trouvez en friche , et probablement la maison va être vendue d'un côté , les jar-

dins de l'autre, et bien malin sera celui qui retrouvera où était la belle abbaye du Val. »

— « Mon amie, reprit Mélanie, après que la paysanne eut enfin cessé de parler, si nous achetions une portion de ces beaux jardins, avec quelques grands arbres, et l'une de ces sources jaillissantes, nous y bâtirions une petite maison qui nous offrirait un asile contre les révolutions ; vivant sur la terre qu'il ensemence, le laboureur est sûr de laisser son héritage à ses enfans ».

—« Prends garde, ma chère, s'écria Charles en riant, nous sommes bien près de la planche de pois du bonhomme Colas, et ta parole imprudente va évoquer l'ombre de Saint-Simon.

Sophie de Seudre.

LE CASTEL DE VAUVERT,

OU L'EXCOMMUNICATION (990.)

Un jour le roi Robert de France se promenait dans son verger, avec sa femme bien aimée, qui avait nom Berthe au grand pied. Berthe était triste, et le roi lui disait : «Qu'avez-vous mie? manquez-vous de lin pour filer ou de laines aux riches couleurs pour achever vos belles tapisseries? Je vous en ferai venir d'Yprès et de Bruges, des plus fines et des plus chères. Est-ce point quelque joyau d'Orient, ou quelque étoffe de velours, samit ou cendal qui vous duise? Parlez, mie, que j'aie l'heur de vous contenter. Et pourquoi vous refuserais-je? Nos troupeaux sont en bon point, nos prés sont

verts, nos récoltes seront belles, nous avons bien deux cents marcs dans l'épargne; nous sommes riches; ne vous faites faute!

— Vraiment, monseigneur, dit Berthe, je n'ai temps de désirer robes, joyaux ni affiquets, avec un époux si bon et magnifique que vous êtes; mais je soupire de la grande injustice du pape qui se butte à nous vouloir séparer, disant que notre mariage est nul, et notre amour infâme, aux yeux de notre mère la sainte Église. Que suis-je donc moi, fille de roi, femme de roi, si je ne suis votre femme légitime? Me fera-t-il passer pour femme folle de son corps, ce méchant pape? [1]

— Lors, dit Robert, n'ayez cure, vous êtes ma femme bien aimée. Si je ne vous ai prise en mariage devant l'évêque de Rome, je

[1] Berthe, à l'âge de seize ans, avait été mariée en premières noces au comte de Chartres, auquel elle avait été réunie encore enfant. Le roi Robert avait été parrain de l'un de ses enfans; elle était restée veuve fort jeune, et Robert l'avait épousée malgré ses parens.

vous ai juré ma foi devant les évêques de mon royaume, et devant Dieu, que je tiens plus juste et plus saint que ce pape violent et haineux. Grégoire cinquième s'apaisera. Je ne crains ni son ire ni son humeur fougueuse. Qu'il taxe au plus haut prix du tarif des pénitences la faute de notre parenté et notre alliance de compérage, je le veux ; mais onc ne me fera manquer à ma foi jurée ! Ne vous dolentez donc ainsi, ma Berthe ; ayez fiance en mon amour.

— Pardonnez-moi, dit Berthe en pleurs, car je suis faible femme : les grandes menaces de ce prêtre puissant et redoutable me font trembler. De quoi n'est-il capable cet homme qui fit si cruellement mutiler le saint-père son prédécesseur ? [1] Ah ! Robert, je vous aime et porte en mon sein votre fils, l'héritier de France ! Que ferais-je s'il me

[1] Grégoire V avait fait arracher les yeux, couper le nez et la langue de Jean XVI son prédécesseur et compétiteur à la papauté.

fallait renoncer à de tels biens ?... Mais non, vous ne me délaisserez lâchement par les ordres de cet homme !

— Non, dit Robert, je suis serviteur de Dieu et de notre mère sainte Église ; mais je ne suis esclave ni sujet de Grégoire, et quoi qu'il fasse, je vous aime et vous garderai. »

Tout en devisant, ils étaient arrivés sur le bord de la rivière qui terminait le verger.[1] Le roy, qui cherchait à distraire la royne, lui dit : « Voyez, ma Berthe, voici une nef : ne vous duit-il pas que nous naviguions ensemble, et que je soye le nautonnier ?

— Voirement, dit-elle, il me duira toujours que nous voguions en même esquif. » Ce disant, elle y entra.

Ils cotoyèrent la pointe de la Cité ; puis traversèrent la rivière pour aller débarquer au jardin du palais des Thermes[2], où ils entrèrent et se promenèrent long-temps, di-

[1] Où est maintenant la rue du Harlay.

[2] Qui venaient jusqu'au quai des Augustins.

sant la royne, de si loin qu'ils virent le palais : « Monseigneur, pourquoi laissez-vous ruiner ce noble et royal palais ? Tandis qu'il vous coûte moult marcs d'or pour molir celui de la Cité, d'où nous ne pouvons sortir que votre palefroi et ma haquenée n'aient de la boue jusqu'au ventre.

— Celui de la Cité est de mon patrimoine, répondit Robert, et nul ne peut me le dénier ; d'ailleurs il est séant qu'un roy gîte au milieu de sa ville et de son peuple. Quand notre fils sera grand, et partagera la moitié de ma couronne, il aura ce beau palais pour logis.

— Ah ! dit Berthe, en soupirant au nom de son fils, nous serons donc moult riches pour lui donner si grand emploi de place et de gens ?

Tout en parlant, ils marchèrent beaucoup et s'en vinrent de l'autre côté du jardin, à l'huis qui donnait sur le faubourg Locutitius[1].

[1] L'emplacement et les alentours de Saint Sulpice.

« Mie, dit le roy, si vous n'étiez lasse, je vous mènerais en un lieu que vous seriez aise de voir? Ce disant, il lui prit le bras, et lui ayant fait traverser le faubourg, l'emmena dans un vau (val), sur la voie d'Issy [1], lequel était si ombré, flory et verdelet, que c'était liesse d'y être, et que tout chagrin s'y enfuyait du cœur. — Ah! dit Berthe, je me plais ici plus qu'en la ville.

— Adonc, ma tourterelle, si Dieu plaît y serez bientôt, et m'y donnerez le bel enfant dont il nous bénit; car j'y veux bâtir un castel qui aura nom le *Vauvert.* » Berthe fut aise. Dès le lendemain le roy mit nombre de gens à l'ouvrage, et le castel fut fait.

Cependant continuèrent de vivre demi-contens le roy et la royne, moult s'aimant, mais alternant plaisirs d'amour, d'ires et d'inquiétudes que leur causait le pape. Il leur déniait toujours légitimité d'union, comme parens au quatrième degré, et de

[1] Sur l'emplacement des Chartreux.

plus étant compère et commère... Pour saint-père que fut Grégoire, était méchant homme, et à la malheure se trouvait dans son droit ; car de vérité Robert et Berthe étaient en grand péché, à cause que leur manquait la permission de l'Église.

Le roy était pieux, humain et aumônier ; il aimait les pauvres, les soignait et les nourrissait.

Dans son déduit, il composait hymnes et proses pour Dieu et les saints en beau latin et poësie, car il était grand clerc ; il donnait bon exemple. C'était de réjouissant aspect de le voir au lutrin, revêtu d'une riche châpe, couronne en tête, et sceptre en main, faisant retentir de sa voix alègre et joyeuse les voûtes sonores et spacieuses de l'église ; il y prenait plaisir et s'y était fait un grand renom de sainteté. Aussi déjà, par sa grande foi, il avait fait plusieurs miracles, comme de faire tomber les murs de maintes forteresses qu'il assiégeait, au seul bruit du chant de ses hymnes ; rendu la vue à des aveugles,

et opéré d'autres guérisons par le seul attouchement de ses mains. [1]

De son côté Berthe passait le temps en oraisons, priant saint Nicolas, patron de sa chapelle, de protéger son mariage avec Robert.

— « Bon saint, disait-elle, Robert est si beau, si bon, et tant je l'aime, que jamais tu n'auras protégé si tendres amours et si douce union. Prie, bon saint! prie sans relâche notre mère sainte Église qu'elle se veuille contenter de la rançon de notre péché. Je lui donnerai en entier mon riche couvre-chef, la bride de ma haquenée, toute couverte de pierreries, mes chemises de lin et mes gants de perles; tout enfin ce que j'ai de plus précieux; sauf pourtant l'anneau de mes fiançailles et la pièce de mon mariage avec Robert. »

Quand avait bien prié la pauvre Berthe, elle se reconfortait, car elle avait grande

[1] Ce fut lui qui le premier guérit les écrouelles.

confiance en saint Nicolas, patron des époux, et ne pouvait croire qu'il les voulût mal récompenser, elle et Robert, qui lui avaient bâti, dans leur propre palais, une belle chapelle [1]. Adonc s'en retournait à l'ouvroir plus tranquille, car moult était laborieuse. Ah! c'était de ce lieu que tristesse s'enfuyait! Vingt demoiselles, ses méchines, y étaient rassemblées, belles et nobles, sages et gaies, laborieuses et bien apprises; c'était grand plaisir de les voir souriantes, vites et de bon courage, faire passer la navette ou l'aiguille en leurs petites mains alertes et blanchettes. Ainsi doivent faire filles de pure conscience et innocente vie, pour ne laisser au démon l'heure de les tenter. Au milieu d'elles s'élevait Berthe, plus belle encore qu'elles toutes, et donnant l'exemple de franc labeur; elle charmait aussi leurs oreilles émerveillées des récits des plus beaux

[1] Où est maintenant l'église de la Sainte-Chapelle.

contes des fées [1], qu'elle avait appris d'Alix de Bretagne, quand elles étaient jeunettes, à la cour de Conrad, roi de Bourgogne, le père à Berthe. A l'ouvroir venait aussi Robert, amenant, par grande récompense, les damoiseaux de son école de courtoisie, lesquels le servaient mieux; se vertissaient très bien en ordre, mignonement se contenaient, et mieux avaient logé en leur mémoire les maximes d'amour de Dieu et des dames, qui, bien pratiquées, jamais ne manquent de mener en paradis.

Ainsi réunis semblaient une grande famille, diverse en ses membres, mais heureuse et joyeuse, et que Dieu a bénie. Alors qu'était fini le narré de Berthe, qui tous les charmait, que la fin du jour était venue, et avec elle celle du labeur, le roi prenait sa harpe, aux cris de joie des damoiselles et jouvenceaux, qui tumultueusement se le-

[1] C'est de Berthe au grand pied que nous sont restés les contes sous le nom *de ma mère l'oie*.

vaient pour chanter, selon que le roi les y instruisait.

Le roi Robert, savant en musique et poésie, avait depuis peu fait venir d'Italie Gui d'Arezzo [1], pour apprendre de lui à chanter sur plusieurs tons, ledit musicien venant d'en inventer l'harmonie. Robert enseignait la jeunesse du palais en ce bel art, lui faisant célébrer, dans ses chants d'hymnes sacrées et cantiques divins, les louanges de Dieu, des saints et de la Vierge, accompagnées de sa harpe dont il jouait merveilleusement, et de flûtes dont jouaient plusieurs de ses pages et écuyers.

Mais, dès que les premiers accords se faisaient entendre, accouraient de tous les bouts du palais les commensaux, nobles

[1] Le moine Gui, de la ville d'Arezzo, inventa, vers l'an 1024, la musique à plusieurs parties, les lignes, la gamme et les six syllabes *ut, ré, mi, fa, sol, la, si;* jusque là on ne chantait qu'à l'unisson et la musique n'était qu'un plain-chant monotone.

pairs, barons, comtes et ducs, voire même les chapelains, *item* les domestiques, varlets, serviteurs, voire même les gros garçons et les esclaves, sans que l'on pût les empêcher de quitter leur besogne ; car était ce plaisir, inconnu jusqu'alors, tant doux, suave, vif et pénétrant, que plusieurs y pâmaient ; par ainsi en étaient bannies les femmes enceintes [1], sauf la reine que l'accoutumance préservait du danger. — Adonc je dirai en dehors de mon récit, que ne fut ce divertissement jugé innocent par les saints moines et prélats qui en chaire le déclarèrent œuvre du démon, et l'interdirent aux fidèles sous peine de damnation.

Ainsi passaient le temps Berthe et Robert, quand un jour s'en vint vers eux un moine, abbé de Fleury, lequel avait nom Abbon ; grand clerc était et grand ami du pape Grégoire. Etant devant eux, il dit : « Je vous

[1] Le premier orgue qui fut entendu dans l'église de Notre-Dame y fit une telle sensation que plusieurs femmes y périrent avec leurs fruits.

salue, Robert de France, et vous Berthe, comtesse de Chartres. — Sire abbé, dit le roi, pourquoi déniez-vous à ma femme le titre de royne, j'avise qu'il vaut bien l'autre.» Abbon répondit : « Le titre de royne n'est céant qu'à femme de roi, et Grégoire, notre saint-père, m'envoye vers vous, pour vous dire que l'église, assemblée en concile, lui dénie ce titre, déclarant votre mariage nul et illégitime, vous ordonne de la renvoyer sans délai; et, pour le scandale que vous avez donné aux fidèles, vous inflige à chacun sept années de pénitence sous peine d'excommunication, interdiction du service divin, de tous sacremens et sépulture en terre sainte, dans tout votre royaume.»

En entendant, la royne frémit de terreur; mais le roi, en transport de colère, s'écria : « Tu es bien hardi, prêtre, de me venir, au péril de ta vie, tenir de pareils discours; oublies-tu que c'est au roi de France que tu parles?»—Abbon répondit : « Fils de Hugues-Capet! oublies-tu que le

trône de France n'est devenu tien que par trahison et félonie, et que tes vassaux pourraient dénier l'obéissance à l'usurpateur excommunié! » — Sur ce, Robert courut à son épée pour en férir le prêtre insolent; mais, Berthe se jeta au devant : « Pour Dieu! monseigneur, dit-elle, ne mettez pas contre nous la Vierge et les saints, en souillant vos mains du sang d'un prêtre! » Et, dans ce temps qu'elle retenait le roi, le moine, sans s'effrayer, étendit les mains et prononça : « Je vous adjure, Robert et Berthe, au nom de Dieu et de l'église, que vous renonciez sur l'heure à l'union infâme qui vous retient; qu'humblement, aux pieds d'un prêtre [1], vous vous reconnaissiez coupables;

[1] La confession n'était point à cette époque un devoir pour tous les fidèles. Louis VII paraît être le premier roi qui se soit confessé au lit de mort; et ce ne fut qu'en 1128 qu'un concile, tenu à Toulouse, fit une obligation aux laïques de son diocèse de la confession auriculaire et sacramentale.

que vous acceptiez la pénitence qui vous est imposée par l'église, le tout sous peine d'excommunication : j'ai dit. » Et il se retira.

« Orgueilleux pape! s'écria Robert continuant à exhaler sa colère, tu ne l'oserais pas! vit-on jamais pareille insolence [1] ! un évêque de Rome menacer un roi de France de l'excommunication... Ne craignez, Berthe, s'il était possible qu'il fût jusque-là, je ferais appel à mes vassaux, et irais le mettre en chartre où il aurait le temps de se repentir. »

Ainsi parla Robert, et pourtant, cette adjuration solennelle ne laissait pas de jeter quelque trouble en son âme, accoutumé qu'il était à respecter les décisions de l'Église; mais le ressentiment y surgissait. Connaissant que Grégoire n'avait en vue les intérêts de la religion, mais plutôt ceux de son orgueil et une vieille haine qu'il lui

[1] Robert le pieux fut le premier roi de France excommunié; beaucoup d'autres le furent après lui.

portait pour un sujet qu'il serait trop long de dire, il résolut de lui résister à tout prix; donc, il exhorta Berthe à maîtriser, aux yeux de tous, ses craintes et ses terreurs, et passa les deux jours suivans à méditer son plan de conduite.

Au matin du troisième jour, Berthe éveilla son époux, en disant : « Monseigneur, voici l'aurore, et la cloche du pardon est demeurée muette! » Robert écouta; il entendit un bruit confus comme fait le bourdonnement d'une grande multitude, ce qui n'était de coutume à cette heure. Il alla regarder de la fenêtre vers la place, et vit qu'elle était remplie de gens levant les bras et les yeux au ciel, s'exclamant et donnant des signes de consternation, comme il arrive en grandes calamités. Adonc, il courut vers la grande salle du palais pour s'enquérir au plus vite; il y trouva tous ses domestiques rassemblés, donnant les mêmes signes de trouble et de terreur, et s'écartant de lui comme de lèpre. Mais il n'y prit garde,

tant il fut saisi d'un chaud ressentiment, en apprenant qu'avant le jour, tous moines, clercs, abbés et prouvaires étaient allés aux églises; qu'ils les avaient dépouillées de tous leurs ornemens, en avaient enlevé les saintes reliques, éteint les lampes, renversé les cierges, voilé les autels de noirs lambeaux; que de plus, et pour comble d'horreur, après avoir souillé le pavé des saints lieux, ils y avaient traîné, la corde au cou, la croix de notre Seigneur, et qu'enfin, après avoir fait descendre les cloches, laissé les portes battantes et les avoir embarrassées d'épines, pour clore cette effroyable et lugubre cérémonie, ils avaient, sur le parvis, les torches renversées, publié une bulle du saint-père, contenant l'excommunication de Robert, de Berthe et l'interdiction des prières de l'église, de tous sacremens, voire même à l'heure de la mort, comme aussi de sépulture en terre sainte à tous leurs sujets.

Le roi entra dans une colère qui ne laissait passage à ses paroles; seulement il cria

qu'on lui donnât ses armes, et que chacun s'armât pour courir sus à ce clergé félon, puis rentra dans sa chambre, ne sachant qu'il y rentrait.

Pauvre Robert, qu'y vit-il ? près de la fenêtre ouverte, sa Berthe étendue à terre, pâle comme spectre, froide comme morte, sans pouls, ne voix, ne respiration; il court à elle, et pendant qu'il la relevait et voulait la faire revivre, il entendait de la place où était venu le clergé, raisonner les terribles paroles de l'excommunication qu'y fulminait le moine Abbon de sa voix lugubre et retentissante.

« Qu'ils soient maudits avec les impies ! « maudits avec les damnés de l'enfer ! maudits dans leurs palais et hors de leurs palais ! maudits lorsqu'ils sont debout et « excommuniés lorsqu'ils s'asseyent ! maudits lorsqu'ils dorment et maudits lorsqu'ils s'éveillent ! maudits au printemps « et excommuniés en été, maudits en automne, et excommuniés en hiver ! maudits

« dans le présent et dans les siècles futurs!
« Que les étrangers s'asseyent sur le trône à
« leur place! que la femme aille en perdition!
« que leurs enfans soient maudits et péris-
« sent par le glaive! que leur nourriture
« soit maudite! que les restes de leur table
« soient maudits, et que quiconque en goû-
« tera soit maudit aussi! que le prêtre qui
« leur offrirait le corps et le sang de notre
« Seigneur, ou qui les visiterait dans leurs
« maladies, soit maudit et excommunié!
« qu'il en soit de même de ceux qui les por-
« teraient à la sépulture, ou qui préten-
« draient les ensevelir! qu'ils soient enfin
« maudits et excommuniés de toutes les
« exeommunications possibles! »

Quoiqu'elle parût toujours inanimée, Berthe n'était privée du sentiment de son malheur; car elle se convulsait entre les bras de son époux à chaque malédiction nouvelle, et jeta un grand cri quand le prêtre maudit l'innocent qu'elle portait dans ses entrailles. Cependant, le roi percé



de douleur à sa vue, et ne la voulant seule laisser, appelait varlets et meschines, sans qu'aucun lui répondît ; pourtant, il bouillait d'une rage impatiente d'aller châtier cet insolent clergé !

Adonc, voyant la royne revenir à elle et pleurer, il lui dit : « Berthe ! ma Berthe ! contenez-vous et m'entendez, car je jure, au bruit de leurs malédictions atroces, que vous êtes ma femme ! que jamais ne vous laisserai ! Mais ce n'est le temps de faiblesse; relevez-vous, ne me retenez davantage, ayez confiance en la justice de Dieu et dans la foi de votre époux. » — Cela dit, il s'élança hors la chambre, voulant quérir ses gens, ses armes, ses chevaux, et partir.

Or, arrivé dans la grande salle où il comptait trouver ses gens l'attendre armés et préparés à marcher, il s'arrêta court, n'y voyant aucuns. Il tourna les yeux plusieurs fois autour, ne les voulant croire; puis, se poussant lui-même à l'ire, appela du haut de sa voix, sonna de son cor, sans que

l'écho des voûtes en reportât le son à d'autre qu'à son ouïe seule. D'abord, il demeura immobile, stupéfait; mais soudain partit rapide comme un trait, s'en fut aux salles, aux chambres, aux cours, aux écuries, aux cuisines, trouva les salles demi-nettoyées, les couches défaites, les harnais traînant, les chevaux abandonnés, et les chiens hurlant, n'ayant pas eu leur pitance.

Partout il trouva des marques d'un effroi subit, d'une désertion entière, imprévue, partout les signes du plus total abandon.

Robert était homme, maître et roi, et partant, ferme dans son vouloir, sujet à entreren ire quand il était barré dans ses résolutions; mais il était de fonds tendre, aimant et généreux; il avait comblé de biens et d'aises tous les gens qui de sa volonté relevaient. Quand il se vit seul en ces cours, seul en ces salles, seul en tout ce grand palais, sans qu'aucun lui fût resté, il voulut repousser le glaive qui lui poignait au cœur et secouer sa douleur trop vive, mais il fut obligé

de s'efforcer pour se jeter au devant de la malheure qui lui démontrait tant d'ingratitude; il continua pourtant de marcher prompt et ferme, ne s'arrêtant que pour humer l'air qui se refusait à sa poitrine, et s'estreindre pour contenir les battemens de son cœur qui voulait lui saillir hors.

Or, se trouva bientôt dans la grande salle, seul sous les hautes voûtes, seul courant sur le pavé de cette vaste demeure, écoutant ses pas retentir comme la malédiction. Près de rentrer dans la chambre où était restée Berthe, saisi d'effroi subit, il recula devant le rengrègement de peine qu'il allait avoir à subir, devant porter au cœur de la royne la navrure qui déchirait le sien; il lève les mains vers le ciel, en s'écriant : « Mon doux Jésus! non, ce Grégoire n'est pas vôtre.... il est fils de Satanas, et tient de lui amour du mal et cruelle adresse pour frapper rudement au cœur!... » Puis, s'arrêtant, il regarda autour de lui, ayant vergogne d'avoir entendu sa propre plainte, à

lui homme et roi. — Las! il n'était en ce lieu d'oreilles pour l'ouïr, ni d'yeux pour le voir, et son cœur était si plein, si malade, que force lui fut de le soulager; il s'appuya contre un pilier, et lâcha la digue à deux sources de larmes qui brûlantes lui saillirent ses yeux.

Il pleurait amèrement, tenant sa tête étreinte entre ses mains qui lui cachaient ce jour néfaste, quand un soupir vint répondre à sa plainte et le fit relever tôt, mu du même sentiment que s'il eût été en un désert où une voix humaine se serait fait entendre. Il s'en vint droit en un coin obscur, où devant une image de la Vierge était un esclave à genoux, qui priait avec une telle ferveur, qu'ayant exalté son âme jusqu'au ciel, il ne savait plus où son corps était gisant. Robert le toucha du doigt, disant amèrement: « Que fais-tu dans le palais? ne sais-tu pas que tous se sont enfuis de peur de la malédiction. — Monseigneur, dit humblement le serf, je priais Marie qu'elle m'obtînt

d'en être quitte pour cent ans de purgatoire, et ne vous point délaisser.

— « Hé! d'où te vient, dit le roi, à toi seul que jamais je n'ai guerdonné, plus de bon vouloir qu'à tant d'autres que j'ai comblés de biens et de magnificences?

— « Oui, dit cet homme, aux riches plus de magnificence, mais aux pauvres plus d'amour et de charité! Le jour de la dédicasse de votre palais, vous avez, par un miracle de votre royale main, guéri le pauvre mendiant aveugle; vous lui avez donné le pain de votre table et l'avez couvert de votre manteau. Ce n'est tout : ses fils, mon frère et moi avons trouvé dans ce palais abri et nourriture; nous y avons aussi gagné maints deniers pour aider le vieillard à passer les temps de famine, sans mourir et sans mendier.

— « Je n'en avais souvenance, dit Robert; où est ton frère? s'est-il en allé?

— « Oh! non, monseigneur, il est allé demander la bénédiction à notre père, et

prendre son commandement pour rester à vous servir. Mais je l'entends, ajouta-t-il, écoutant des pas s'approcher. » Alors il s'avança au devant de son frère, tandis que le roi se tenait à l'ombre du pilier.

Alors le jeune gars, qui accourait léger, dispos et les yeux brillans d'ardeur, s'écria :

« Le père dit que damnation est mieux acquise aux serviteurs ingrats et félons qu'à ceux qui n'en peuvent mais de la faute de leurs maîtres ; par ainsi il nous recommande de rester fidèles serviteurs au roi, cependant que lui, le vieil homme, va recommencer à mendier pour nous acheter en leur temps pardons et indulgences.

— « Nenni, dit le roi s'avançant, agenouillez-vous, jeunes gens, et mettant chacune main pleine d'or sur la tête des deux esclaves : Je vous affranchis, dit-il, au nom de la très sainte Trinité ; quand tout ceci sera fini, deviendrez écuyers de mon corps ; puis après, je vous ferai de ma main et de ma largesse chevaliers à fief de Haubert ;

onc noblesse n'aura été acquise à plus beau titre de prud'hommie et loyauté qu'à vous.» Ayant dit, le roi s'en alla vers sa femme avec grand soulagement, laissant ces deux serviteurs esbahis et moult contens de lui.

Le roi, de retour près de Berthe, lui raconta ce qui se passait, dont elle eut grand deuil; ils délibérèrent entre eux de s'en aller à Vauvert, espérant que leurs serviteurs n'auraient déserté lâchement comme ceux de la cité; ils désirent : Comme nous y avons une métairie, ceux qui l'habitent, pour la plupart esclaves et gardeurs de troupeaux n'entendent rien à ces querelles que nous cherche Grégoire. La royne pourtant s'effrayait du trajet : «Pendant le jour, disait-elle, j'aurais peur de ce populaire qui crie sous nos fenêtres et nous prend pour des réprouvés; le soir, je craindrais les robeurs (voleurs) qui tous fourmillent dans la ville sitôt que le soleil est couché, et qui vont être augmentés de nombre par les nobles et les serviteurs qui ont fui notre palais et déserté

votre obéissance. » Mais le roi lui rappela la nacelle du verger et le chemin qu'un jour ils avaient pris ensemble ; elle se rassura.

Ainsi qu'ils l'avaient résolu, ils s'embarquèrent. Le roi ayant fait prendre des armes et des vêtemens d'écuyers à ses deux serviteurs, les chargea de porter l'épargne. Dès qu'ils aperçurent les tours de Vauvert, la royne se calma. « Ici du moins, dit-elle, je n'entendrai plus les clameurs et les malédictions qui m'ont tant effrayée ; ici je prierai en paix Jésus et Marie, qui sans doute finiront par nous pardonner. »

Mais en arrivant ils retournèrent à une plus grande consternation : les portes étaient bastantes ouvertes, et les animaux de la métairie erraient à l'aventure, sans gardeurs et sans chiens. Berthe se prit à pleurer : « Nous sommes ruinés, dit-elle, et délaissés de tous ! » Adonc étant entrés, ils trouvèrent le castel au pillage, comme s'il eût été livré à une caste ennemie : les coffres ouverts, les vêtemens, fourrures et drapeaux ravis ;

les franges des crépines (rideaux) arrachés; les provisions éparses et jetées dans la fange; les images des saints enlevées de leurs niches : et dans le verger les troupeaux dévastant les prés et les vignes, et les poiriers, les pommiers, brisés sur leurs tiges, traînant sur le sol leurs branches chargées de fruits ; tout semblait montrer que la foudre s'était jointe à la malédiction pour compléter cette désolation et cette ruine.

La nuit approchait, mais n'arrivait assez vite au gré du roi, pour couvrir ce spectacle de dévastation. — « Allez, dit-il à ses serviteurs, quérir des luminaires et fermer les portes avec soin. » Mais eux revenus : « Nous n'avons trouvé cierges, torches ni lampes, dirent-ils, les clefs sont dérobées ou perdues, la plupart des portes brisées, les chaines des ponts rompues. » Le roi, pour s'en assurer lui-même, courut. Mais il revint bientôt, convaincu que force était qu'ils restassent dans les ténèbres, à la merci du mauvais vouloir de tous.

Sans lumière, sans nourriture et sans défense, sans vêtemens de rechange ni drapeaux pour se couvrir et s'abriter, transis de froid, l'esprit malade et le cœur brisé, de leurs royales mains ils rassemblèrent quelques débris abandonnés pour se remparer et se défendre, laissant leurs fidèles serviteurs à l'entrée de leur réduit, forcés qu'ils étaient tous de se tenir rapprochés pour se porter aide au besoin.

Voyant Berthe accablée de fatigue et de mortels chagrins, tandis que lui, pliant sous le faix, ne trouvant plus de paroles pour la réconforter, Robert la fit reposer sur leur couche; et comme femmes, ainsi qu'enfans, sont sujettes au dormir après larmes, pour ce que leur nature plus molle s'épuise facilement, Berthe tomba dans un sommeil profond. Le roy seul alors essayait de se recueillir et de prier la vierge Marie, qu'il avait toujours eue en grand amour et dévotion; mais il ne se pouvait guère que de tant d'amertume qu'il avait dans le cœur il ne

ne s'en échappât dans cet appenchement.

« Sainte Vierge, disait-il, je vous ai re-
« bâti une belle église dans la Cité ; je l'ai
« dotée, ornée. J'en ai renvoyé saint Étien-
« ne, avec qui vous la partagiez devant,
« pour que vous y restiez seule dame et maî-
« tresse. Ce n'est tant ; ne voulant qu'il en
« fut moins pour vous, royne des anges, que
» pour les riches, qui ont aussi leurs pour-
« pris aux champs, je vous en ai fait bâtir
« une autre dans le lieu le plus agreste, vert
« et plaisant de toute la contrée, où l'on
« vous honore sous le nom de Notre-Dame-
« des-Champs. *Item*, une autre dans le bourg
« de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle. Sans
« compter qu'auparavant je vous en avais
« fait molir une dans ma ville de Poissy. —
« Vous le savez, mère de Jésus, j'ai fondé
« des moustiers et des maladreries ; j'y ai
« employé les revenus de mes abbayes, et
« souvent même l'argent de mes récoltes, et
« voici que je suis rejeté du sein de l'Église !
« Et vous le souffrez !... Que serait-ce donc

« si j'eusse été impie, avare et pervers?
« Est-ce justice? est-ce gratitude? est-ce
« souvenance? est-ce le salaire que vous me
« deviez? »

Après avoir ainsi recordé ses griefs, le roi n'en était que plus navré; aussi ne trouva-t-il sur sa couche qu'un sommeil lourd et pénible, avec rêvasseries lugubres: il luttait pour échapper à un précipice qui l'attirait pour l'engloutir! Il s'épuisait en efforts inutiles; sa terreur était au comble! Le péril était certain! C'en était fait, il y tombait! Un bruit affreux le réveille! bruit de tonnerre et de hurlemens infernaux! bruit de chaînes, cris de souffrances, blasphèmes de damnation, rires sataniques, juremens exécrables, clameurs confondues, ne laissant ouïr de distinct que le cri de malédiction!...

Les cheveux hérissés, la sueur leur roulant sur le front, par un instinct subit ils se serrent dans les bras l'un de l'autre, comme pour chercher un refuge contre la

puissance infernale qui vient les braver; mais bientôt une musique horrible et discordante accompagne des chants blasphémateurs, et à la lueur d'une clarté livide, qui perce dans leur retraite, ils voient surgir de toutes parts mille spectres hideux, qui forment autour d'eux des danses bizarres, accompagnées de regards atroces et de gestes menaçans. Berthe et Robert, pour échapper à la fascination de ces regards de démons, tournent les yeux l'un vers l'autre : ils se voyent couverts de sang!... Leurs traits décomposés semblent porter l'empreinte du désespoir et de la mort!... Ils se font horreur!... ils se repoussent!... ils se fuient!... et la cohorte infernale rit, pousse un cri de triomphe, resserre peu à peu son cercle pour enlacer ses victimes, reprend ses danses et ses chants, en répétant : Malédiction! malédiction!

Berthe et Robert, pressés, relancés de toutes parts, égarés, aux abois, poussés par le même vertige, s'élancent vers la fe-

nêtre!... Que vont-ils faire? la mort est là! certaine, inévitable! Qu'importe! il n'est que cette issue; ils veulent fuir!... Soudain arrêtés, ils restent immobiles : au-dessous d'eux, partout des foules de démons remplissent le verger!... De toutes parts la terre entr'ouverte vomit des flammes dévorantes!... L'enfer lui-même, l'enfer est là! prêt à les engloutir! Mille regards sont fixés sur eux! mille voix les appellent : Venez, venez, maudits comme nous! venez partager nos joies!... Le feu est notre élément, le blasphême notre langage, et pourtant nous nous divertissons! Et la bande forme une chaîne et commence un branle infernal, accompagné d'éclats et de contorsions horribles! Et Berthe, Berthe leur répond! Exaltée du plus violent délire, elle rit aussi, imite leurs gestes, et répète avec eux : Malédiction! malédiction!

Cependant il semble que toutes les légions de l'enfer se soient réunies en ce lieu. De nouvelles cohortes arrivent sans cesse pour

en augmenter le nombre : l'enclos en est rempli ; des chars de feu volent au loin sur les routes ; ils en amènent encore. Le roi voit sans cesse mille démons le menacer, prêts à l'arracher de sa retraite, et, à leur tête, un monstre, satan lui-même, allonge vers lui des mains armées d'ongles de fer, pour le précipiter dans l'abîme ! Et cependant cette scène d'horreur n'est pas le plus grand de ses maux ! c'est la vue de sa femme mourante qui, les cheveux épars, hérissés, les yeux sortant, les traits contractés, les membres roidis, essaie encore le rire des réprouvés, et de ses lèvres tremblantes murmure encore : Malédiction !

Mais tout à coup les lueurs et les cris ont cessé ; un roulement semblable au bruit du tonnerre, lugubre, prolongé, gronde en s'affaiblissant ; il fait place au silence et à l'obscurité la plus profonde. Berthe est tombée aux bras de son époux, les jambes fléchies, la tête et les bras pendant de leur

propre poids, comme un cadavre d'où vient de se retirer la vie.

Depuis ce jour les regrets et les remords s'étendirent sur le castel, escortés de terreur sans nombre.

Cependant les esprits malfaisans causaient mille maux dans toute la contrée. Les habitans désertaient leurs maisons : on les voyait affluer dans la ville, menant leurs femmes, leurs enfans, leurs bestiaux ; traînant de leurs meubles et ustensiles ce qu'ils pouvaient, ils abandonnaient le reste, et arrivés en la Cité, ils y faisaient le plus effrayans récits.

— « Un monstre vert, avec des yeux « flamboyans, une barbe blanche et une « queue de serpent, était surtout signalé « pour ses fureurs et ses cruautés : il égor- « geait les troupeaux, brûlait les cabanes, « enlevait les femmes et les filles ; malheur « aux hommes qui se trouvaient sur son « passage ! Les uns disparaissaient pour « toujours sans laisser nulle trace ; des au-

« tres, on retrouvait les corps gisans sur la
« route, ayant le col tordu, les cheveux,
« les vêtemens brûlés, ou quelque autre
« stygmate diabolique ! »

Grand fut l'effroi que l'arrivée de ces vilains porta en la Cité; les dits et les redits furent divers et sans nombre : il n'était bruit, il n'était frayeur que du grand diable de Vauvert. Si quelque ami, quelque parent cessait un jour de se faire voir, ah! disait-on, il est allé au diable de Vauvert. De tout ceci advint que les environs du castel furent réputés maudits, et fut nommée la route qui y conduisait *ruellette d'Enfer*, dont elle porte encore le nom cejourd'hui [1].

Les apparitions se renouvelaient aussi dans le castel, et, qui le croirait? les deux époux luttèrent encore long-temps ! Mais qui reconnaîtrait le front jadis joyeux et calme de l'heureux et confiant Robert, dans

[1] C'est la rue d'Enfer.

cet homme triste, au regard sombre et rêveur? Mais qui retrouverait cette belle, vive et naïve Berthe, dans cette femme pâle, assise tout le jour à la même place, dans un morne silence, gardant la même attitude, dont le regard fixe, l'œil éteint, la bouche ouverte et les lèvres pendantes annoncent un épuisement total des forces du corps et des ressorts de l'intelligence?

Ces deux époux, toujours ensemble, pourquoi ne se rapprochent-ils plus l'un de l'autre? pourquoi ne se consolent-ils pas ensemble? ne s'entendent-ils donc plus? Le pouvoir infernal qui les tyrannise aurait-il détruit jusqu'à cette affection si tendre, cette confiance si pure, ce dévouement si entier qui les unissaient? Satan leur aurait-il soufflé : — « C'est pour lui que tu souffres des maux sans terme et sans mesure! — C'est pour elle que, roi sans état, maître sans autorité, tu te vois repoussé avec horreur de la société des hommes!... » — Ou bien l'imparfaite nature n'assigne-t-elle

jamais qu'un terme borné au plus tendre dévouement, aux plus héroïques efforts.

Berthe, un jour, quittant sa contenance abattue, prit de l'assurance dans le maintien, de la fermeté dans le regard, comme il arrive à la suite d'une grande résolution : — « Monseigneur, dit-elle, serions-nous si durement punis si nous n'étions coupables?

— « Les méchans peuvent beaucoup par œuvre de magie, dit tristement le roi ; mais je pense que ce serait grand péché d'accuser le ciel d'être complice de tant d'horreurs auxquelles nous sommes en proie.

— « Le temps s'écoule, reprit la royne, notre constance s'épuise, nos maux augmentent, force nous est de céder!

— « Céder! dit le roi, suis-je donc un père sans justice, un déloyal époux? Ah! quel nom vous resterait à vous, Berthe, et à notre enfant si je cédais?...

— « Pour moi, je vous quitte de tout, dit la royne avec un sourire amer; eh! comment pourrait-il vivre ce fils? quel sang a

alimenté sa vie ? quels maux n'ont pas déchiré les entrailles qui le portent ? quels coups lui ont été épargnés ?... Ah ! retournez, sire roi, au gouvernement de vos états et de vos peuples ; laissez Berthe, et permettez du moins que la mort qu'elle pressent dans les douleurs de l'enfantement ne la frappe pas maudite ! »

Robert crut sentir quelque chose d'amer comme le reproche dans ce discours. « Quels de vos désirs ai-je refusé de satisfaire depuis que vous êtes venue volontairement vers moi ? dit-il, expliquez librement votre pensée. Parlez, ô femme, que voulez-vous ?

— « Un prêtre, dit Berthe, pour me réconcilier avec l'Église.

— « Tous ceux qui voudraient venir vers vous seraient frappés d'anathême, vous le savez. Abbon, l'orgueilleux Abbon, pourrait seul être appelé ; mais il ne verra en nous, ses maîtres, que des ennemis vaincus qui demandent grâce ; mais il ne viendra qu'à la condition d'une soumission entière, de no-

tre éternelle séparation !.... Prononcez-la donc.... prononcez-la vous-même, Berthe ; que je ne l'entende pas une seconde fois exiger de sa bouche insolente ! Je puis vous sacrifier mes vœux les plus chers, je puis vous céder ; je ne dois pas même exiger que vous supportiez plus long-temps des maux que vous voulez fuir ; mais je ne dois pas plier sous le joug de cet homme.

— « En vous quittant, dit la royne, je fais le vœu, si je survis, de me retirer dans l'abbaye de Bourgueuil, d'y passer ma vie dans la pénitence de mes fautes, et de prier chaque jour pour vous.

— « Soit, dit le roi, votre volonté est précise ; je ne me suis point parjuré envers vous. Je vais envoyer un message au moine de Fleury.

Le roi écrivit à Abbon : « L'esprit des « femmes est faible, surtout lorsque les maux « du corps se joignent en elles aux souffran- « ces de l'âme : Berthe craint mort et dam- « nation dans les douleurs de l'enfantement.

« Elle vous mande pour venir la réconforter
« et la remettre en voye de salut. Faites
« quérir une miresse et des femmes pour la
« servir. Cette requête ne doit pas vous sur-
« prendre, puisque votre volonté règne
« seule, avec tant de justice, sur tout ce
« qui ne devrait reconnaître que mon pou-
« voir. Vous avez dû pourvoir d'avance à
« toutes choses, sire abbé, prévoyant que
« dans l'occurrence où je suis, il me fau-
« drait céder à vos exigences, ou devenir le
« meurtrier de ma femme et de mon fils ! »

Le moine accourut. La mort de la royne eût soustrait le roy à sa puissance. Il se hâtait; mais cependant Berthe, saisie des plus vives douleurs, en proie aux appréhensions exaltées de la mort et de l'enfer, accusait le temps de lenteur, désespérait de son salut, et mue d'une fureur impatiente, s'écriait : « Allez quérir un prêtre ! Dites que je quitte, que je cède, que j'abandonne tout ! Dites qu'il accoure ! Priez-le à genoux ! Je demande la confession ! je demande ré-

mission ! Allez ! allez ! ne soyez pas les bourreaux de mon âme ! Je vais mourir ! allez quérir un prêtre ! Je serai damnée ! sauvez-moi ? »

Dès qu'Abbon entra, on le conduisit vers Berthe, et Robert qui, près de sa femme, s'efforçait d'apaiser ses cris, compâtissait à ses maux, recueillait ses larmes, fut forcé de la laisser avec lui ; mais il se disait en cédant : Combien il faut de force et de courage aux vaincus ! Et il se tenait collé à la porte pour recueillir les gémissemens de sa femme et épier les premiers vagissemens de son fils. Mais les cris de Berthe cessent tout à coup ; un morne silence leur succède. Robert frissonne, saisi d'une crainte soudaine que la mort ne lui ait enlevé celle pour qui une tendre pitié a rallumé tout son amour ; il veut entrer ! La porte s'ouvre, Abbon paraît.

Il porte un plat d'argent, qu'il vient avec appareil présenter au roi. Robert n'y voit qu'une masse de chair informe et livide,

dont les parties ont quelque similitude avec celles d'un vil animal [1], le repousse avec dégoût, interrogeant le moine du regard sur cette étrange présentation.

— « C'est votre fils, dit Abbon : d'une union monstrueuse et maudite, un monstre seul pouvait être engendré! » L'indignation et le ressentiment s'emparent du roi en recevant ce coup si durement porté ; mais surtout la douleur que devait éprouver Berthe le pénétra. « Ma femme! ma Berthe! s'écria-t-il » en courant vers la chambre ; mais Abbon l'arrêta : « Berthe, dit-il, est rentrée dans le giron de l'Église; vous ne la reverrez jamais! » Robert, indigné, jeta sur lui un regard de courroux ; mais une expression, fugitive comme l'éclair, passa sur le visage du moine : c'était le rire sardonique, c'était le regard du démon aux ongles de fer que le roi reconnut dans ses yeux!

A peu de temps de là, on ornait avec

[1] Berthe accoucha d'une oie, dit un chroniqueur.

pompe l'église du palais de la Cité ; un grand concours de nobles et de prélats convoqués par le pieux roi s'y devait rassembler pour une cérémonie dont on ignorait encore le motif. On y avait transporté le trône royal, autour duquel les argentiers ouvraient avec activité pour lui redonner grand éclat ; des garçons [1] drapaient les bancs de riches tapis, des couseurs rhabillaient les statues des saints, des chapeliers les couronnaient de fleurs.

Dans le palais, des marchands lombards allaient et venaient, portant, les uns, des étoffes précieuses, les autres des bijoux de toutes sortes ; des fourreurs, des artisans, rapportaient des robes d'un grand prix qu'ils avaient façonnées ; c'était partout grand appareil et grand mouvement.

Deux héraults d'armes s'étant arrêtés dans la cour pour regarder deux magnifiques chevaux qu'on venait d'y amener, un heaumier les y vint requérir de recevoir des casques

[1] Hommes de peine.

et des armes que lui et d'autres ouvriers venaient livrer. C'était le devoir de leur charge de les serrer et de les remettre à l'ordre du roi. Mais quand ils eurent fait découvrir ce que ces hommes apportaient, ils restèrent saisis d'admiration à la vue de deux armures parfaitement semblables entre elles, et confessèrent que, bien que leur métier fût de se connaître à ces choses, ils n'en avaient jamais vu d'aussi parfaites. Long-temps après que les ouvriers furent partis, ils en examinaient encore chaque pièce, en vantaient la solidité, l'éclat, la beauté de la trempe, la beauté du travail, et disaient entre eux : Ce don fera bien des jaloux!

Alors l'un d'eux dit à l'autre : « Ces armes sont faites pour deux nobles comtes, selon que la ciselure d'or des casques le fait voir ; vous qui avez apporté des messages aux seigneurs et prélats invités, devez savoir ou deviner à qui le roi les destine, et connaître le motif de cette pompeuse cérémonie, où seront distribués tant de riches présens ;

vous n'en garderez le secret avec moi, si vous êtes mien comme je suis vôtre.

— « Sur ma part du paradis, je l'ignore, répondit l'autre, et le mystère en est gardé pour tous. Ici se verront les pennons et les bannières du Puiset, de Montlhéry, de Châteaufort, de Senlis, de Meulan, de Houdan, de Montfort, de tous les seigneurs enfin qui ressortissent des domaines royaux, et surtout des évêques et abbés des abbayes ayant fiefs rendables à la volonté du roy. Mais ne croyez que ce soient messages courtois que je leur aie portés ; non : ce sont ordres exprès d'y venir, sous peine de rendre leurs fiefs. Oh ! Robert n'est plus le roy débonnaire que nous avions ! c'est Robert le maître !

Le jour de Pâques suivant, à l'issue de la messe, tous les seigneurs châtelains, évêques et abbés, parés des dons qu'ils avaient reçus dès la veille de la munificence [1] du roi, réunis dans l'église, étaient

[1] Il était d'usage qu'aux cérémonies d'apparat

dans l'attente, en grande curiosité de ce qui allait advenir. Le roi siégeant au milieu d'eux, montrait plus de gravité et de noblesse que oncques ne l'avait fait. Autour de son trône étaient les grands officiers de sa couronne ; à ses côtés deux hérauts d'armes tenaient exposées à la vue les deux riches armures ; en dehors, d'autres hérauts jetaient de l'argent au peuple [1], et criaient : *Largesses du plus puissant des roys !*

Le roy, promenant ses regards, vit un vieil homme qui se tenait humblement près de la porte : — « Allez, dit-il, à l'un de ses écuyers, faites avancer cet homme, et le placez plus honorablement. » Ceci fut fait au grand étonnement de tous.

le roi ou les grands seigneurs, ayant cour, fissent des dons aux personnes invitées. On les faisait plus magnifiques selon que le motif en était important. Cela arrivait à l'occasion des mariages des souverains, des naissances, des] cours plénières, des réceptions de chevaliers auxquels on voulait faire honneur.

[1] Formule ordinaire.

Alors, par la porte intérieure du palais, entrèrent deux jeunes novices aspirans de chevalerie Ils étaient vêtus de blanches camises [1] brodées d'abeilles; ils avaient les pieds et la tête nus, portaient leurs pennons en main, et à leur col était suspendue leur épée.

D'une contenance modeste ils avancèrent dans l'église, et vinrent s'agenouiller sur les marches du trône; et chacun se demandait : Quels sont-ils? Nous ne les connaissons pour appartenir à la maison de France.

Le roy leur dit : Que demandez-vous?

—«Nous demandons noblesse et chevalerie, et nous ne venons ici que par vos ordres, nous en reconnaissant indignes.»

Alors le roi se levant étendit la main sur eux, et d'une voix solennelle : Je vous plège [2] envers tous les nobles de France : devant moi et pour moi, vous seuls avez tenu tête

[1] Tuniques.

[2] Pléger, cautionner, répondre pour.

au danger que tous avaient fui ! Vous seuls avez été pour votre roi *preux, hardis*, fidèles ; et moi, rémunérateur de loyauté, dispensateur de noblesse, au nom de la Sainte Trinité, je vous confère l'ordre de chevalerie, et il leur donna l'accolade [1].

Cela fait, sur un signe du roi, les deux héraults s'avancèrent vers le chancelier, et le connétable, portant les armures, pour leur transmettre l'ordre d'armer les nouveaux chevaliers, et le roi lui-même, descendu de son trône, leur chaussa l'éperon d'or et leur ceignit l'épée. Enfin, agenouillés de nouveau devant le roi, et leurs mains dans les siennes [2], Robert leur leur dit : « Je vous investis de la comté de Melun ; vous de la comté de Poissy. Allez, comte de Melun, allez, comte de Poissy, serez mes amés et féaux, et ne releverez que de moi, votre ami. »

[1] L'accolade, trois coups du plat de l'épée sur le col.

[2] Formule d'investiture.

Et le vieillard les regardait les yeux pleins de larmes, disant : Sois béni ô roi qui m'as fait voir ce beau jour!

NOTA. Berthe se retira dans l'abbaye de Bourgueil qu'elle avait fondée. Après la mort du pape Grégoire V, elle fut à Rome, où elle se trouva avec Robert ; il était alors l'époux de Constance, princesse d'Aquitaine. Berthe, de retour dans son abbaye, y porta toujours le titre de reine. Quant à la pénitence de sept ans qui leur était imposée, l'usage était de payer des moines pour la faire.

Madame PIET.

LE DÉSERT.

Les déserts arides de l'Arabie n'offrent qu'une plaine immense sur laquelle aucun sentier n'est tracé, coupées par des montagnes stériles, et sans le moindre ombrage qui puisse défendre contre les rayons d'un soleil presque vertical; au lieu de rafraîchir, par leur haleine bienfaisante, les vents et surtout le soniel, répandent une vapeur dangereuse et même mortelle. Pendant les mois d'été surtout, son souffle est fatal à l'être animé qu'il atteint, et les effets en sont si terribles et si instantanés que, dès que l'étincelle de la vie est éteinte, la corruption s'empare du corps; et, si l'on veut

le soulever de terre, les membres se dilatent à toutes les jointures.

Le vent, en soufflant des semaines entières dans la même direction, fait courir au voyageur errant dans ces déserts un autre danger encore plus grand, parce qu'il est inévitable. Les montagnes de sable qu'il élève, et qu'il disperse tour à tour, ont été comparées aux vagues de la mer, et ont enseveli des caravanes et des armées entières. Mais, si le désert offre de grands dangers, il présente des illusions surprenantes et presque inexplicables. Accablé de chaleur, épuisé de fatigue, brûlé par les rayons perpendiculaires du soleil à moitié de sa course, mourant de soif et près de succomber sous le souffle enflammé du soniel, le voyageur croit voir tout à coup la fin de ses souffrances. Un lac immense paraît à ses yeux; il voit en même temps une grande ville s'élever dans le désert; il en aperçoit les tours, les portiques, les jardins qui lui promettent une fraîcheur agréable. Sa vue cherche à

percer une espèce de brouillard qui ne lui permet de distinguer qu'imparfaitement des objets si flatteurs ; il se livre aux plus douces espérances. S'il conçoit encore des inquiétudes, à peine lui reste-t-il un doute ; l'espoir se repose dans le sein de la confiance : fatale illusion ! il n'a aperçu que les visions du désert. C'est le jardin d'Iren, c'est l'ouvrage de Schedad, fils d'Ad, qui s'est offert à ses yeux. La providence, disent les traditions des Arabes, en a ordonné la conservation dans le désert d'Aden, pour en faire un monument de la colère divine.

Sir William Heude,
Lieutenant au service de S. M. Britannique.

LES ENFANS ABANDONNÉS.

Onze heures sonnaient à l'horloge de l'église de Saint-Laurent ; le ciel était pur, la lune , brillant d'un doux éclat , éclairait la ligne spacieuse que forme le faubourg Saint-Martin , descendant des avenues poudreuses de la Villette au centre fangeux de Paris. Malgré l'excessive chaleur de la saison , l'habitant routinier du faubourg était allé chercher dans sa chambre la température suffoquante du four, ou la fraîcheur humide et malsaine des caves. Les boutiques étaient fermées , et les portiers avaient donné le signal de la retraite , en rentrant les chaises placées pour faire cercle devant les portes , et Phébée éclairait seule la ville , tandis que

les lanternes oisives pendaient comme des glands noirs au bout de leurs cordes.

Les passans atardés, inquiets de la solitude et du silence de ce quartier de mauvais renom, pressaient le pas, l'habit boutonné, afin de mettre leurs montres et leurs bourses derrière ce rempart, sans se soucier de la chaleur, ni humer l'air frais du soir. Ce plaisir, délaissé par l'homme isolé et craintif, était savouré par une patrouille de la garde nationale, forte de sa mission, qui est d'effrayer les malfaiteurs, ce qui leur ôte la pensée de les redouter; les soldats citoyens marchaient nonchalamment, le poète limant un vers, l'artiste observant les effets capricieux de la lumière, le négociant calculant les retours probables de la fin du mois, et l'heureux rentier ne songeant à rien, à rien du moins qui fût capable d'influer sur sa destinée.

Tout à coup le chef de l'escouade crie *attention!* les quatre hommes reforment leurs rangs, redressent leurs fusils, et tous,

d'un pas belliqueux, marchent en bon ordre vers le renfoncement qui se trouve proche de l'église; deux petites filles étaient assises là; à peine vêtues et pressées l'une contre l'autre, elles pleuraient. La plus grande paraissait avoit de onze à douze ans; une dent, manquant à la mâchoire supérieure de la plus jeune, indiquait quatre ans de moins. La vue des armes, des uniformes, troubla tellement ces pauvres enfans que le chef de patrouille ne put en tirer d'autres renseignemens que ceux-ci: elles venaient de très loin chercher leur père à Paris; mais dire dans quel quartier de la ville demeurait ce père, quel était son nom, son état, cela leur était impossible.

« Ce sont des petites misérables instruites par d'habiles mendians de profession, ou des enfans perdus, dit le caporal; dans l'un ou l'autre cas, il faut les conduire chez le commissaire de police. »

Cet avis, d'abord vivement combattu, prévalut en définitive; les deux enfans fu-

rent placés au centre de la patrouille. L'artiste prit la plus grande par la main ; le poète, donnant son fusil à son camarade le négociant, chargea sur ses bras la plus jeune qui marchait avec peine. Les deux pauvres créatures se laissèrent conduire ainsi, sans mot dire, ouvrant de grands yeux qu'elles promenaient avec effroi, de cette inconcevable quantité de hautes maisons qui se déroulaient devant elles, aux uniformes et aux fusils que la lune faisait reluire. Bien des pensées roulaient sans doute dans ces petites têtes qui tournaient en tous sens ; bien des questions se pressaient sur ces lèvres entr'ouvertes ; mais la peur rendait les enfans muets.

La présence du commissaire de police sembla troubler encore davantage les deux petites filles ; ce magistrat, doux et humain, voyant qu'il ne pouvait rien tirer d'elles, chercha à les rassurer, en leur disant que des enfans qui cherchent leur père ne pouvaient manquer de le retrouver ; puis, il fit

apporter du pain , des fruits, un peu de vin, et pendant qu'elles mangeaient , il causa de cette aventure avec les gardes nationaux.

« Ces messieurs, dit le caporal en désignant le poète et l'artiste, ne voulaient pas que nous arrêtassions ces enfans, parce que, disaient-ils, on allait les accuser de vagabondage; ils étaient d'avis que l'un de nous les prît chez lui pour cette nuit, et qu'ensuite, à l'aide d'une quête faite dans notre compagnie de voltigeurs, on les plaçât dans une maison quelconque. Mais j'ai répondu : votre quête sera insuffisante, et quand il faudra la renouveler, nous trouverons portes closes. Ensuite, a repris très prudemment monsieur que voilà (et le caporal désignait le rentier), des voleurs instruisent souvent d'innocentes créatures à débiter des phrases lamentables, et lorsque, ému par la pitié, on les a introduites dans sa maison, ça ouvre les portes à la bande, et...

— Bah! interrompt l'artiste, c'est empoisonner sa vie que de prévoir sans cesse

des crimes et des malheurs. Il y a de la candeur sur ces petites mines ; il serait trop affreux de traduire des enfans de cet âge devant un tribunal ! regardez-les, n'ont-elles pas l'air de deux colombes abritées dans un même nid ! »

En effet, les pauvres créatures, blotties toutes deux dans un même fauteuil, mangeaient à la même grappe de raisin ; encore effarouchées, ce qu'elles voyaient et ce qu'elles entendaient leur semblait si étrange que, renonçant à le comprendre, elles apaisaient machinalement leur faim.

« Mais, reprit le caporal de voltigeurs, en vous accordant que les craintes de M. Lami soient tant soit peu exagérées, il n'en est pas moins vrai qu'après une quête faite dans notre compagnie, et qui produira, je suppose, une centaine de francs, nous serons fort embarrassés de notre adoption ; car, qui de nous, messieurs, reprit-il avec une sorte de véhémence, oserait se charger d'un tel fardeau !

— Moi, sur ma foi !

— Allons donc, mon cher Alfred, vous plaisantez ; avec vos vingt-cinq ans, et permettez-moi de vous le dire, votre vie précaire et aventureuse d'artiste, vous voulez vous improviser père de famille ! »

A ce propos, le pauvre Alfred porta machinalement la main sur la poche de son gilet, où se trouvaient pêle-mêle son bien-fonds et son revenu, c'est-à-dire son crayon et les quelques napoléons, reste du prix de son dernier tableau ; puis, il baissa la tête sans répondre.

« D'ailleurs, continua l'intrépide narrateur, et les mœurs, messieurs ! les mœurs ! la loi seule peut prendre cette imposante responsabilité.

— La loi ! dit, à son tour, l'homme de lettre, il est vrai qu'elle a grand soin de ses pupiles ; tous sortent des soi-disant maisons de corrections cent fois pires qu'ils n'y sont entrés, et je suis convaincu qu'il

s'y prépare plus de mauvais sujets des deux sexes que partout ailleurs.

— Sans doute, s'écria Alfred, et cela ne peut être autrement. On prive de leur liberté des enfans, on les astreints à une discipline sévère, et pourquoi? parce que leurs parens les ont mis au monde pour souffrir. C'est d'une misère dont ils sont innocens qu'on les punit à l'égal d'un crime! il y a dans ce procédé une injustice dont le ressentiment doit altérer le meilleur naturel.

— Cependant, la société a besoin d'être protégée, et les vagabonds...

— Messieurs, dit le magistrat en se levant, il n'est aucun de vous qui veuille, aux termes de la loi, répondre de ces deux enfans, leur assurer des moyens de subsistances, et s'engager de les remettre à leurs parens, s'ils les réclament? »

Personne ne répondit. Le seul Alfred entr'ouvrit les lèvres; mais la conscience

de sa pauvreté lui étreignit la gorge, il n'articula pas un son.

« Eh bien! messieurs, je vais écrire votre déposition.

— Faut-il les mener à la préfecture?

— Oh! non, elles dorment; demain matin, je les y conduirai moi-même.

— Que vont-elles devenir! demanda l'artiste.

— Le tribunal en décidera, répond tristement le magistrat.

— Elles seront bien malheureuses!

— Pas autant qu'aujourd'hui; mais elles le sentiront davantage. »

Pendant que l'on discutait ainsi sur leur triste avenir, les deux petites filles avaient cédé au sommeil, leurs bras étaient enlacés, et l'aînée, comme par une habitude de protection, avait prêté son épaule pour appuyer la tête de sa sœur.

La patrouille s'étant retirée, le commissaire entr'ouvrit la porte d'un petit salon,

d'où l'on avait pu entendre tout ce qui s'était dit dans le cabinet.

« Ma chère amie, il faut appeler Toinette, afin qu'elle déshabille et couche dans sa chambre ces petites filles.

— Qu'elles sont jolies ! mon papa, s'écria Anaïs en s'élançant près du fauteuil ; nous les garderons toujours, n'est-ce pas?

— Eh ! le pouvons-nous ? je n'ai au monde que ma place, place bien précaire, tu le sais ; hors d'état de soustraire ces enfans à la misère, nous ne ferions que les empêcher de s'y accoutumer.

— S'y accoutumer ! est-ce possible. Regardez donc, papa, ces mauvaises robes noires les couvrent à peine. Les épaules, leurs jambes et leurs pieds sont nus, pauvres ! pauvres petites !

— Dans la maison pénitentiaire, où on va sans doute les conduire, elles seront vêtues et nourries ; on leur amassera un petit capital, pour le temps où elles seront en état de se suffire à elles-mêmes par leur

travail. C'est plus, mon enfant, beaucoup plus que nous ne pourrions faire pour elles.

— Mais elles seront en prison, et personne ne les aimera ; pauvres! pauvres enfans! où donc est votre mère? »

Trois mois après cette soirée, deux petites filles proprement vêtues, mais profondément tristes, comparaissaient à la barre du tribunal de police correctionnelle.

Le Président. Comment vous appelez-vous?

L'aînée des deux petites filles. Tototte, et ma sœur Petite.

Le Président. Ce ne sont pas là des noms de baptême?

Tototte. On nous a déjà fait cette observation, je ne sais qu'y répondre.

Le Président. Mais vos parens? pouvez-vous à présent me dire le nom de vos parens?

Tototte. La première fois que l'on m'a demandé cela, je ne comprenais pas ce qu'on voulait dire. Depuis, on m'a expliqué la chose, et j'ai cherché à me rappeler; mais jamais le berger ne m'a dit autrement que « le papa est-il à la maison? »

Le Président. Et les autres personnes auxquelles il avait affaire le désignaient-elles aussi de cette façon?

La Petite (*d'un ton moqueur*). Tiens, est-ce que des lapins sont des personnes?

Le Président. Ah! votre père braconnait?

Tototte. Plait-il, monsieur?

Le Président. Il tuait le gibier?

Tototte. Oui, quand il en trouvait.

Le Président. Que veniez-vous faire à Paris?

Tototte. Chercher notre père.

Le Président. Qui vous avait dit qu'il fût dans cette ville?

Tototte. Le berger.

Le Président. Vous le connaissez ce berger?

Tototte. Oui.

Le Président. Comment s'appelle-t-il?

Tototte. Le Bancal.

Le Président. Ce n'est pas un nom cela?

Tototte. Nous ne lui en connaissons pas d'autre.

Le Président. Comment vous a-t-il dit d'aller rejoindre votre père?

Tototte. Papa était parti le soir, comme de coutume ; mais le matin il ne revint pas , ni de toute la journée , ni de toute la nuit , et le lendemain , ce fut de même. Alors , la peur nous prit ; quand le jour se leva encore , je dis à ma petite sœur de m'aider à chercher papa. Alors nous avons marché, nous avons regardé derrière les haies , nous avons appelé , papa! papa! et nous ne l'avons pas trouvé, quoique nous ayons bien cherché partout.

Le Président. C'est alors que le berger vous a dit de venir à Paris?

Tototte. Oui, monsieur.

Le Président. Comment vous a-t-il fait accroire que vous y trouveriez votre père?

Tototte. Après avoir bien cherché, nous pleurions toutes deux dans la campagne, appuyées sur une grosse pierre; le Bancal vint à nous et nous dit : Le papa n'est plus dans le pays, il est à Paris; avant de partir, il m'a vendu sa maison, et m'a dit de vous envoyer près de lui, en vous remettant cela de sa part : c'était la moitié d'un pain et un morceau de fromage. Après avoir eu tant de chagrin, nous étions bien contentes de savoir enfin où était notre papa. Je demandai au Bancal comment on allait à Paris. Je vais vous mettre sur le pavé, vous n'aurez qu'à le suivre; ce n'est pas bien malin, le chemin est toujours tout droit. Lorsque viendra la nuit, on vous donnera à coucher dans les fermes, ça ne se refuse pas, c'est l'usage. Adieu, mes petites, ménagez bien votre pain. — Adieu, Bancal, et nous voilà en route.

Le Preésident. Avez-vous marché longtemps ?

Tototte. Quatre jours.

Le Président. Dans un précédent interrogatoire, vous avez dit qu'avant la mort de votre mère, votre père et le Bancal, ayant entendu un bruit étrange, avaient appuyé leur oreille contre terre et reconnu que c'était le canon que l'on tirait à Paris; ce fait ferait supposer une distance de quatre ou cinq lieues. Selon votre dire encore, vous marchez bien, ainsi que votre sœur, et seriez en état de faire au moins deux lieues par jour; comment concilier cette prétention avec la lenteur de votre voyage?

Tototte. Ah! c'est que, de crainte d'être grondée, je n'ai pas osé dire d'abord que nous nous étions amusées un peu en chemin, le premier jour, dans un champ de blé où nous avons fait des couronnes de fleurs; le lendemain, sur la route où il y avait des cailloux en tas; Petite a voulu

faire une maison, et nous avons joué là bien long-temps.

Le Président. Vous rappelez-vous du nom du champ où était votre maison?

Totottre. Je l'ai déjà dit, c'était le champ d'épines.

Le Président. Est-ce un village?

Totottre. Non; notre cabane était toute seule.

Le Président. Y a-t-il un village auprès?

Totottre. Il y a Villiers; je l'ai dit.

Le Président. On a écrit dans tous les bourgs et villages des environs de Paris portant ce nom, sans obtenir de renseignemens. Est-il considérable votre Villiers?

Totottre. Pas autant que Paris.

Le Président. Y a-t-il une église?

Totottre. Non; mais il y a une mairie.

Le Président. Connaissez-vous le maire? (*Lolotte ne répond rien.*)

Petite (*s'écriant*). Oh! oui, qu'il y en a un de maire! et méchant encore, il fait

des procès-verbaux , quand on tue les lapins de la *Grande-Barbiche* ; quoique ça, c'est bien bon le lapin rôti. »

Les enfans , interrogés sur ce nouvel incident, ne connaissaient ce propriétaire, dont le père braconnait le gibier, que sous le sobriquet de *Grande-Barbiche,* ce qui ne procura aucun éclaircissement. Enfin , pour terminer sa pénible tâche , le président leur adressa cette dernière question.

« Avez-vous mendié sur votre chemin?

TOTOTTE. Le dernier jour, notre pain était fini depuis la veille , nous avions faim ; je le dis à une dame qui était sur la porte d'une grande maison , dans ce pays qui est sur la route avant Paris : elle nous a donné de la soupe , et puis encore à chacune un gros morceau de pain quand nous sommes parties. »

L'interrogatoire étant terminé , le président résuma ces singuliers débats. Le ministère public prit la parole , fit de belles phrases , se récria sur l'ignorance qui as-

siége encore la capitale du monde civilisé ; ignorance telle que des enfans y grandissent sans savoir même le nom de leur père ! et que, sans le concours des circonstances qui les amènent au foyer des lumières, ces enfans auraient pu naître, vivre et mourir, sans laisser la trace de leur passage sur la terre dans aucun des registres de l'état civil. Il termine sa péroraison par ces mots : « Vous les voyez devant vous ces deux créatures infortunées, victimes de l'abandon volontaire de l'auteur de leurs jours, ou de l'astuce criminelle d'un vieux berger ! vous les voyez livrées à l'état de vagabondage et de mendicité, délits prévus par nos lois. Cependant, vu les circonstances atténuantes, nous requérons le dépôt de la nommée Tototte dans une maison de travail et de correction, à titre d'asile et non de détention ; quant à la Petite, son jeune âge marque sa place à l'hospice des orphelins. »

Au premier mot indiquant que l'on vou-

lait les séparer, les enfans avaient commencé à pleurer ; mais, en entendant ces conclusions, leurs cris et leurs sanglots éclatèrent avec une violence extrême. « Grâce, grâce, messieurs les juges ! dit Tototte en joignant les mains, ne me séparez pas de ma petite sœur ! Vous voyez bien qu'elle ne peut ni se peigner, ni se débarbouiller toute seule, et puis il n'y a qu'à moi qu'elle ose demander ce dont elle a besoin. Pauvre Petite ! que va-t-elle devenir. Oh ! pourquoi sommes-nous venues ici ! Grâce, messieurs, renvoyez-nous, je ne mendierai pas puisque c'est défendu ! Voici la moisson, je glanerai comme faisait maman ; laissez-nous aller par pitié ! Je ne m'amuserai pas en route cette fois ; je porterai Petite sur mon dos pour m'en aller plus vite, si nous vous gênons dans vos grandes rues ! Mais grâce ! ne nous mettez pas en prison, elle d'un côté, moi de l'autre ! C'est si grand votre pays que je ne l'entendrais pas, même si elle criait de

de toutes ses forces : Je suis là, Totolte! »

A ces plaintes, à ces larmes, l'auditoire était ému et les juges attendris; mais la loi était formelle; Petite n'avait pas l'âge requis pour entrer dans la maison de travail, elle devait être séparée de sa sœur.

Deux femmes se levèrent, offrant avec enthousiasme de se charger des enfans. On discuta la responsabilité qu'elles offraient, car en ce monde ne fait pas le bien qui veut. Ces deux femmes, ouvrières de leur état, ne présentaient ni l'une ni l'autre des garanties suffisantes; comme presque tous ceux qu'un premier mouvement porte au secours de leurs semblables, elles ne possédaient que leur bon cœur. Cet espoir éteint, les juges se remirent à délibérer.

Un huissier remet au président une lettre timbrée *Cabinet de la reine*. Alfred, l'artiste compatissant qui faisait partie de la patrouille, et mademoiselle Anaïs, fille du commissaire, avaient fait parvenir, chacun de leur côté, une supplique à sa ma-

jesté, et cette généreuse princesse, émue de pitié pour les pauvres enfans abandonnés, déclarait au tribunal les prendre sous sa protection.

Ainsi les larmes furent séchées : Tototte et sa sœur, remises à l'instant même à la dame envoyée par la reine, reçurent l'assurance de n'être jamais séparées, et un long avenir de sécurité et de bonheur s'ouvre devant elles.

Le roi Malgache et le Maréchal des logis.

L'HISTOIRE de cet homme est un roman : maréchal-des-logis de l'armée du Nord en 1813, Robin passa, en 1814, comme sergent dans les bataillons destinés aux colonies ; il vint à l'ile Bourbon. Là, incarcéré pour quelques actes d'insubordination, justiciables d'un code rigoureux, il ne put supporter la pensée d'une peine dégradante, combina, trouva des moyens d'évasion, gagna l'île de France, puis Madagascar, en 1819. Avec l'autorisation de Radoma, il vint à Tonanarive, où quelques ressources d'éducation le rendirent utile aux habitans. Il donna des leçons de lecture, d'écriture et de calcul. L'un des naturels, le sieur Jo-

licœur, le prit en affection. C'était un Malgache qui, enrichi par le cabotage, entre Madagascar et Maurice, avait épousé, dans cette dernière colonie, une Malabare, avec laquelle il vivait alors retiré à Tonanarive. Cet homme avait plusieurs enfans, dont Robin devint le précepteur. L'une de ses élèves, vive Malgache de quinze ans, lui ayant plu, il la demanda et l'obtint en mariage en 1825. Voilà donc Robin de la famille, et Jolicœur très empressé de raconter le fait à Radoma, dont il était bien reçu Sa majesté malgache désira voir le précepteur françois. En l'abordant, le roi lui demanda s'il avait servi sous Napoléon; et sur sa réponse affirmative, cette figure nègre s'anima tout à coup d'une expression indicible : « Ce fut là un grand homme, dit-il, grand homme..... grand homme! » Et lui montrant le portrait de l'Empereur suspendu à la cloison : « Voilà mon modèle; voilà l'exemple que je veux suivre. » A côté de ce tableau figuraient aussi les portraits de plu-

sieurs généraux de France et d'Angleterre. Ensuite l'entretien se porta sur l'art militaire, sur la politique française, et les vues du roi; donc ces questions aussi lointaines n'étaient dépourvues ni de justesse, ni de sagacité. Depuis ce jour, Radoma se plut aux conversations de Robin; on eût dit qu'il y cherchait un point de résistance contre son entourage d'émissaires anglais. Dans le but de trouver un motif à des rapports plus fréquens et plus utiles, il fut convenu que le roi malgache prendrait de l'ex-soldat de l'empire des leçons de lecture et de langue française. L'élève royal fit des progrès; il les paya par le poste de secrétaire intime; ensuite par le grade de colonel ou dixième honneur; car dans ce pays on calcule les grades d'un à douze, en partant du tambour pour arriver au maréchal. En relations journalières avec le roi, Robin était devenu son confident et son conseiller secret. Quelques nuages passèrent sur cette amitié, car le Français ne ménageait pas les critiques et

le Malgache, entier et susceptible, ne les aimait guère; mais le bon naturel de Radoma le ramenait vers Robin, et leurs querelles finissaient toutes par un raccommodement. Lors de la révolte des séclaves, le colonel français fut mis à la tête du corps expéditionnaire envoyé contre eux. Il suivit le roi dans les guerres qu'il fit dans l'ouest; et ce fut au retour que lui échut le titre de maréchal, douzième et dernier honneur, que son protecteur lui déféra autant pour récompenser les services passés, que pour faire honneur à sa double qualité de Français et de soldat de Napoléon. Un second acte, non moins caractéristique, ce fut la nomination de Robin au commandement supérieur de la côte de l'est; il y remplaçait le prince Carollaire, mulâtre de l'île de France, et fils d'un officier supérieur de l'artillerie française. Successeur du roi Jean Réné, Carollaire, quoique Français d'origine, s'était montré peu bienveillant à notre égard, et les colons de Sainte-Marie avaient

eu plutôt à se plaindre qu'à se louer de lui. L'excellent Robin se montra tout autre : du jour où il gouverna sur cette côte, ses compatriotes y furent accueillis et protégés. Les caboteurs de Sainte-Marie purent venir s'approvisionner sur les marchés de la grande terre. L'abondance renaquit dans notre petite garnison ; et sans desservir les intérêts de son souverain, Robin trouva l'occasion de secourir nos malheureux colons.

En 1829, parut sur ces côtes la corvette de charge la *Seine*, avec la mission de visiter tour à tour Sainte-Marie, Faulepointe et Tomatave ; c'était venir regarder tout ce que nous avions perdu sur la côte de Madagascar, où nos comptoirs auraient pu être florissans. A Faulepointe, la corvette trouva pour gouverneur le séclave Rafarla, qui reçut le commandant et son état-major en audience solennelle. Nos officiers, après avoir traversé une double haie de soldats noirs-vêtus à l'anglaise, arrivèrent auprès de ce dignitaire, homme à la haute stature,

au visage régulier, au regard vif et intelligent. Les premières visites d'étiquette furent suivies d'un repas et d'une fête publique........ De Faulepointe, la corvette vint à Tomatave, où résidait Robin ; et cette visite combla de joie le maréchal, à qui les souvenirs de la patrie étaient toujours chers.

Pendant le petit nombre de jours que la corvette stationna sur la rade de Tomatave, les plaisirs et les fêtes se succédèrent sans interruption entre la terre et le bord. Robin voulut mener ses compatriotes dans les forêts giboyeuses des environs. Il les accabla de tant de politesses et de tant de festins, que le commandant crut devoir le traiter à bord, lui et les dames de sa maison, c'est à dire sa femme, ses deux belles-sœurs et une demoiselle de compagnie, toutes les quatre mulâtresses, parlant assez bien français. La *Seine* était pavoisée pour recevoir les convives ; l'équipage, en ligne sur les gaillards, le navire mis en état, et le repas ordonné avec luxe. Mais la houle gâta tout : cette

société malgache et la garde qui avait suivi le maréchal furent prises du mal de mer; dès lors la partie de plaisir se compliqua de nausées et de vomissemens. Les bastingages étaient bordés de naturels, qui grimaçaient horriblement à sentir ce plancher vaciller sous leurs pieds. Dans la chambre, on fit meilleure contenance, et la journée finit par des toasts et des salves d'artillerie. Comme bouquet de la fête, le commandant remit au maréchal des lettres de grâce qui le relevaient de sa condamnation. Robin accueillit cet acte comme une précieuse faveur, tant il y avait dans l'officier supérieur de Radoma le sentiment de sa vie passée, si obscure et si peu regrettable.

A la suite de cette tournée toute joyeuse, les relations de Bourbon et de Sainte-Marie avec la grand terre devinrent plus faciles et plus animées. Le nouveau commandant, M. Schoell, venu à la tête de deux cents soldats, avait organisé Sainte-Marie sur un nouveau pied. Robin et Rafala faisaient as-

saut de bienveillance à l'égard des Français ; et, malgré les menaces de la politique anglaise, le roi Radoma semblait chaque jour se rapprocher de nous. Malheureusement ce prince, jeune encore. était attaqué d'une maladie incurable, dont il mourut selon les uns, selon les autres des suites d'un poison que lui versa la reine Ranovala-Monjoka. Quelle que soit la cause de cet événement, qui arriva au mois de septembre 1828 ; les agens anglais y étaient préparés, et ils le firent tourner à leur avantage. Grâce aux insinuations d'un jeune homme qu'elle aimait, la reine Ranovala-Manjoka usurpa le trône. Andimiase (c'est le nom du favori), était jeune, beau, ardent, et tout dévoué à l'Angleterre ; on pouvait aisément pressentir quel serait l'effet de son ascendant. En effet, la mort de Radoma fut une réaction contre la France. Rafala, l'ami, le beau-frère du souverain mort, attiré dans un guet-apens, périt sous vingt coups de sagaie. Robin, mandé à Tonanarive, pour

cause de malversation, parut à la cour, se justifia, et se démit de son grade; quelques instances que fit la reine, il ne voulut plus rester à son service [1].

[1] La pensée de la France avait surtout dicté cette conduite à Robin; il espérait forcer la reine à changer de système en ralliant à lui les Malgaches mécontens, en leur présentant l'appui du gouvernement français; mais il est douloureux de dire que ses efforts échouèrent, et que ses conseils furent trop souvent méprisés par ses compatriotes.

LE DÉPART.

Voila Paris bien loin ; j'ai vu fuir tant de villes,
Tant de bornes de pierre et tant d'ormes ombreux,
Et de grands peupliers rangés en longues files
Sur le chemin poudreux.
Déjà la Loire au fond, dans les plaines désertes,
Dessine les replis de son fleuve argenté,
On dirait à la voir avec ses îles vertes
Un serpent tacheté.

Voici dans les vallons de vieux murs en ruines,
Des clochers s'élèvent sur des groupes de toits,
Puis un moulin à vent sur la haute colline
Montre ses bras en croix ;
Puis des moutons avec le chien qui les protége,
Avec le signe rouge empreint sur leur dos blanc
Qu'on distingue aussi bien que sur un blanc de neiges
Une goutte de sang.

Et plus rien de Paris, partout la solitude :
Ainsi, j'ai donc quitté la maison que j'aimais,
Que savait embellir une douce habitude
Et des plaisirs si vrais;
J'ai laissé loin de moi mes amis et ma mère,
Tous ces êtres donnés par un pouvoir divin,
Pour traverser joyeux cette vie éphémère,
En se tenant par la main.

De quoi s'occupent-ils maintenant? Oh! sans doute,
Mon nom va se mêler à leurs tristes discours,
Ils songent aux adieux aux ennuis de la route,
Ou bien comptent les jours;
Et puis quand vient la nuit, pensifs et l'œil humide,
Au foyer de famille ils retournent s'asseoir,
En jetant un regard sur cette place vide
Dans le cercle du soir.

Et moi, je vois toujours fuir des prés sur la rive;
Des villes où parfois on suspend son chemin,
Où les petits enfans faisant la voix plaintive,
Viennent tendre la main;
Des flots que le pêcheur assouplit sous sa rame,
Des bois où le soleil a peine à se glisser;
Des villages déserts où quelque pauvre femme
Vous regarde passer.

Ah! pourquoi s'éloigner avec tant de vitesse?
Ces champs bariolés, ces vallons spacieux,
Tout s'empreint à mes yeux d'une vague tristesse,
Tout me parle d'adieux.
Le vent paraît gémir dans les joncs du rivage,
Et les saules épars que de loin j'aperçois,
Me semblent sur le fleuve incliner leur feuillage
Pour pleurer avec moi

Madame Moïs Ségalas.

Marcouf.

« En 1815, j'étais allée passer quelques jours à Asnières, chez madame de Brémon, ancienne amie de ma famille. Les esprits fatigués d'incertitudes politiques, ne se reposaient point encore, et les événemens qui excitaient la joie des uns déchiraient le cœur des autres. Si de nouveaux intérêts naissaient avec des circonstances nouvelles, d'immenses fortunes croulaient avec fracas, entraînant dans leur chute la gloire militaire de la patrie ; des liens de famille se brisaient. L'âme, agitée de tant d'émotions diverses, ne savait où retrouver son équilibre : telle était la position des deux tiers de la France. Toutefois il était des caractères prononcés qui se jetaient avec emportement dans l'un

ou l'autre parti : leur attitude tranchée les plaçait sans ménagement à droite ou à gauche ; et ceux qui n'osaient se décider entre ces deux écueils , se trouvaient fort embarrassés de leur maintien ou de leurs affections. Tout était absolu à cette époque , et , avant de s'informer de votre santé , on vous demandait quelle était votre opinion. J'en avais bien une , mais désintéressée et toute de sentiment ; aussi ne savais-je plus qu'en faire lorsqu'elle contrariait un ami : j'aurais alors désiré qu'il me fût possible de la changer.

Pour éviter ce conflit d'émotions opposées , je me réfugiai chez madame de Brémon ; elle me reçut comme une ancienne amie. « Vous venez à propos , me dit-elle ; « la mélancolie nous gagne. Nous avons un « hôte intéressant , un jeune étranger ; il « est bien mal : il faut que je vous le mon- « tre. Vous sentirez facilement l'attrait qui « nous porte vers cet infortuné : à peine « s'est-il assis au festin de la vie , et déjà

« la coupe s'éloigne de ses lèvres! Voici
« l'heure à laquelle j'ai coutume de me ren-
« dre près de lui : vous allez me suivre,
« chère Adèle. »

Je descendis avec elle au rez-de-chaussée. Le malade avait été déposé dans un petit salon dont les fenêtres s'ouvraient sur un gazon émaillé de mille fleurs. Un lit de repos était placé près de la croisée. Une des persiennes, à moitié fermée, laissait passer un jet de lumière qui venait refléter sur une tenture de couleur claire; ce rayon de soleil frappait sur la tête blonde du jeune homme, et l'environnait comme d'une glorieuse auréole. Son front pâle, ses yeux bleu-foncé, le sourire mélancolique errant sur sa bouche décolorée; tout donnait à cette figure, encore si gracieuse, une expression à demi céleste.

Au pied du lit de repos, une espèce d'homme accroupi comme un esclave asiatique, et revêtu d'un uniforme étranger, le front appuyé sur ses deux mains, paraissait

plongé dans une profonde et triste méditation ; l'arrivée de madame de Brémon ne le dérangea point ; mais au bruit d'un léger accès de toux, le soldat releva la tête spontanément, et jeta sur le pauvre jeune homme un coup d'œil rapide et plein d'anxiété. La physionomie sauvage du cosaque offrait un mélange d'affection et de rudesse que rien ne saurait exprimer. Ces deux nuances si opposées se fondaient en ce moment, et donnaient à cette scène muette un caractère d'originalité qu'un pinceau habile aurait su rendre ; mais le récit le plus détaillé resterait au-dessous de la réalité. Je contemplais en artiste ce tableau ; mais bientôt, involontairement, je mis plus d'intérêt à ce que l'on disait autour de moi ; et lorsque je sortis du salon, pour faire place au médecin, je me sentais aussi triste et aussi préoccupée que madame de Brémon.

Peu d'instans après, le docteur nous rejoignit. « Eh bien ! s'écria mon amie, que « nous direz-vous? n'est-il pas un peu mieux? »

— « Non certainement : sous peu de jours
« votre hôte aura quitté ce monde pour une
« demeure plus tranquille. Il est au premier
« et au dernier événement de sa vie. Ah ! que
« deviendra sa mère ? continua le docteur.
« On vient de lui écrire à Saint-Pétersbourg ;
« mais il est douteux qu'elle arrive à temps
« pour revoir son pauvre Georges, si beau
« et si doux. Chère madame de Krudner !
« elle pleurera bien. Tous les officiers rus-
« ses qui connaissent son fils l'accablent de
« preuves d'affection, et Marcouf, son co-
« saque, ne le quitte point ; mais rien ne
« saurait ranimer les sources de la vie ; cha-
« que aurore les voit s'épuiser.

— « Ah ! mon Dieu ! s'écria madame de
« Brémon, nous avons été bien malheureux
« de l'avoir reçu chez nous ; cela brise le
« cœur.

— « Consolez-vous, reprit le docteur, en
« pensant qu'il pouvait tomber en des mains
« moins généreuses : d'autres que vous n'au-
« raient vu qu'un Russe dans cette aimable

« créature qui s'achemine si rapidement vers
« le tombeau!

— « Hélas! monsieur le docteur, c'est
« justement ce qui nous est arrivé dans les
« premiers jours; mais peu à peu cette im-
« pression s'est effacée pour faire place à la
« compassion la plus vive. C'est presque de
« l'affection qui succède à notre antipathie
« nationale, et nous pleurons notre hôte
« comme un ami. »

En effet, madame de Brémon avait des larmes dans les yeux. Le docteur s'éloigna, lui promettant de revenir le lendemain. A peine était-il sorti, que plusieurs officiers russes entrèrent au château : ils se rendaient chez le jeune baron de Krudner. Madame de Brémon, tourmentée de la longueur de leur visite, qui pouvait fatiguer le malade, allait les faire prier de le laisser un peu reposer, lorsqu'on vint l'avertir qu'un militaire enveloppé dans son manteau demandait à lui parler. Elle le fit inviter à se rendre près d'elle, et bientôt le colonel de Pressan,

son frère, parut devant nous. C'était un des fidèles au drapeau tricolore : il venait de l'armée de la Loire, dont le sort n'était pas définitivement réglé. La joie de madame de Brémon fut extrême, car son inquiétude était vive sur son frère. Ses premiers transports un peu calmés, il lui demanda si elle pouvait, en sûreté, lui donner asile momentanément.

« Vous allez au-devant de mes vœux,
« cher frère ; mais, pendant quelques jours,
« tenez-vous à l'écart. Vous mangerez dans
« votre chambre, et, je le crois, ces légè-
« res précautions suffiront. On parle d'am-
« nistier l'armée de la Loire : chacun ren-
« trera dans ses foyers.

— « Quelle générosité ! reprit M. de
« Pressan avec amertume : quoi ! sérieuse-
« ment vous pensez qu'on sera assez ma-
« gnanime pour nous pardonner d'avoir
« défendu notre pays ?..... J'ai entendu de
« grands politiques répéter à différentes re-
« prises que le pouvoir ne serait tranquille

« qu'après nous avoir fait fusiller sans autre
« forme de procès.

— « Mon ami, vous êtes aigri par l'ad-
« versité ; calmez-vous. Encore quelque
« temps, et cette tempête s'apaisera ; nous
« verrons des jours meilleurs.

— « Je n'y compte guère ; mais, ma
« sœur, je ne veux pas vous affliger par mes
« tristes prévisions. Faites-moi conduire à
« l'appartement que vous me destinez.

— « Toujours le même, reprit-elle.

— « Quoi ! sans craindre une dénoncia-
« tion ?

— « Oui, oui, certainement : vous n'a-
« vez trahi personne, pas même la gloire,
« maîtresse fidèle au malheur. Je suis sûre
« des gens de ma maison : les allans et ve-
« nans m'inspirent moins de confiance ; ainsi
« retirez-vous. »

M. de Pressan passa chez lui après quelques instans, et moi je montai dans ma chambre pour faire ma toilette du dîner.

A peu de jours de là, le colonel entra un

matin chez sa sœur, et lui dit : « Expliquez-« moi donc, Caroline, quel est ce jeune « homme si pâle et si maigre que j'ai ren-« contré sous l'avenue d'accacias? Mon « chien Trilby a couru familièrement vers « lui ; le pauvre mourant le caressait avec « intérêt. J'ai voulu m'approcher ; mais « une figure bizarre, qui tient de l'homme, « du singe et de l'ours, était en contempla-« tion devant cet élégant fantôme de jeune « homme, vrai type du beau idéal. Dieu me « pardonne ! c'était un ange souriant encore « avant de quitter la terre aux heureuses « vanités qui l'encombrent. Ce qui m'a le « plus surpris, c'est le regard touchant de « cette étrange physionomie fixé sur le beau « sylphe mourant, avec une expression si « singulière. Certainement ce regard-là ap-« partient au diable ou à un cosaque.

— « C'est bien cela, reprit madame de « Brémont. Pauvre Marcouf! il ne se con-« solera jamais de la perte de Georges de « Krudner.

— « Que dites-vous donc là, ma sœur ?
« c'est un nom prussien, autrichien, ou
« russe.

— « Vous l'avez dit, mon ami.

— « Comment se fait-il », reprend le colonel avec une mine tant soit peu renfrognée, « que je trouve établi chez vous,
« comme l'enfant de la maison, un de ces
« maudits étrangers ?

— « Il est mourant, prononça à voix
« basse madame de Brémon, et, pour moi,
« il n'a plus de patrie.

— « Mais qui donc l'a jeté sur votre
« route ?

— « Le hasard : on cherchait un air pur
« afin de rétablir sa santé ; il me fut imposé
« par billet de logement. Je pouvais rencon-
« trer plus mal, mais non pas plus tristement ;
« car, malgré nos soins, il dépérit de jour
« en jour ; et, tous, nous en éprouvons une
« véritable douleur.

— « N'a-t-il aucun parent qui s'occupe
« de lui ?

— « Hélas, non ! L'état-major de son « corps d'armée vient régulièrement le vi- « siter. Il ne lui reste que sa mère. Malheu- « reuse femme !

— « La connaissez-vous ?

— « Mon Dieu, non ! mais le pauvre « Marcouf m'a raconté l'histoire de Geor- « ges : son père, le baron de Krudner, « commandait un régiment ; il voulut con- « duire son fils à l'armée. Ce jeune homme, « trop affaibli par une croissance hâtive, « était hors d'état de supporter les fatigues « de la guerre. Sa mère suppliante deman- « dait à mains jointes qu'on lui laissât son « unique enfant : ses prières, ses larmes « furent inutiles ; il fallut qu'elle se rési- « gnât ; et son fils vint en France, en com- « battant à côté de son père. Le bonheur de « tenir une épée anima Georges quelque « temps, assez pour l'empêcher de sentir « l'épuisement de ses forces. Bientôt les « pressentimens maternels se vérifièrent : « le père fut tué à Waterloo ; et le fils, sans

« aucune blessure, vient mourir près de
« Paris. Avant dix-sept ans sa belle jeunesse
« est dévorée par un mal au-dessus des
« ressources de l'art! N'est-il pas assez à
« plaindre sans lui ravir encore la compas-
« sion à laquelle il a tant de droits?

— « Il est bien heureux de vous l'in-
« spirer.

— « Allons, mon frère, vous n'êtes pas
« juste, et je suis bien sûre qu'au fond du
« cœur vous sentez tout ce que le funeste
« sort du jeune baron a de déchirant.

— « Je ne puis dire le contraire.

— « Eh bien! allons trouver Georges.
« Adèle, voulez-vous nous suivre? »

Je me levai immédiatement, et tous trois nous nous acheminâmes vers l'avenue d'accacias, où Marcouf avait déposé son cher malade. A notre approche, il sourit. Je n'oublierai jamais ce passager d'un moment, dont le frêle esquif touchait déjà l'autre rive; cette figure ravissante où, malgré les ombres de la mort, erraient encore quelques

unes des joies fugitives de l'adolescence, ne pourra sortir de ma mémoire. Une sorte d'espoir animait ces grands yeux, d'où s'échappaient, de temps en temps, de ces longs regards expressifs et tendres, qui demandent de l'affection à tout ce qui respire. Chacun de nous savait que peu de soleils se lèveraient pour lui, et nos regards tristes et concentrés répondaient mal aux interrogations des siens. M. de Pressan me dit à l'oreille : « Au nom du ciel! éloignons-nous ; « j'étouffe près de ce malheureux enfant. » Il fit quelques pas; nous le suivîmes en rendant le signe d'adieu que Georges dirigeait vers nous.

Durant quelque temps, rien ne changea dans la situation des habitans du château, si ce n'est que, s'accoutumant à voir tous les jours Georges et son cosaque, M. de Pressan lui-même s'apitoyait de plus en plus sur l'état du jeune baron.

La fenêtre de ma chambre s'ouvrait en face de l'avenue d'accacias. Cachée derrière

la persienne pour respirer l'air embaumé du matin, j'observais Marcouf assis comme à son ordinaire au bout du banc garni de coussins et d'oreillers où reposait son cher malade : le cosaque fixait sur Georges ce regard inquiet et vif, semblable à celui du chien fidèle qui cherche dans la physionomie de son maître l'expression d'un désir ou d'une volonté, lorsqu'un cri plaintif s'échappa de sa large poitrine; aussitôt le colonel fut près de lui.

— « Qu'avez-vous, Marcouf?

— « Ah! Gossondar [2], maître à moi « mourir! Vite, portons, portons à le château. »

Et sans appeler un aide, M. de Pressan obéit immédiatement à la voix du soldat russe, dont l'uniforme avait tant blessé ses regards et son cœur français. Inutile empressement! Georges n'avait plus besoin de secours.

[1] *Gossondar*, signifie *Monsieur*, en langue russe.

Le château devint bien triste : ce jeune homme à soigner occupait toutes les âmes, et, malgré soi, chacun nourrissait quelque espérance. Mais comment rendre les plaintes déchirantes qui succédèrent à la douleur muette de Marcouf!

Le général russe ordonna que l'on procédât aux funérailles selon l'usage de la patrie du baron. Deux jours après le cercueil fut apporté. De ma vie je n'avais rien vu de semblable : au lieu d'une bière comme les nôtres, c'était une vraie corbeille de mariage, doublée de satin rose et blanc. On y posa le corps avec soin : il était en grande tenue militaire, revêtu de l'uniforme qu'il portait aux jours d'apparat; la tête et les mains restaient seules découvertes. On entoura de guirlandes de fleurs cette couche élégante, puis on la plaça dans un cercueil de plomb. Les officiers de l'état-major vinrent, un crêpe au bras, saluer leur jeune compagnon; et, comme preuve de leur attachement, ils déposèrent tous un baiser

d'adieu sur son épaulette de sous-lieutenant.

Durant cette cérémonie, Marcouf restait debout, immobile au pied du cercueil; son regard abaissé vers la terre n'exprimait plus cette touchante inquiétude, qui naguère disait si bien et son affection et son dévouement. Toute espérance venait de l'abandonner; il ne lui restait que sa douleur : elle devait être longue et sans remède.

Après quelques instans d'un recueillement silencieux, on entendit le roulement des tambours, et le cortége, portant les armes renversées, se mit en marche pour le cimetière de l'Est.

Madame de Brémon et moi nous pleurâmes, nous faibles créatures destinées aux regrets, aux larmes, et dont les cœurs reçoivent si vivement les impressions du malheur. A notre grande surprise, M. de Pressan pleura comme nous. Il ne vint pas le lendemain au déjeuner, seul repas où il avait l'habitude de nous faire compagnie, et ne reparut que vers deux heures.

— « D'où venez-vous, mon frère? s'écria « madame de Brémon ; vous avez l'air plus « triste que nous. Ah! vous m'avez bien in- « quiétée !

— « Je viens, répondit-il, d'accomplir « un pieux devoir : je n'ai pas voulu que « Georges montât vers le Créateur sans em- « porter l'éternel adieu d'un vieux soldat « français. J'arrive du cimetière où notre « pauvre ami n'est pas encore enterré : son « cercueil est demeuré ouvert ; on a élevé un « léger toit au-dessus ; il semble reposer « dans le satin et les roses comme une jeune « fiancée, ou plutôt comme un voyageur « qui, fatigué de sa course, se serait endor- « mi sous un berceau de fleurs, en rêvant « aux heures de joie et d'amour que lui pro- « mettait l'avenir! Ah! vous aviez raison, « ma sœur, elle est bien malheureuse cette « mère qui vient de perdre la consolation « de sa vie, et l'espoir de sa vieillesse! »

En disant ces mots, M. de Pressan portait la main sur son visage ; lorsqu'il la re-

tira, ses yeux étaient extrêmement rouges ; et mon amie et moi de pleurer abondamment.

Environ deux semaines après, arriva la Saint-François, fête du maître de la maison. Malgré les pénibles souvenirs des jours précédens, chacun s'empressait autour de M. de Brémon, lorsqu'on vint dire à sa femme que quelqu'un demandait à lui parler. — « Qui ce peut-il être ?

— « C'est Marcouf, répond le domestique.

— « Ah ! j'y vais.

— « Non, non, faites-le monter », dit avec vivacité M. de Brémon, auquel la douleur la plus amère n'a jamais arraché un soupir. « Mesdames, vous allez admirer « un cosaque de l'espèce la plus rare : pen- « dant les deux mois qu'il a demeuré ici, per- « sonne ne l'a vu passer les bornes de la plus « austère sobriété. Pauvre Marcouf ! c'était « le cosaque de notre officier russe, ce beau « baron de Krudner.

— « Oh ! oui, oui, faites-le monter », s'écrièrent avec intérêt toutes les dames.

Peu d'instans après, Marcouf fut introduit au salon, et sans jeter le moindre coup d'œil sur aucune de ces figures, qui toutes exprimaient une curiosité bienveillante, il se mit à genoux devant madame de Brémon, et déposant à ses pieds un linge du chanvre le plus grossier et de la couleur la plus équivoque, il l'ouvrit silencieusement ; puis il dit :

« Bonne madame, à vous ce petit bête,
« qui vous aimera toujours comme Marcouf.
« Marcouf s'en va, il vous aimera de loin ;
« et, de près, il laisse le petit chien. Quand
« vous le voir gai et joyeux, vous dire :
« Ainsi était Marcouf quand il espérait vivre
« auprès de M. Georges ; et Marcouf ne sera
« plus gai et content qu'en pensant à la
« bonne madame qui a pleuré avec lui
« M. Georges. »

Ici finit la harangue du cosaque ; le reste se perdit dans les sanglots qu'il ne put re-

tenir. Quelques spectateurs suivirent son exemple ; et je crois bien que M. de Brémon se repentit de leur avoir causé cet e douloureuse émotion.

Marcouf sortit. Madame de Brémon voulut le faire retenir au château jusqu'au lendemain ; mais on ne put y parvenir. Il répondait à toutes les invitations : « Le ré-« giment ! le régiment ! »

Son corps d'armée retournait en Russie. En vain M. de Pressan s'efforça de lui faire accepter quelque argent : « Non, répondit-« il ; moi donner le petit chien, et pas le « vendre. Marcouf être pauvre : lui, avoir « apporté ici tout ce qu'il possède ; mais ne « vouloir remporter que le souvenir du bien « qu'il a reçu. »

Madame Eveline Désormery.

LA CAPTIVE.

Au temps où Cromwell régnait despotiquement en Angleterre sous le titre de protecteur, le révérend M. Mirville reçut un jour ce billet :

« Dans une heure, on vous apportera un enfant, c'est une fille ; elle se nomme Marie. Vous pouvez l'élever avec tout le soin qu'il vous plaira, l'entourer de tout le luxe qu'aiment tant les cavaliers ; j'ai promis qu'il en serait ainsi, mais en même temps je promettais à Dieu, qui a reçu les sermens d'Abraham et de Jepheté, que jamais cette enfant ne recouvrerait sa liberté. Gardez-la donc attentivement. »

Le protecteur ajoutait quelques phrases



Colin pinx. *Pourvoyeur sculp.*

dans son style diffus, mais que le révérend compris très bien, et qui le firent frémir.

Marie avait à peine un an, lorsqu'on l'apporta au presbytère; son enfance fut heureuse dans sa prison, dont les murs étaient couverts de riches tentures. Mais, lorsque vinrent les jours de l'adolescence, l'enceinte où le petit enfant craignait de se perdre, et qu'il n'osait parcourir qu'en tenant la main de M. Mirville, sembla trop étroite pour la jeune fille; ses mains s'attachaient aux barreaux de sa croisée, ses yeux inquiets dévoraient l'espace.

Un jour d'hiver que les branches dépouillées lui laissaient voir des chasseurs courant dans la plaine, il fallut lui parler de liberté. De cet instant, plus de joie dans la prison; le luth sur lequel Marie avait appris à chanter de saints cantiques, l'histoire du peuple de Dieu qu'elle commençait à lire couramment, les fleurs qu'elle aimait tant à disposer dans des vases, à tresser en couronnes, perdirent tout leur charme, et

l'ennui, l'affreux ennui, fit couler ses pleurs!

Le révérend, voyant la tristesse de son enfant chéri, cherchait à la distraire. Un matin, il lui apporta une fauvette enlevée au nid de sa mère; Marie mit ses soins et son intelligence à remplacer la fauvette auprès de son petit. Cette sollicitude de tous les instans, les petits cuicuis caressans et les battemens d'ailes par lesquels l'oisillon l'accueillait, les progrès rapides de la nature chez ces petits êtres, toutes ces choses chassèrent l'ennui, et rendirent à Marie sa joie perdue.

Le sort de la fauvette fut absolument celui de sa maîtresse : enfant, elle se trouva heureuse; l'étendue de la chambre de Marie suffisait à l'essor de ses ailes. A peine si elle osait aller jusqu'au bout, et bien vite elle revenait sur le sein de celle qui l'avait élevée, battre des ailes et caresser ses lèvres de son petit bec. Un bonbon, un baiser, rendaient la petite fauvette contente; mais, quand le printemps revint, que les

arbres se couvrirent de feuilles nouvelles, la forêt eut des accens magiques pour convier l'oiseau à ses fêtes; il fallut le mettre dans une cage. Ainsi prisonnière, la fauvette battait encore de l'aile pour sa maîtresse, elle la caressait de son bec, elle chantait en la voyant; mais chacun de ces mouvemens, chacun de ces accens mélodieux, étaient une plainte ou une prière.

Marie entendit ce langage, elle n'y put résister. Un jour que l'air était doux, le soleil brillant, pas un nuage au ciel pour faire craindre un orage, elle sortit la fauvette de sa cage, la tint un instant dans sa main pour la couvrir une dernière fois de baisers et de larmes; ensuite, elle la posa sur le bord de la fenêtre.

L'oiseau joyeux étendit ses ailes, et se perdit au-dessus de la cime des arbres. M. Mirville, qui avait vu Marie laisser envoler son oiseau, vint à elle et lui dit d'un ton de reproche :

« Comment, ma fille, vous n'aimez plus votre fauvette?

—Ah! si fait; je vais m'ennuyer à présent que je ne l'ai plus; mais elle était malheureuse, et je n'ai pas voulu qu'elle souffrît.

— Cher et excellent enfant, Dieu ne voudra pas non plus que votre jeunesse se flétrisse dans la captivité. »

En effet, Marie recouvra sa liberté. Cromwell étant mort et les Stuarts sur le trône, la jeune captive sortit du presbytère pour épouser le comte de Morton. Le roi Charles assista à ses noces, qui furent très brillantes, et dans tout le cours d'une vie longue et heureuse, la comtesse ne fut jamais insensible au malheur d'un prisonnier.

LUDOVISE.

. . . .

Bientôt des cris plaintifs, parvenant à son cœur, la rappellent à la vie; encore accablée, elle cherche avec effort à rassembler ses idées, et regarde avec effroi autour d'elle. C'est sa mère, sa malheureuse mère, qui, toujours les yeux fixes sur elle, l'a vue s'évanouir, et que sa paralysie empêche de voler au secours de sa fille. Ludovise se traîne près d'elle, la serre dans ses bras, et cherche dans ses caresses un recours contre l'affreuse douleur qui l'oppresse. Rien n'apaise l'agitation nerveuse que la vue de sa fille évanouie a excitée en madame de M.... ; les convulsions se succèdent et redoublent de violence; une fièvre ardente la dévore, et l'égarement de

ses yeux vient encore ajouter à la douleur de la pauvre fille. Bientôt elle sent que la vie de sa mère est en danger; elle appelle du secours : une voisine pauvre comme elle, mais dont elle a déjà éprouvé l'obligeance, accourt à ses cris : Un médecin! un médecin! s'écrie Ludovise. Cette femme lui en indique un, et s'offre à rester auprès de la malade, tandis qu'elle ira le chercher. Ludovise se précipite hors de la maison; elle arrive haletante chez le médecin : ô douleur! il est absent, il ne rentrera pas avant deux heures! Ludovise, au désespoir, demande si l'on n'en connaît point d'autre; on lui enseigne la demeure d'un confrère du docteur, et la voilà courant dans les rues qui lui sont à peine connues, pâle, égarée et répétant à voix basse : Ma mère! ô ma pauvre mère!...

Une sœur de la charité, un de ces anges revêtus d'une forme humaine, l'aperçoit : l'état affreux de la jeune fille, ses exclamations étouffées, attirent son attention; elle

la suit , et bientôt l'arrêtant : Qu'avez-vous, mon enfant ? lui dit-elle avec l'accent d'un tendre intérêt ; avez-vous quelque chagrin ? quelque besoin ? — Ah ! madame , ma mère ! ma mère se meurt , et je ne puis trouver un médecin ! — Suivez-moi , ma fille , dit la charitable sœur ; et , entrant dans la maison hospitalière, dont elles étaient peu éloignées, elle se hâte de prendre quelques cordiaux , et suit Ludovise.

En arrivant près de la malade , elle la trouve en effet dans un état alarmant. Le premier soin de la sœur est de la saigner. Ludovise à genoux soutient son bras; ses yeux égarés se portent tantôt sur sa mère , tantôt sur la vénérable sœur, qui , après avoir placé la ligature , exécute la saignée avec autant de dextérité que de succès. Le sang jaillit ; à mesure qu'il coule , les mouvemens convulsifs s'apaisent , l'effervescence du pouls se calme , les yeux perdent leur effrayante fixité ; une main défaillante cherche le front de Ludovise et semble la bénir. La malade

gémit ; ses pleurs coulent, elle est rendue à la vie.... Une vive satisfaction se peint dans les regards de la sœur ; Ludovise, qui l'a comprise, est prête à s'abandonner à la joie. Un geste de la prudente hospitalière en comprime l'expression ; elle verse quelques gouttes d'un cordial dans une cuiller, les fait avaler à la malade, dont les forces épuisées réclament le sommeil, la replace dans son lit, et, tirant les rideaux, recommande le plus profond silence.

Ludovise n'a point de parole pour exprimer ce qu'elle éprouve ; elle se jette dans les bras de l'excellente femme, et la serre contre son cœur rempli de la plus vive reconnaissance. La sœur l'entraîne hors de la chambre, de peur d'être entendue de la malade, et s'informe de la cause de cet état, du commencement de la maladie et des circonstances qui l'ont accompagnée. «Elle sera longue et douloureuse, dit la digne fille de Saint-Vincent-de-Paul ; mais cette crise peut amener un heureux résultat ; reposez-

vous de tout sur moi, ma fille ; vous êtes pauvre, vous n'avez point de médecin, je viendrai ce soir voir votre mère : c'est au service des infortunés que nous avons consacré notre vie ; priez donc Dieu de bénir mes soins ; ma fille ; il tient dans ses mains les faibles liens de notre existence. »

Ludovise retourne près de sa mère ; l'infortunée dort, mais d'un sommeil interrompu. La fièvre semble avoir redoublé de violence ; rien ne peut apaiser la soif qui la dévore, et la voix de sa fille peut seule calmer le trouble qui l'agite. Vers le soir, elle ouvre les yeux, et attache sur Ludovise son regard encore plein de douleur, mais dépouillé de cette fixité qui a tant de fois effrayé la pauvre fille ; de temps en temps elle serre faiblement sa main ; quelquefois elle veut parler, mais sa faiblesse s'y oppose : Ma fille ! murmure-t-elle avec effort et à de longs intervalles, c'est toi ! c'est bien toi !.... et elle attire Ludovise près d'elle ; elle l'entoure du bras qui lui reste

libre ; on dirait qu'elle la revoit pour la première fois , qu'elle vient de la retrouver après une longue absence , tant est vive et touchante l'expression de son regard.

Ludovise contient prudemment la joie soudaine , inespérée , qui remplit son âme ; elle lui parle , la rassure , baise son front brûlant et l'engage au repos. Docile à cette voix chérie , Sephélie ferme les yeux , appuie sa tête appesantie sur le sein de sa tendre fille , et paraît goûter un peu de calme.

La sœur hospitalière , fidèle à sa promesse , revint visiter sa malade ; elle passa près d'elle une partie de la nuit. Tant que le danger dura , et même pendant les jours qui le suivirent , son zèle ne se ralentit point. Ainsi qu'elle l'avait prédit , la maladie fut longue et terrible. Dans les douloureuses alternatives de crainte et d'espoir qui accompagnèrent ces jours de souffrance , il lui fallut tout ce que l'expérience et la religion lui avaient appris , pour soigner la

malade et ranimer le courage de la tendre Ludovise ; elle avait les moyens de faire l'un et l'autre. Cette excellente femme était membre d'une de ces associations d'êtres vertueux pour lesquels la bienfaisance est un besoin de chaque jour, et dont toute l'existence est d'avance consacrée au soulagement des malheureux ; dans celle dont la respectable sœur faisait partie, on procurait aux indigens non seulement des secours en argent ou en nature, mais encore du travail selon le genre d'industrie de chacun d'eux. La sœur examina les broderies de Ludovise, et s'engagea à lui en faire obtenir un prix plus avantageux que celui qu'elle en avait retiré jusqu'alors. Elle fait plus, elle s'occupe de consoler la jeune infortunée, et par une douce indulgence, une bonté soutenue, une piété consolante, gagne peu à peu l'entière confiance de Ludovise, et elle se sert de l'ascendant que lui donnaient sur elle son âge et ses bienfaits pour guérir un cœur désolé. Ses tendres et pieuses exhortations

obtinrent un heureux résultat; elles ranimèrent le courage de Ludovise, excitèrent en elle un juste orgueil, et lui montrant la noble tâche qui lui était imposée, parvinrent à lui rendre le calme qui lui était si nécessaire. Par les soins assidus de la sœur, la veuve entra enfin en convalescence ; avec sa santé, elle recouvra entièrement l'usage de sa raison. Ce fut alors que cette tendre mère apprit de la bouche même de la religieuse tout ce qu'elle devait à sa fille, et le courage que celle-ci avait déployé dans ses jours de douleurs. A ces touchans récits, Sephélie, oubliant ses malheurs, sa misère, remerciait le ciel de lui avoir donné une telle fille, et se trouvait encore assez riche de posséder un pareil bien.

Madame Élise Voïart.

Retour de Warwick en Angleterre.

(1470.)

Durant ce qui est dit, le comte de Warwick dont devant est parlé, qui estoit au pays de Normandie, cuidant soy en retourner en son pays d'Angleterre, fut ordonné et estably sur mer de par le duc de Bourgogne, plusieurs biaux et grands navires de guerre, comme hurques, gallées et autres navires, en grande quantité, tous fort avitaillez et garnis d'artillerie et gens de guerre, d'Anglois, Bourguignons, Picards, et singlèrent en mer tellement qu'ils s'en vinrent arriver et entrer sur la coste de Normandie, environ la fosse de Loire, cuidant trouver et rencon-

trer le dit Warwick et sa compagnie pour les desconfire, et illec demeurèrent à l'ancre par certain long temps, pendant lequel le roi (Louis XI) qui estoit à Amboise, s'en partit et alla au mont Saint-Michel en pélerinage, et après iceluy fait et accomply, s'en revint et retourna à Avranche, Tombetaine, Constance, Caen, Honnefleu et autres places de Normandie, et illec sur la côte de mer fit aussi arriver et avitailler sa nef, la nef de M. l'amiral, la nef de colon, et autres plusieurs beaux navires dans lesquels se mirent et boutèrent lesdits de Clarence, de Warwick et ceux de leur compagnie, avec aucuns francs archers et autres gens de guerre que le roi leur avoit baillé pour leur sûreté et conduite; et incontinent qu'ils furent ainsi montez que dist est, près de partir et singler en mer lesdits Beurguignons, Anglois, Picards et autres, voyant qu'ils avoient longuement esté à l'ancre sans avoir rien fait, et mangé tous leurs vivres, retirèrent leurs dictes, et s'en retournèrent à leur duc, à Troyne-Bayau,

et sans avoir rien fait, de quoi il eust bientost ri son saoul pour ce qu'ils avoient perdu grand temps, et si avoient beaucoup frayé et despendu à l'avitaillement desdits navires et au souldoy desdites gens de guerre. Et ce fait, ledit de Warwick, accompagné comme dessus, entrèrent en mer et eurent vent propre et à gré tellement qu'en peu de temps ils vinrent arriver audit royaume d'Angleterre, et descendirent et arrivèrent iceux navires à Plennu et Dertemue (Plimouth et Darmouth), à heure de nuit. Et tout incontinent qu'il eut mis le pied à terre, il envoya dix mille dedans ledit pays prendre et saisir un baron d'Angleterre qui estoit en son lit couché et qui ne pensoit point à ladiste descente, et l'amenèrent au matin par devers ledit Warwick, auquel baron lui arrivé fut mise la tête hors les épaules, et après s'en alla hors dudit lieu des Dertemue, abriscoi où il fut bien recueilly, et illec avoit son artillerie et ses bagnes, quand il s'en alla en Normandie.

Et après qu'il eût retrouvé ces choses, et avant qu'il fût trois jours, il vint et arriva par devers lui plus de soixante mille hommes en armes pour le servir et mourir pour luy ; il se mit dessus les champs, cherchant à trouver ledit Édouard (Édouard IV, fils du duc d'York). . . . .

Et à ce jour et depuis vinrent certaines nouvelles en France que lesdits Clarence, Warwick, qui ainsi étoient sur les champs et en armes audit royaume d'Angleterre, cuidant trouver cedit Édouard, prospérèrent tellement que tous princes, seigneurs nobles, prélats, bourgeois et communes dudit pays d'Angleterre et singulièrement tout le populaire de Londres vinrent au devant dudit Warwick et en pleine délivrance ledit *Henri* (Henri VI de Lancastre) qui par long temps avoit été détenu en captivité de prison par ledit Edouard, et lui baillèrent de rechef sa possession et jouissance dudit royaume, et fut fait ledit Warwick gouvernant dudit royaume, et puis s'en vinrent

en la cité de Londres faisant grand chères...

Et puis ledit Édouard, voyant qu'il estoit sans demeure et du tout abandonné, s'enfuit et vuida hors dudit royaume, et s'en vint à recours audit duc de Bourgogne, son beau-frère, et audit royaume d'Angleterre demeura sa femme et ménage. . . . . .

Jean de Troye.

(*Chroniques du roi Louis XI.*)

LA MÉMOIRE.

Madame D., l'une de nos femmes de lettres les plus distinguées, s'était retirée à la campagne en 1816. Douloureusement affectée des malheurs de la patrie, elle composa quelques strophes sur ce sujet, et tout en se promenant dans les allées solitaires de son jardin, elle les récita à haute voix. Quelle fut sa surprise, lorsque le lendemain elle entendit répéter ses vers sans en manquer un, et avec absolument les mêmes intonations. Elle était seule lorsqu'elle les avait composés, seule quand elle les avait dits, et le soir même, elle se le rappelle très bien, elle a enlevé de ses tablettes la feuille sur laquelle ils avaient été griffonnés.

Madame D. faisait ces réflexions au fur et à mesure que ses vers frappaient son oreille. Un petit ruisseau la séparait du buisson derrière lequel se tenait le lutin : elle appelle ; à sa voix l'indiscret se tait et s'enfuit ; en même temps le jardinier accourt, madame D. l'interroge avec émotion.—Mon Dieu ! que madame fasse excuse, ce ne peut être que notre fieu. Je ne sais ce qu'il a dans la tête, ce damné enfant-là, mais on ne peut rien dire devant lui qu'il ne le retienne. C'est tout de même pour lès chansons : qu'il entende chanter un air une fois, il le souffle dans son flageolet. Depuis que madame est ici, il sait toutes les walses qu'elle joue sur son piano.

Ce récit excita vivement la curiosité de madame D. Georges, le fils du jardinier, pouvait avoir quatorze ans ; sa prodigieuse mémoire fut mise plusieurs fois à l'épreuve par sa maîtresse, en présence des amis de cette dame, et toujours elle retint d'une fa-

çon miraculeuse les sons et les mots qu'on lui confia.

On en conclut que Georges serait un sujet rare, et madame D. sollicita et obtint pour lui une bourse dans un collége. Je ne partageais pas les illusions des protecteurs de Georges, parce que j'avais remarqué que chez lui le travail de la mémoire était absolument indépendant de celui de l'intelligence. Pour m'en assurer, il m'avait suffi de lui réciter des *concetti,* qu'il avait retenus aussi facilement que des vers français.

En effet, Georges au collége apprit tout ce qu'on voulut ; mais jamais il ne put appliquer une règle ni donner une définition, encore bien moins avoir une idée à lui, et fut toujours un élève très médiocre.

(*Fragmént d'un ouvrage inédit sur les facultés humaines*).

OURIKA.

. . . .

Moi, dont l'exil ne doit jamais finir,
Seule dans le passé, seule dans l'avenir,
Traînant le poids de ma longue souffrance,
Pour m'aider à passer des jours sans espérance,
Je n'ai pas même un souvenir.

A mon pays dès le berceau ravie,
D'une mère jamais je n'ai chéri la loi;
La pitié seule a pris soin de ma vie,
Et nul regard d'amour ne s'est tourné vers moi.

L'enfant qu'attire ma voix douce,
Me fuit dès qu'il a vu la couleur de mon front,
En vain mon cœur est pur, le monde me repousse,
Et ma tendresse est un affront.

Une fois à l'espoir mon cœur osa prétendre
D'un bien commun à tous je rêvai la douceur;
Mais celui que j'aimai ne voulut pas m'entendre
Et si parfois mes maux troublaient son âme tendre,
L'ingrat! il m'appelait sa sœur.

Delphine Gay.

La Procession des Rogations.

Que les processions aient lieu par les champs et les campagnes, c'est afin que le peuple demande que les moissons et les fruits soient sous la protection du Seigneur.
(*Concile de Cologne*. C. VIII.)

Que je voudrais goûter un fruit de mon verger,
Sentir un genêt d'or; une rouge bruyère.
(*Poète Breton.*)

Comme je l'ai dit, je crois, l'église d'Escoublac était située sur une petite hauteur, ce qui fait sans doute que son clocher n'a pas entièrement disparu. Le presbytère se trouvait, comme il est d'usage, tout à côté de l'église. Voilà pourquoi la mer, qui était à un quart de lieue du bourg, semblait à nos pieds, et apportait ses moindres murmures

jusqu'au point élevé que nous habitions. Que de fois, quand Yvonette m'avait quitté après un doux bonsoir, je bravais la terreur de l'obscurité pour aller, de ma fenêtre, regarder l'Océan et l'horizon où il bruissait! Quand tout le monde était couché, et qu'il n'y avait plus aucun mouvement dans le presbytère, je sortais de mon lit pour aller écouter à la croisée les chants rauques de la grande mer, et je revenais au sommeil bercé par cette sublime harmonie et les suaves paroles d'Yvonette.

Amour d'enfant, amour pur, naïf, dévoué, qui ne vit que de bonnes et chastes caresses, auquel on se livre comme aux bras d'une mère, où es-tu? Sous le sable!

Mais un soir, il n'y avait plus de calme dans la paisible habitation. Depuis quelques mois déjà, on causait d'une guerre entre l'Angleterre et la France, quand, le soir dont je parle, le Goëllo entra d'un air troublé dans la salle basse. Le mouvement convulsif qui agitait tout son corps était plus

violent à cette heure. D'une voix entrecoupée, comme quand il disait sa terrible aventure du *Grand Patour de Nuit*, il racontait qu'on avait vu dans l'après-dînée une frégate anglaise à la hauteur du Croisic, et de l'autre côté, une frégate française dans les eaux de Saint-Nazaire, et qu'inévitablement elles se rencontreraient et combattraient dans la nuit.

A cette funeste nouvelle, le recteur Éon ne répondit que par un signe de croix et une prière qu'il nous ordonna à tous de réciter avec lui d'une voix haute, sinon ferme et bien assurée. Il tomba donc à genoux à un coin du foyer, le Goëllo près de lui, Jacquette à l'autre coin de la cheminée, et moi près d'Yvonette. Que j'aimais Yvonette à genoux! que je la trouvais belle dans cette sainte posture, et que j'aurais voulu l'embrasser alors! Elle était inquiète, et c'était sans doute cette agitation qui donnait à sa figure quelque chose qui m'entraînait vers elle.

Pendant que chacun débitait d'une voix altérée et tremblante les litanies et les oraisons, je crois me rappeler qu'intérieurement je me moquais de l'épouvante de tous. L'idée de combat et de guerre ne me terrifiait point. J'avais lu de si beaux récits de batailles, si bruyans, si éclatans, si animés, que je désirais qu'on se battît la nuit. Je me faisais des images superbes de combats et de gloire, oubliant que sous cette splendeur il y a péril et mort. Un enfant y pense-t-il? y pense-t-il plus qu'un soldat?

Et puis, un autre sentiment me blessait, sentiment incertain, inexpliqué; il ne pouvait l'être à mes onze ans; mais je crois bien à présent que je l'éprouvais : c'était de la peine, en quelque sorte de la honte pour mon oncle le recteur. Je souffrais de le voir effrayé à ce point, parce qu'il me semblait que la religion devait le soutenir au-dessus de ces femmes effrayées qui nous entouraient. Je m'étais figuré jusqu'alors le prêtre se réfugiant en Dieu contre les faiblesses d'ici-

bas, et je trouvais dans le prêtre un homme craintif, débile, vacillant comme un autre.

Hélas! le recteur Éon était le plus excellent des hommes; mais il avait toujours eu une trop douce existence, et pour le troubler il fallait peu, aussi peu que pour agiter l'eau sans courant d'un lac qui s'endort à l'abri de ses montagnes et de ses forêts. Pauvre homme! il fut lui-même une terrible preuve du malheur qu'il y a à s'assoupir dans les mollesses d'une vie tranquille et aisée.

Il priait toujours, et les autres répétaient; mais les voix devinrent de plus en plus faibles. Celle de le Goëllo tenait du mouvement convulsif qui ébranlait sans cesse tout son être; celle de Jacquette tremblait et s'éteignait; celle d'Yvonette était plus touchante encore et plus suave dans son émotion, et la lumière vacillait et devenait sombre; car elle était depuis long-temps négligée. La salle était grave, austère, imposante alors comme une église à la chute du jour. Qu'on se figure

ces cinq personnes à genoux devant le foyer presque mourant, au reflet d'une lumière morne, dans l'attente, l'inquiétude, l'effroi.

Le silence solennel, recueilli. —

Un coup de canon!

Chacun tressaillit; la bonne Jacquette tomba à la renverse, comme si elle eût été frappée au cœur; et le Goëllo, en voulant la retenir, ou plutôt se retenir à elle, tomba de même. Le recteur était par bonheur à genoux devant son fauteuil de cuir.

« Yvonette! Yvonette! viens voir! » m'écriai-je en me levant alègrement.

Personne ne songea à s'y opposer; tous avaient la tête perdue. Yvonette voulut résister à mes instances; mais elle m'aimait tant! elle m'aimait comme son enfant. A seize ans, une jeune fille se plaît à se faire des illusions de maternité. C'est sa destinée qu'elle embrasse déjà avec joie. Elle ne pouvait rien refuser à son fils René, comme elle m'appelait; et puis elle n'était pas fâchée de

se voir aussi rassurée par la compagnie de son petit garçon.

Nous montâmes l'escalier tournant pour arriver à ma chambre, qui était au premier. J'ai déjà dit, ce me semble, que de là on découvrait la mer, et que souvent je passais une heure le matin, une heure le soir, à admirer les splendeurs du soleil levant, du soleil couchant, sur ces flots sans bornes. A présent, il était nuit, nuit noire, non pas sombre cependant, car l'horison, semé d'étoiles, avait dans son obscurité quelque chose de lumineux et de transparent.

Or, sur ce fond d'azur, légèrement éclairé par la lueur des astres, se dessinaient comme deux nuages les frégates qui avaient engagé le combat. Rien ne ressemblait en effet, comme cette lutte, à un orage. C'étaient deux nuées qui s'avançaient l'une vers l'autre; elles se heurtaient, le coup de foudre partait, la mer agitée avait une longue traînée de lumière qui disparaissait graduellement de flot en flot; et c'était un instant de

silence ; puis les navires se rapprochaient, une bordée partait comme un coup de tonnerre au-dessus de nos têtes, et tout se taisait pour recommencer un instant d'après. Combien de cris, de lamentations, de derniers soupirs ! Mais je ne les entendais pas, et je trouvais la bataille belle.

Ces derniers soupirs, ces cris d'adieux, allaient sans doute vibrer dans le cœur d'Yvonette ; car, à chaque coup de canon, elle me saisissait le bras en poussant un petit cri ; c'était douleur, c'était effroi, et je sentais je ne sais quel orgueil d'homme, enfant que j'étais, à lui dire : « N'aie pas peur, Yvonette. »

Elle s'inquiétait de la compagnie que nous avions laissée en prière ; nous redescendîmes, et la trouvâmes, comme une heure auparavant, agenouillée et muette. Cependant, quand le recteur nous vit rentrer, il leva la main, voulut parler, ne le put d'abord, et reprit en balbutiant :

« Et c'est demain le premier jour des

rogations ! Comment aller en procession sur le bord de la mer? »

Voilà ce qui l'avait le plus inquiété, ce qui fit qu'il se rassura quand le combat parut avoir cessé. On n'entendait plus le canon, et chacun parla enfin de s'aller coucher.

Il était près de minuit ; je tombais de sommeil, et à peine Yvonette m'eut-elle quitté que je m'endormis, oubliant la scène violente dont je venais d'être le témoin, m'inquiétant peu si elle recommencerait.

Pendant que je dormais si bien, et que je rêvais, que sais-je? des rogations peut-être, le combat avait repris plus furieux ; il n'avait cessé entièrement qu'une heure avant le jour, et la frégate française, toute désemparée, était entrée dans la rade du Pouliguen. Ainsi la mer bondissait sous deux vaisseaux en éruption ; ce ne fut toute la nuit que mort, flamme et sang ; et près de là, un enfant avait paisiblement reposé dans des songes d'or et de clarté !

A peine réveillé, je m'élançai hors de mon lit pour regarder la mer. Elle n'avait jamais été aussi belle. Le soleil, qui se levait derrière le presbytère, n'étendit jamais un plus pur ruban d'or sur les flots qui le faisaient ondoyer à peine; et pourtant on s'était battu, tué, déchiré là! L'homme, moins fort que l'orage, n'avait pu qu'un instant soulever les vagues; il avait passé, et la paix était revenue derrière lui. Tout était bleu, la mer et le ciel; nous avions un matin frais, ravissant; il s'élevait du verger, qui était sous ma fenêtre, une délicieuse odeur de printemps; et les chants des oiseaux s'y mêlaient dans une harmonie qu'on n'explique pas, mais que l'on sent.

« René! René! habille-toi! la procession partira bientôt! » Vous entendez à la voix que c'était Yvonette qui me parlait en ouvrant la porte et en me donnant le baiser du matin. Tous mes habits du dimanche, et du linge éclatant de blancheur avaient été préparés la veille pour les rogations, et je

frémissais en pensant que le combat de la nuit aurait pu rendre inutile ces préparatifs. Que l'on juge donc combien je me hâtai, pendant que, de son côté, Yvonette était allée mettre son beau bonnet blanc, son corset à agrafes dorées et son jupon violet bordé de velours! Elle avait pris un peu du costume des femmes du bourg de Batz, nos voisines, et même elle avait ses cheveux nattés sur le front, et divisés par un cordon plat, comme le réseau des paludieres.

J'étais prêt, je me trouvais superbe, et Yvonette était si jolie! Nous nous rendîmes donc à l'église, où nous rejoignîmes la bonne Jacquette, en grands atours aussi. Le recteur, revêtu de son surplis, organisait la procession avec l'aide du sacristain le Goëllo, qui portait alors sa tunique écarlate. Il fallait voir de quel air empressé, et pourtant recueilli, ces deux autorités de la paroisse s'agitaient pour rendre aussi majestueuse que possible l'Église en marche; car la procession, c'est l'Église vivante,

animée et s'avançant au milieu des hommes. J'avais lu une longue dissertation sur ce point dans un vieux rituel ; mais je me dispenserai de ces souvenirs-là.

Les paroissiens, rangés deux à deux, attendaient dans le cimetière, et tous parlaient avec épouvante de la bataille de la nuit. Les hommes, les femmes, personne n'avait clos l'œil, et moi j'avais paisiblement dormi. Au lieu d'écouter tous leurs discours, je me livrais en silence, et dans une espèce de recueillement, à je ne sais quelle senteur de renaissance et de vie qui sortait de la terre des morts. Je m'enivrais à respirer les odeurs du buis et du romarin, couverts encore de rosée, quand la procession sortit de l'église.

C'était d'abord la croix de vermeil donnée par M. de Coetanfao ; puis la bannière de la Vierge, que mademoiselle Blanche avait brodée, argent sur bleu : c'était charmant ! Yvonette marchait sous cette bannière, à la tête des filles du bourg et à côté

de mademoiselle de Coetanfao ; ensuite venait l'immense bannière du saint patron, où il était représenté en or sur du velours écarlate. Quand la brise venait à s'engouffrer dans cette bannière, qui était presque comme une voile, il fallait tous les efforts de celui qui la portait, il s'appuyait sur ses robustes reins comme une cariatide qui ploie sous l'édifice qu'elle soutient. C'est une honte pour un *gars* de laisser tomber sa bannière, et on peut imaginer quelles luttes inouïes il lui fallait pour échapper à cette honte quand le vent était en mer. Comme je lisais alors le Vieux-Testament, je comparais ce gars combattant avec le vent, ennemi invisible, à Jacob luttant avec l'esprit de Dieu. J'ai oublié de dire que, dans cette procession, je remplissais un beau rôle ; comme il manquait un enfant de chœur, j'avais endossé la soutane rouge, et je marchais devant, oui devant, le premier, et j'en étais fier, certainement. J'avais à la main une petite

clochette, et je marquais le pas avec ses tintemens argentins.

Blanche, la cloche, à la voix mélodieuse comme sa marraine, tintait aussi par les soins de le Goëllo, qui vint rejoindre, en courant autant qu'il le pouvait faire, la procesion au moment où elle entrait dans ce chemin bordé de haies qui conduisait à la mer.

Quel enchantement j'éprouvais ! D'abord je marchais en tête, dirigeant la sainte troupe au son de ma clochette; j'en étais fier, je le dis encore; et puis, les aubépines en fleurs, les églantiers en bouton qui me promettaient de si bonnes mûres pour le mois d'avril, le fenouil échevelé, et mille fleurettes cachées répandaient dans le sentier un si pur et si frais parfum, que quelquefois, à mes soixante ans, il me revient tout à coup à l'odorat. Ce n'est qu'un instant, un instant bien court, et pourtant je vois alors d'un coup-d'œil les champs, les prairies, le chemin creux, la procession,

tout cela dans le parfum qui n'a fait que passer sur je ne sais quelle fibre ou quel nerf.

Par quelles voies mystérieuses les jours lointains reviennent à la mémoire! Ils y rentrent par tous nos sens. Un point de vue me rappelle quelquefois ma campagne ou ma ville ; un bruit, un son de cloche, ma campagne ou ma ville encore ; un air du pays, et j'entends chanter Yvonette ; un doux baiser de femme, et c'est toujours au fond celui d'Yvonette que je sens sur ma joue. Le goût d'un fruit va me rappeler les fruits du verger ; le parfum d'une fleur, les fleurs du jardin, celles des haies, celles des prairies, tout verdoie, tout fleurit, tout embaume alors dans ma mémoire enchantée. Le sens de l'odorat est, de tous, celui qui garde le mieux les souvenirs, comme une goutte d'essence garde le parfum d'un champ de roses : qu'on la répande dans la plus vaste salle, et le champ de roses renaît pour embaumer l'air. De même la moindre

réminiscence d'un instant se développe, se déploie, et voilà toute une vie présente, fraîche, ranimée. Qu'en passant sur un des quais de Paris, l'odeur pénétrante du goudron me saisisse ; ah ! toute mon enfance est dans cette odeur, le port du Croisic, les barques qui s'arrêtaient près d'Escoublac, et un jour, un jour de grande colère où je couvris de goudron mon pantalon de nankin tout neuf. Yvonette me gronda, puis me consola en me voyant pleurer ; voilà pourquoi j'aime le goudron.

Il y a des lieux retentissans qui répètent dix fois, vingt fois le même mot. La mémoire est un écho où les sensations et les sentimens se répètent à l'infini.

C'est ce qui fait que je vois encore si nettement la petite procession serpenter dans les sinuosités du sentier d'aubépine ; il était en pente, et je suis sûr que la dernière personne de la procession devait avoir un charmant coup-d'œil. Toute la petite troupe, en habit de fête, descendant d'un pas modeste,

les mains appliquées l'une contre l'autre, et le chapelet suspendu aux doigts, se perdant, disparaissant, se remontrant tout à coup dans les détours de l'étroit sentier. Que j'aurais voulu être le dernier! et pourtant j'étais fier de marcher en tête, et je me retournais souvent pour voir la croix d'or briller au soleil, ou la bannière flotter au vent, et je me rappelais que le recteur Eon nous avait lu dans le rituel que l'on porte aux rogations les bannières et la croix pour disperser les démons qui planent, toujours invisibles, dans l'air orageux ou serein. Je ne sais pourquoi je trouvais un charme imposant à cette croyance, ou plutôt je le sais: n'était-il pas glorieux de diriger au son d'une clochette une troupe d'hommes si puissans sur les mauvais esprits.

Nous venions d'entrer dans le petit bois de pins dont j'ai parlé, et nos pas mesurés produisaient un murmure pareil à celui du frôlement d'une robe de soie, en se faisant jour à travers les hautes herbes. Comme

nous approchions de la mer, le vent s'élevait et les arbres avaient un long murmure sourd qui servait de basse au chant clair des litanies, dont le recteur psalmodiait le premier chaque verset, et tous aussitôt, voix cassées des vieillards, voix fraîches de jeunes filles, voix frêles des enfans, toutes répétaient en chœur; mais je distinguais bien la voix d'Yvonette, la voix qui m'avait bercée et qui chantait quand je m'endormais. D'autres chants répondaient aux nôtres, mais faibles et lointains comme des échos, et nous les prîmes d'abord pour des échos en effet; mais non, c'étaient bien des voix; le vent les apportait, les éloignait, les rapportait plus retentissantes; le vent jouait avec ces voix.

Quand nous sortîmes du bouquet de pins pour entrer dans le champ de blé qui bordait la mer, les psalmodies se déployèrent à l'aise; celles de la procession qui venait vers nous s'étendirent aussi dans l'air.

L'enfant de chœur qui portait le bénitier

avait alors à présenter à tout moment au recteur le goupillon chargé d'eau bénite pour qu'il en arrosât le blé vert encore, et que la pluie sainte écartât de la terre toutes les mauvaises influences. Il n'y a certainement rien de plus touchant que les rogations. Pendant trois jours, toutes les campagnes sont en prières, toutes les bannières ondoient, toutes les croix scintillent au soleil levant, toutes les voix s'élèvent pour appeler sur les champs les divines bénédictions; les autres cérémonies de l'église ont toujours quelque chose de symbolique et de mystérieux qui n'est pas accessible à toutes les intelligences, et ne frappe pas toutes les ames, ou éveille quelquefois dans l'esprit le doute qui glace ou le raisonnement qui tue, en matière de foi; mais ici quoi de plus simple, de plus naturel! Tout le monde comprend et s'émeut; on prie pour son clos, pour son verger, pour ses prairies. Les chants sont de plaintives invocations aux intercesseurs puissans près de Dieu;

l'horizon tout à l'entour et le firmament, c'est le temple; la terre, c'est l'autel; et les rayons du soleil sont les clartés du sanctuaire. J'ai lu ceci, à l'époque même à laquelle me ramènent mes souvenirs, dans un livre de liturgie dont j'ai oublié le titre.

— C'est la bannière de Pouliguen », dit le Goëllo, en désignant la procession que nous avions entendue de si loin.

— Et voici celle du bourg de Batz, qui vient de ce côté-là », répondit le recteur.

Alors les curés des bourgs de Batz et du Pouliguen saluèrent mon oncle Eon et lui parlèrent du combat de la nuit, en l'engageant à descendre avec eux sur la côte pour voir si le flot n'y aurait pas jeté quelques cadavres; le recteur de Batz se rappelait qu'en 1759, à la suite d'un sanglant combat qui eut lieu dans les eaux du Croisic, entre les Anglais et les Français, le rivage avait été, à la marée montante, chargé de morts auxquels il avait donné la sépulture.

Les trois processions se remirent donc en

marche ensemble, mais ce n'était plus comme tout à l'heure. Oh! plus rien de gai, de riant, de printanier : nous allions à une lugubre cérémonie à présent. Les paludiers du bourg de Batz avaient bien leurs larges hauts-de-chausses plissés, leur sept ou huit gilets de couleurs tranchantes, étagés sur leurs poitrines; comme les dimanches leurs blanches chemises à rabat ; leur manteau brun et leur chapeau à l'espagnole ; leurs femmes aussi étaient en grande parure, en bonnets flottans et en corsets galonnés d'or ; elles avaient leurs manches rouges et leurs jupons violets bordés de velours, avec une ceinture de ruban d'argent sous leur collet de dentelle ; elles portaient un bouquet de coquillage à leur côté, comme dans les grandes fêtes ; mais tout cela n'était que plus triste à mes yeux, depuis que je craignais de trouver des cadavres sur la côte. Nous en étions à deux cents pas, quand nous vîmes arriver processionnellement les capucins du Croisic, marchant à pas lents, les

pieds nus, la tête nue, derrière leur croix de bois, et chantant d'une voix triste. Tout devint sombre alors, le ciel pur, le soleil, la mer si bleue et si calme, les habillemens de fête; ce n'était plus que deuil; car les capucins du Croisic venaient sans nul doute pour relever les morts.

Quand nous fûmes sur le rivage, nous tombâmes tous à genoux, les trois processions et les capucins, mais nous ne vîmes aucun cadavre; et voilà que je me rassurais, quand une grosse lame vint s'étaler à mes pieds, developpant, comme de son suaire, un corps, un corps mutilé, ensanglanté.

Je m'enfuis en criant. Yvonette accourut à moi en criant aussi, et chaque lame, et chaque vague lançait un cadavre couvert d'écume, et le soleil y jetait ses rayons les plus beaux.

Pas un vivant! pourtant on entendit un sanglot, un soupir, un soupir profond; mais on ne savait d'où il sortait.

Tout le monde prêta l'oreille, et l'on s'aperçut enfin que ces douloureuses lamentations sortaient d'une grotte comme il y en a tant sur cette côte.

Les trois recteurs et les capucins s'y élancèrent.

— Un mourant! s'écrièrent-ils tous à la fois, et c'est le Bryèron qui le dépouille!

Le Bryèron! j'en avais ouï parler aux vallées de manière à ce que son nom seul me fît frémir. Le Goëllo se serait bien gardé d'aller voir dans la grotte où était le Bryèron. Je fermais les yeux, j'osais écouter à peine. Cependant j'entendis mon oncle Eon qui réprimandait violemment le Bryèron. Je voudrais me rappeler avec quelle éloquence il lui reprochait d'avoir dépouillé un vivant, un blessé, pour le jeter à la mer après sans doute. J'ai oublié les paroles; mais non le ton de sainte et vertueuse indignation du recteur. Sa voix était pénétrée et émue. Peut-être le cœur lui battait-il un peu devant le Bryèron, le berger

redouté ; mais un plus haut sentiment fit taire la crainte, et sa parole était puissante, parce qu'elle était d'un homme honnête et vertueux. Tout à coup on vit sortir de la grotte et s'enfuir à grands pas, un homme d'une taille élevée, et les épaules couvertes de deux peaux de mouton noir, comme c'est l'usage des habitans du pays. Cet homme maudissait en tendant vers nous le poing fermé : c'était le Bryèron !

En même temps deux robustes paludiers et deux capucins apportaient un jeune matelot blessé, qui sans nous eût été la victime du Bryèron. Le recteur de Batz, celui du Pouliguen et mon oncle Eon, se partagèrent les morts : chaque procession en eut quatre, et, de plus, nous emportâmes le blessé pour le soigner au presbytère.

Ainsi nous étions partis joyeux, les bannières ondoyant dans la brise, moi tintant de ma clochette argentine, le recteur bénissant les champs, les fleurs et les prés, tous pleins d'espérance et saluant une belle

nature, et c'était pour arriver à une scène de mort! C'est ainsi que finit toute existence : la riante procession devient convoi funèbre.

Le Village sous les Sables, par
M. Ernest Fouinet.

UNE NOCE EN 1465.

L'abbé de Saint-Denis, grand-oncle de madame Clotilde, désira officier à la messe des épousailles : c'était un honneur que l'on ne pouvait refuser ; mais au premier mot que l'on en dit, les religieuses déclarèrent que, sous aucun prétexte, elles n'admettraient le prélat dans leur église. Chaque communauté a ses priviléges, auxquels elle tient presque autant qu'à ses biens et beaucoup plus qu'à sa règle. Le monastère de la Saussaye, ancienne léproserie de la maison du roi, prétend ne relever que de la couronne ; la prieure, nommée par le souverain, ne reconnaissait jadis aucun supérieur ecclésiastique, ni l'abbé de Saint-Denis, dans le diocèse duquel est situé le couvent, ni l'archevêque de Paris,

ni même le pape. Cette prérogative inouie et abusive a été réformée quant au dernier, mais ces dames n'en conservent pas moins la prétention de se soustraire à toute visite pastorale, et en plus d'une occasion elles ont fermé les portes de leur église à l'archevêque de Paris et à l'abbé de Saint-Denis, se barricadant et menaçant de soutenir un siége, plutôt que de consentir à les ouvrir. Madame du Bueil, la prieure actuelle, femme pieuse et humble en toute chose, devint un lion d'orgueil et de colère dès que l'on toucha cette corde. Il fallut donc chercher un lieu convenable pour la fête. Nos parens et amis ayant été conviés à venir en France, on ne pouvait les faire aller au pays de Champagne où est situé le château de Grand-Pré; d'ailleurs le vénérable abbé n'eût pu entreprendre un si long voyage. Ce fut donc à Saint-Denis même qu'il fut décidé que le mariage serait béni, et le jour fixé pour l'auguste cérémonie fut le 26 octobre.

Un grand nombre de chevaliers du pays chartrain, de Normandie et de Champagne, se firent un devoir de former le cortége de Saint-Sauveur. Le comte du Grand Pré avait aussi dans sa troupe des hommes de noms. Plusieurs dames de haut parage, entr'autre la comtesse de Dammartin, se rendirent auprès de la fiancée pour la guider et la reconforter. Nos deux familles se réunirent dans les salles extérieures de l'abbaye de Saint-Denis; le moment suprême approchait, le comte d'Athie Dumont prit son fils à part pour lui remettre sous les yeux la sainteté du lien qu'il allait former ainsi que les devoirs de son nouvel état.

« Mon enfant, lui dit-il, vous allez jurer devant Dieu, d'aimer, de protéger une femme dont la naissance est égale à la vôtre. Les lois et la raison vous rendent maître de sa personne et de ses biens; mais songez à ces mots aimer et protéger! Si Dieu a voulu, pour vous éprouver, vous donner une compagne difficile à vivre ou

moins belle qu'elle ne paraît l'être au premier aspect, il vous est ordonné de supporter avec patience les défauts de son caractère et de fermer les yeux sur les imperfections de sa personne. Votre protection doit la faire respecter et la mettre à l'abri des méchans propos auxquels la tête légère des femmes ne les expose que trop souvent. Vous devez régler sa maison d'une manière convenable et lui entretenir un nombre suffisant d'hommes d'armes, pour que ni routiers, ni malandrins n'aient l'envie de la venir affronter. Mais n'oubliez jamais, mon fils, que la meilleure sauve-garde d'une femme, contre ses propres caprices, contre les galants, contre les voleurs, c'est le renom que son mari sait acquérir; qu'elle et le monde vous reconnaissent pour aussi vaillant que rigide, et la pensée ne leur viendra pas de vous offenser. »

Tandis que mon père endoctrinait ainsi Saint-Sauveur, ma mère et les dames de la noce paraient la mariée. Madame Clotilde,

sans avoir l'air de lever les yeux, avait remarqué la pâleur et la tristesse de mon frère; elle prit à part notre mère pour lui dire que si Saint-Sauveur éprouvait le moindre dépit de s'unir à elle, il n'avait qu'à parler; et que pour modérer le courroux des comtes Dumont et de Grand-Pré, et, pour ne pas faire outrage à tant de de gens de bien venus de si loin pour ses noces, elle me prendrait, moi, tout disgrâcié de la nature que j'étais; et cela sans retirer à mon frère aucun des avantages que nous lui avions fait. Rien n'étant plus amer à son cœur que l'idée des chagrins endurés à cause d'elle, ou la pensée qu'il y aurait un seul être au monde auquel sa présence ou son souvenir rappellerait une douleur.

Lorsque ma mère nous rapporta ce propos, le mariage était fait et les époux contens l'un de l'autre. Mon père rit beaucoup en apprenant que j'aurais pu l'emporter sur Saint-Sauveur auprès de sa fiancée. Pour moi, comprenant tout ce qu'il y avait de

bonté dans l'inexécutable projet de madame ma belle sœur, j'en conçus pour elle une tendresse et une vénération qui ne se sont jamais démenties, et l'ont accompagnés dans tout le cours de sa vie; mais revenons à cette noce. L'autel étant paré, nous fûmes chercher la mariée pour la conduire à l'église. Au moment où Saint-Sauveur aperçut madame Clotilde ornée de ses plus beaux atours, il demeura émerveillé de ses charmes qu'il ne soupçonnait même pas.

Clotilde de Grandpré était d'une taille moyenne, parfaitement bien prise, ses yeux bleux fendus en amandes, avaient une douceur ineffable; ses cheveux blonds, soyeux, brillans, comme la dépouille encore vierge du cocon, étaient si touffus et si longs qu'ils rappelaient ceux avec lesquels Madeleine pénitente essuyait les pieds du Sauveur du monde; l'expression de sa physionomie était telle que le cœur le plus dévôt n'en prêterait pas une autre à la sainte qu'il ré-

••

vère ; et ces traits si purs, ces yeux si doux, reflétaient une âme dont la patience ne se démentit pas durant dix ans des plus rudes épreuves ; dans ses tristes années, ma belle-sœur cultiva les lettres et les cultiva avec succès, il nous reste d'elle un virelay intitulé : *Mes quatre jours de joie.* Quatre jours en effet furent tout ce que Dieu accorda de plaisir sur cette terre à celle que les mondains proclamaient digne du plus beau trône de l'univers, et sur le front de laquelle les gens pieux croyaient déjà voir briller la céleste auréole !

La bénédiction nuptiale étant donnée aux jeunes époux, le cortége se rendit sur les les bords de la Seine, où trois bateaux nous attendaient. Le soleil brillait de ce merveilleux éclat que Saint-Denis accorde souvent à ses ouailles pour les consoler de la perte des beaux jours. Chacune des barques était couverte d'une tente en étoffe blanche et rouge, soutenue par des mâts entourés de guirlandes de bruyères fleuries, au haut

desquels flottaient les bannières aux armes d'Athie Dumont. Sous les tentes, on avait dressé des tables magnifiquement servies en mets délicats et en belle orfévrerie. La plus grande de ces tables fut réservée pour les mariés, leurs parens, amis et alliés; les deux autres attendaient les gentilshommes et les demoiselles de la suite. A la proue des barques on avait placé des chœurs de trompettes et de cors de chasse qui exécutaient des fanfares. Lorsque les musiciens se reposaient des héraults placés à la poupe, criaient à leur tour : *Athie et Saint-Jacques à la défense! largesse! largesse!* Alors les conducteurs des chevaux, qui traînaient les bateaux pour leur faire remonter la Seine, jetaient de la menue monnaie aux manans et vilains des campagnes accourus sur la rive pour jouir du spectacle de ces belles embarcations, et crier *Noël* aux nouveaux époux.

La joie expansive du comte Dumont, celle plus retenue, mais non moins vive des

nouveaux époux, avaient donné l'impulsion à la gaîté des convives qu'animaient encore l'excellence du repas et la profusion des vins fins. Pendant toute cette longue promenade sur l'eau les échos des rivages retentirent de chants d'allégresse, pas un nuage ne se montra sur l'azur du ciel, pas un sentiment de tristesse ou de colère ne vint troubler l'âme des convives ; jamais on n'avait vu si bon accord régner parmi tant d'hommes réunis ! jamais un si beau soleil n'avait lui dans une saison aussi avancée.

Ce jour serein était bien près de finir lorsque notre flotte joyeuse se présenta aux barrières de Paris. Sur un signal donné par mon père, des torches furent allumées en dedans et en dehors des tentes ; les tables disparurent, la musette et le tambourin convièrent les jeunes gens à la danse. A chaque pose les fanfares sonnaient et les hérauts criaient avec plus de force que jamais : *Athie et Saint-Jacques à la défense ! largesse ! largesse !* Ce fut ainsi que nous

traversâmes la grande ville ; le populaire se pressait sur la grève, les fenêtres s'ouvraient sur les quais et sur les ponts pour voir cette noce flottante. Tout ce mouvement augmentait encore le délire de notre joie, si bien que nous arrivâmes jusque sous les murs de l'hôtel Saint-Paul sans songer que le roi l'habitait en ce moment.

Vingt piques tournées contre le poitrail des chevaux de tirage, appuyèrent un ordre de faire halte qui surmonta le fracas de notre fête, la lueur des mèches des arquebuses étincelant sur les créneaux déjà enveloppés des vapeurs du soir, le bruit des arbalètes que l'on armait de toutes parts ; celui d'une serpentine que l'on manœuvrait sur la tour de Billy pour la pointer vers nous, nous révélèrent la présence du monarque. Les chants avaient cessé, nos rameurs avaient relevé leurs rames, nos torches venaient d'être spontanément éteintes pour obéir à l'ordre du couvre-feu qui se sonnait en ce moment, et faisait disparaître

rapidement les lumières de la ville ; nous attendions daus l'anxiété ce que monseigneur Louis XI allait nous commander, lorsqu'un capitaine de la garde écossaise vint sur un batelet avec quatre hommes de sa compagnie, s'enquérir du motif qui nous faisait mener si grand bruit.

Le vénérable abbé de Saint-Denis qui nous avait accompagnés, montra nos livrées de noces, et demanda passage pour lui, le comte et la comtesse Dumont et leurs enfans, donnant déjà ce nom à madame Clotilde; le batelet retourna à l'hôtel Saint-Paul. Bientôt les piques se redressèrent, les arbalètes furent débandées, les mèches des arquebuses éteintes, et la chaîne qui fermait la rivière retirée. Le roi avait donné l'ordre de nous laisser sortir. Au même instant où nos barques se remirent en mouvement, une courtine de soie fut soulevée à l'une des fenêtres de l'hôtel Saint-Paul, et sur le fond éclairé de la chambre, je vis se dessiner une silhouette que je crus recon-

naître pour celle de Louis XI, qui nous regardait nous éloigner. Cette curiosité du monarqne me fit trembler comme une menace.

Mad. Alida de Savignac.

(Extrait d'un ouvrage inédit.)

Le Chevalier à la Couronne de Myrte.

Le vieux baron Leuthold était chassé de ses domaines par un voisin ambitieux. Sigebald, son fils unique, avait péri en combattant, et l'usurpateur ne craignant rien d'un vieillard cassé par l'âge, avait abandonné à Leuthold un champ et une cabane où il végétait avec sa vieille épouse, et Diotwina leur nièce, la fiancée de Sigebald.

Le soir anniversaire de la mort de son fils, Leuthold, en rentrant du labourage, demanda où était Diotwina, qui avait coutume de venir au devant lui ; la vieille femme répondit que leur nièce consacrait cette soirée à la prière. Après quoi les deux

vieillards pleurèrent en silence : ils n'avaient pas besoin de se dire le sujet de leur chagrin. La nuit tout-à-fait venue, tous deux se mirent au lit pour épargner l'huile de la lampe; ils n'avaient pas songé à souper. Leuthold s'endormit promptement et sa femme, à sa grande surprise, se sentit aussi saisie par le sommeil avant d'avoir eu le temps de prier pour l'âme de son enfant.

Tout à coup le vieux chevalier est éveillé par des cris étranges, il appelle sa compagne : — Femme, que veut dire ce bruit? — Ce sont rires de démons, reprend la baronne en s'enfonçant davantage dans sa couche : priez et ne bougez. Leuthold commence ses oraisons, mais une lueur rougeâtre qui pénètre à travers l'étroite croisée le vient distraire. — On dirait un incendie, femme ; vois-tu? — Je n'ai garde ! Oh ! monseigneur, défendez-vous de la tentation ; qui voit les œuvres de Satan en est bientôt la proie. — Femme, des guerriers s'émeuvent dans la plaine ; un cheval vient de passer

contre la porte de notre cabane, et son galop semblait celui du cheval de notre fils. — Monseigneur, vous ne dites pas assez de *Pater*, et l'erreur vous gagne. — Je vais prier, ma mie. Mais, dieu du ciel! c'est la voix de Sigebald excitant les combattans! » Et le vieux chevalier était assis sur son lit, prêt à s'élancer ; sa femme le repousse sur son chevet, et à force de supplications obtient qu'il demeurera en repos. Peu à peu le bruit s'apaise, les lueurs s'effacent, et les deux époux s'endorment agités par des rêves qui leur montrent leur fils les conduisant en triomphe dans leur château

Cependant, fidèles à la coutume que la misère leur a fait contracter, ils se lèvent avant le jour; l'active ménagère prend sa quenouille; Leuthold charge ses épaules d'une lourde bêche, et tous deux s'étonnent de ne point voir Diotwina. « Jeunes filles dorment après larmes, dit la bonne dame. — Et vieilles gens déraisonnent », mur-

mure Leuthold, songeant à son rêve. Mais comme il allait franchir le seuil, il s'arrête, recule. « Femme, dit-il, cette fois je suis éveillé, et Satan n'est plus le maître; n'entends-tu pas, comme moi, le chant de nos moissonneurs quand ils venaient nous saluer après la récolte? — Hélas! reprit la baronne sans cesser de tourner son fuseau, la terre, en robe d'hiver, n'a plus d'épis à leur donner, ni le vieux Leuthold rien à recevoir d'eux. — Ils approchent; dieu du ciel! quelle multitude! » La vieille dame se lève aussi, et mettant sa main au-dessus de ses yeux pour mieux voir, elle s'écrie: « Mon doux Jésus! comme le soleil levant se mire rouge dans leurs faulx! » Si ses yeux eussent été moins affaiblis, elle eût reconnu que c'était du sang qui rougissait ainsi le tranchant des faulx.

« Seigneur, dit le chef des moissonneurs en s'approchant respectueusement de Leuthold, nous avons fait une bonne fauchée cette nuit. Un guerrier de votre maison,

car il porte vos couleurs et votre devise, est venu frapper à nos portes, et nous a dit : « Levez-vous ; prenez vos faulx ; l'heure de venger vos seigneurs est venue ; suivez-moi ». Pas un de nous ne resta couché, tant la voix de ce brave chevalier inspirait de confiance. Bientôt le tyran barbare, attaqué dans son repaire, tombe sous nos coups, ainsi que toute sa garde de brigands. A présent, venez, monseigneur, reprendre possession de vos domaines. Le chevalier nous a envoyés vers vous, disant qu'il voulait vous attendre sur la route. — Quel peut être ce généreux vainqueur? disait la vieille dame ; est-ce votre neveu revenu de la terre sainte? est-ce notre filleul? — Quel qu'il soit, s'écria Leuthold, je jure de lui donner ma baronnie et la main de ma nièce Diotwina.— Oh! monseigneur, que faites-vous? Ne vous souvient-il plus que Diotwina fut fiancée à notre fils, et qu'un serment solennel lui défend de prendre un autre époux? » Le vieux chevalier demeura confondu ; la joie

lui avait fait oublier son pauvre Sigebald.

Dans cet instant, Diotwina parut. « Ne vous troublez pas, mon oncle, et écoutez ce que j'ai vu cette nuit. Hier soir, j'étais retirée dans ma chambre, et avant de me livrer à la prière, j'arrosais le beau myrte que Sigebald m'a donné le jour de nos fiançailles, et à mesure que l'eau touchait ses racines, je voyais ses branches grandir, ses petits boutons se développer, et se changer en belles fleurs. Pendant que j'admirais ce miracle, dont je remerciais la sainte Vierge, des pas retentissent sur l'escalier, et me font tressaillir. Ce n'étaient point vos pas pesans, mon oncle, mais bien la marche légère et assurée de Sigebald. Ma porte s'ouvre; un chevalier, portant vos couleurs et votre devise, s'avance vers la croisée où j'étais. A son approche, mon cœur palpite de joie. « Diotwina, me reconnais-tu? dit-il de sa voix douce. — Oui; vous êtes Sigebald, mon fiancé.— C'est vrai, Diotwina. M'aimetu toujours?— Toujours. — Eh bien, donne-

moi un gage de ta tendresse. — Lequel? — Tresse une couronne des fleurs de ce beau myrte, et pose-la sur le cimier de mon casque ». Je fis ce que Sigebald demandait, et quand la couronne fut faite, je m'avançai vers lui les yeux baissés; car je craignais de rencontrer, au lieu du doux regard de Sigebald, les yeux creux et ternes d'un mort. Il fléchit le genou devant moi, et je plaçai la couronne sur son casque. « A présent, dit mon fiancé, il faut que je te quitte; je vais accomplir ma mission sur la terre. Tourmenté de ton malheur et de celui de mes parens, j'ai demandé à Dieu qu'il me permette de sortir du tombeau pour combattre l'usurpateur de nos biens; cette nuit m'a été accordée; je vais en profiter. Adieu, Diotwina; demain, au jour naissant, vous rentrerez dans le château de nos pères, et moi je retournerai à jamais dans la tombe. »

Ce récit merveilleux ébahit l'auditoire. Avant d'aller au château, Leuthold, sa femme, Diotwina et les moissonneurs, se

rendirent à la chapelle où Sigebald avait été déposé après sa mort. La porte de ce caveau était fermée. Leuthold, désespérant qu'elle se rouvrît jamais pour aucun membre de sa famille déchue, en avait jeté la clef au courant du fleuve. Les moissonneurs, impatiens de contempler le tombeau du chevalier, soulevèrent la grille avec le manche de leurs faulx; puis ils s'avancèrent en tremblant. L'armure de Sigebald était couchée sur la pierre sépulcrale, et une couronne de myrte brillait, verte et fleurie, au cimier de son casque.

(Imitation libre de l'allemand.)

L'ILLUSION.

N'est-il pas doux de croire, en aimant dans
ces lieux,
Qu'on prépare déjà ses amitiés des cieux,
Et qu'un être, échappé des pays où l'on pleure,
Ne nous oubliera pas dans sa sainte demeure!
L'hymen des souvenirs dure plus d'un instant:
Moi, j'habite d'avance où je sais qu'on m'attend.
Illusion encor, mais douce et ravissante!
Va, l'on ne meurt jamais quand on aime; on
s'absente.
L'ami qu'on perd renait au-delà du trépas,
Et si l'on se sépare, on ne se quitte pas.
Son âme bien-aimée, aussitôt qu'on l'appelle,
Apparaît à la nôtre, et voltige autour d'elle.
Dans l'errant météore, elle éclate à nos yeux
Comme un rayon du soir, pâle et silencieux;
Elle veille sur nous à travers le feuillage;
D'une pensée intime elle attend le passage,
Et nous parle, invisible, une langue d'espoir:
S'entretenir ainsi, c'est déjà se revoir.

Moi, j'ai senti souvent que l'ombre de ma mère
Suivait à mes côtés mon sentier solitaire,
Et confidente encor de mon muet effroi,
Étendait sa pensée entre un malheur et moi.
C'est presque un Dieu de plus qui m'aime et
me protège.
De cette illusion pourquoi me défendrais-je?
Elle est belle, elle est douce, elle n'a rien d'amer;
Elle fuit quelquefois plus vite qu'un éclair
Qui brille et disparaît, quand on croyait l'at-
teindre;
Mais puisqu'elle a brillé, de quoi puis-je me
plaindre!

Jules Lefèvre.
